

LQ

critique
+ littérature



Catherine Mavrikakis

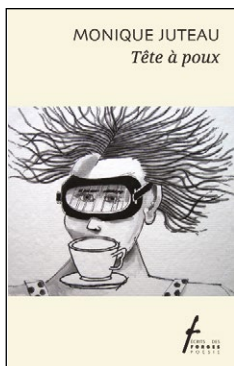
**Je ne viendrai pas hanter ceux
et celles qui me survivront.**

Dossier

Est-ce que la critique existe encore ?

Fernand Durepos

Poèmes inédits



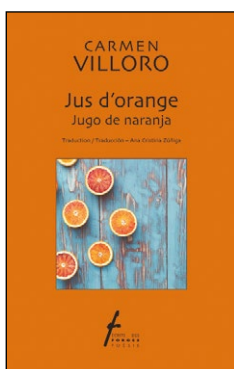
TÊTE À POUX
Monique Juteau



**LE BONHEUR
CET ILLUSIONNISTE**
Julie Stanton



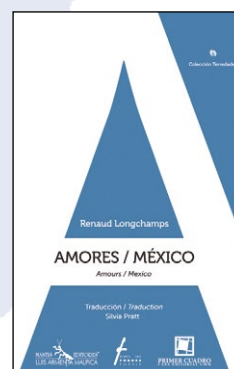
**PAGES INTIMES
DE MA PEAU**
(réimpression)
Josée Yvon



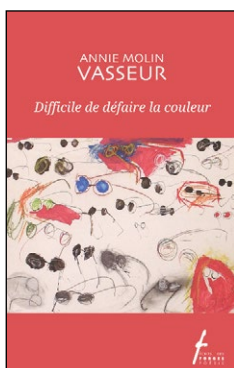
**JUS D'ORANGE / JUGO
DE NARANJA**
Carmen Villoro



**L'ATELIER DES FORGES
2016**
Collectif



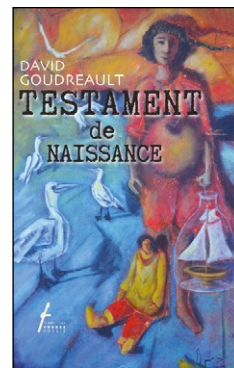
**AMOURS / MÉXICO
AMORES / MÉXICO**
Renaud Longchamps



**DIFFICILE DE DÉFAIRE
LA COULEUR**
Annie Molin Vasseur



POÈMES RETROUVÉS
Gatien Lapointe
Choix et présentation
de Jacques Paquin



**TESTAMENT
DE NAISSANCE**
David Goudreault

DANS LES SOIRS PARFAITS	Mario Cyr	9 POÈTES COLOMBIENS	Collectif
LA VALSE FATALE	Claude Péloquin	LÈVRES URBAINES #49	Collectif
		Montréal en poésie	

Équipe

Éditeur Alexandre Vanasse
Rédactrice en chef Annabelle Moreau
Coordonnateur éditorial Jérémy Laniel

Comité de rédaction
Sébastien Dulude, Jérémy Laniel, Kim Leblanc, Annabelle Moreau,
Chantal Ringuet, Alexandre Vanasse

Cahier Catherine Mavrikakis Jérémy Laniel et Valérie Lebrun

Cahier Dossier Maxime Catellier, Robert Lévesque et Catherine Voyer-Léger

Cahier Critique Isabelle Beaulieu, Normand Cazalais, François Cloutier, Sébastien Dulude, Thomas Dupont-Buist, Evelyne Ferron, Ariane Gélinas, Marie-Michèle Giguère, Paul Kawczak, Jérémy Laniel, Rachel Leclerc, Michel Lord, Michel Nareau, Caroline R. Paquette, Chantal Ringuet, Hélène Rioux, Christian Saint-Pierre, Emmanuel Simard, Maité Snauwaert

Cahier Vie littéraire Stéphane Dompierre, Éric Dupont, Ralph Elawani, Pascal Girard, Jean-François Nadeau, Yvon Paré, Fabien Philippe, Dominic Tardif

Cahier Création Julie Delporte, Fernand Durepos, Maxime Raymond Bock

Lettres québécoises est une revue trimestrielle publiée en mars, juin, septembre et décembre.

La revue est subventionnée par le Conseil des arts du Canada (CAC), le Conseil des arts de Montréal (CAM) et par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). **Lettres québécoises** est répertoriée dans *Érudit*, *Repère*, *MLA International Bibliography* et *L'Index des périodiques canadiens*. **Lettres québécoises** est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP).

Les collaborateurs sont entièrement responsables des idées et des opinions exprimées dans leurs articles.

Photographie de la page couverture

Sandra Lachance [sandralachance.net]

Direction artistique et infographie Alexandre Vanasse

Consultante en communications Myriam Comtois

Révision linguistique et correction d'épreuves

Diane Martin et Marie Saur

Distribution Dimédia

Impression Marquis imprimeur

ISBN | Version papier 978-2-924360-17-0

ISBN | Version numérique 978-2-924360-18-7

ISSN | 0382-084X

Poste-publications envoi n° 41868016

Parution mai 2017

Envoi de livres pour recension

C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

Responsable de la publicité

Alexandre Vanasse [alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca]

Abonnements

PAR INTERNET www.lettresquebecoises.qc.ca

PAR LA POSTE Service d'abonnement SODEP

C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

téléphone 514 397-8670 - abonnement@sodep.qc.ca

Rédaction

C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

info@lettresquebecoises.qc.ca - 514 237-1930

www.lettresquebecoises.qc.ca

Sommaire

Éditorial par Annabelle Moreau 3

Cahier Catherine Mavrikakis

Je ne renierai jamais la femme qui me hante par Catherine Mavrikakis 6

À Catherine, cette héroïne... qui ne m'aura pas sauvé la vie
par Valérie Lebrun 8

Questionnaire LQ 10

Dans la bibliothèque de Catherine Mavrikakis par Jérémy Laniel 12

..... 12

Cahier Dossier | État de la critique au Québec

Écrire sur les autres par Maxime Catellier 16

Lettre à un jeune critique par Robert Lévesque 19

Pour dépasser le goût (et peut-être l'autorité)
par Catherine Voyer-Léger 20

..... 20

Cahier Critique

Ma sœur chasserresse de Philippe Arseneault par Thomas Dupont-Buist 24

Peggy dans les phares de Marie-Ève Lacasse par Isabelle Beaulieu 25

Les inquiétudes de Jean-Simon DesRochers par Isabelle Beaulieu 26

Marée montante de Charles Quimper par Marie-Michèle Giguère 27

L'imparfaite amitié de Mylène Bouchard par Caroline R. Paquette 28

Sans capote ni kalachnikov de Blaise Ndala par Paul Kawczak 29

L'embaumeur d'Anne-Renée Caillé par Michel Nareau 30

Combien de temps encore ? de Gilles Archambault par Michel Lord 31

Il était une fois Calamity Jane de Natalee Caple par Hélène Rioux 32

Les habitudes alimentaires des mal-aimés de Megan Gail Coles
par Hélène Rioux 33

Les clefs du silence de Jean Lemieux par Normand Cazalais 34

L'Oiseau de feu de Jacques Brossard par Ariane Gélinas 36

Fourrer le feu de Marjolaine Beauchamp par Sébastien Dulude 38

Bec-de-lièvre d'Annie Lafleur par Sébastien Dulude 39

Les espaces de Jean-Simon DesRochers par Rachel Leclerc 40

La maison suspendue d'Hélène Poirier par Rachel Leclerc 41

Strange Fruits de Jean-Marc Desgent par Jérémy Laniel 42

Outardes de Catherine Côté par Jérémy Laniel 43

Victoires de Wajdi Mouawad par Christian Saint-Pierre 44

Nino et Gamète de Rébecca Déraspe par Christian Saint-Pierre 45

Automne rouge d'André-Philippe Côté et Richard Vallerand
par François Cloutier 46

Rôles de composition de Jimmy Beaulieu par François Cloutier 47

Le cinéma québécois au féminin de Céline Gobert et Jean-Marie Lanlo
par Chantal Ringuet 48

La solitude de l'écrivain de fond de Daniel Grenier par Chantal Ringuet 49

Le bal des absentes de Julie Boulanger et Amélie Paquet
par Maité Snauwaert 50

L'âge de plastique : lire la ville contemporaine au Québec
de Daniel Laforest par Marie Carrière 51

La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle de Robert-Lionel Séguin
par Evelyne Ferron 52

Notman : un photographe visionnaire sous la direction d'Hélène Samson
et Suzanne Sauvage par Emmanuel Simard 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

..... 53

Ce n'est pas un poche, c'est un

C O D A

Marie Hélène POITRAS | La mort de Mignonne

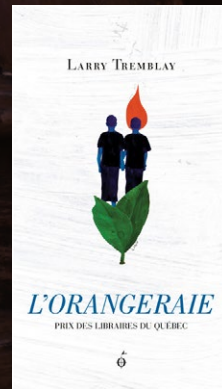
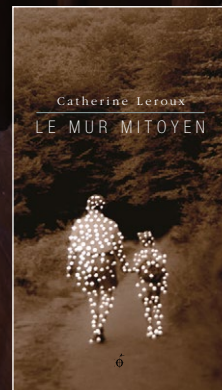
Dominique FORTIER | Au péril de la mer
Prix littéraire du Gouverneur général

Nicolas DICKNER | Six degrés de liberté
Prix littéraire du Gouverneur général

Catherine LEROUX | Le mur mitoyen
Prix France-Québec

Larry TREMBLAY | L'orangerie
Prix des libraires du Québec

...et 35 autres histoires
à l'abri du temps



altó

Éditeur d'étonnant
editionsalto.com/coda

© M&A Fines

SODEC
Québec

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

« Du purell sur la langue »

Dans la récente adaptation théâtrale de son ouvrage *La vie littéraire* (Le Quartanier, 2014), Mathieu Arsenault déverse, cinquante minutes durant, son fiel autant que son attachement pour le milieu littéraire québécois. Sans fioritures – une petite scène carrée, un unique spot pointé sur lui, tout de noir vêtu, un chandail de son cru sur le dos, le même gars que l'on croise depuis plus de quinze ans dans les soirées de poésie –, Arsenault se fait impoli, confident, bouillant, puissant et se glisse avec brio dans la peau d'une femme, d'une écrivaine à la langue déliée en mal tour à tour de textes, de public et d'amour. Arsenault a un talent, certes, et une puissance d'évocation ; c'est vrai, il lit ses propres textes, mais le soir où j'y suis, il est particulièrement bouillonnant. Il rayonne.

Au détour d'une longue tirade sentie, le nom de *Lettres québécoises* surgit. Je suis surprise, puis amusée. Au deuxième rang, je ne veux pas perdre un mot du monologue touffu qui fait beaucoup rire la salle presque comble, mais mon esprit est ailleurs. Nous sommes le 23 mars 2017, un peu plus de six semaines avant la parution de la nouvelle mouture, avant ce *LQ* que vous tenez entre les mains. Celui que nous avons imaginé, rêvé, fort fort, celui qui nous a donné tant de fil à retordre tellement nous voulions innover, tout changer. Tellement nous voulions surprendre – le souffle coupé ou rien. Nous voulions faire mentir tout le monde : vous faire dire non seulement que la littérature est encore vivante, mais que les magazines qui en parlent intelligemment ont encore leur place. Oui, ces mêmes magazines papier dont on prévoit la disparition imminente depuis trop longtemps déjà.

Le clin d'œil de Mathieu Arsenault à *Lettres québécoises* me fait chaud au cœur*. Ce magazine qui a fêté son 40^e anniversaire en 2016 est un nom que l'on prononce encore dans le milieu. La revue existe, et j'en suis fière. Je suis fière de ceux et celles qui étaient là avant moi, à commencer par André Vanasse, directeur pendant plus de vingt-cinq ans. Merci surtout à Alexandre Vanasse, le nouvel éditeur qui m'a proposé, un soir de novembre 2015, de prendre la relève de son père. Alexandre, que j'ai rencontré au journal *Quartier Libre*, il y a plus de dix ans. Jamais je n'aurais pu prévoir qu'il me recruterait à *LQ*, comme critique d'abord, puis comme membre du comité de rédaction, et enfin comme rédactrice en chef. Avec Jérémy Laniel, libraire, critique passionné et incorruptible, nous formons un triumverat parfait.

Ce soir du 23 mars, je prends les paroles d'Arsenault comme un appel : un appel à nous surpasser et à créer un magazine protéiforme, multiple, mouvant, à l'image du monde contemporain et de ses créateurs. Inspirée par le débit enflammé de l'auteur de *La vie littéraire*, je veux cette nouvelle mouture incisive, oui incisive. Avec des dents. Du chien. Du mordant.

En ce jeudi 23 mars, j'ai aussi pensé à la séance de photos avec Catherine Mavrikakis, qui avait eu lieu moins d'une semaine plus tôt. Aux murs turquoises du Motel Oscar, à Sandra Lachance, la photographe visionnaire et impétueuse qui a proposé le rose de la couverture, au soleil mordant de la fin de l'hiver et à la « quasi plus grosse » tempête du siècle survenue deux jours plus tôt. Merci, Catherine. Ton œuvre est à l'image de l'incandescence que je souhaite pour cette revue. J'aurais aimé signer le magnifique texte que te dédie dans nos pages Valérie Lebrun, cette lettre d'amour

à l'écrivaine que tu es. Nous t'avons voulu mystérieuse, presque apeurée sur la couverture, car dans ton regard, il y a tout ce que la littérature représente pour moi : une bête effrayée, sourde au passé et au présent, mais toujours là, tapie dans l'ombre.



Photo: Sandra Lachance

Alexandre Vanasse, Jérémy Laniel et Annabelle Moreau

La critique sera plus que jamais la signature de *LQ*. « Je suis contesté, controversé ou redouté, parce que je ne fais pas de cadeau, je fais de la critique rigoureuse », expliquait Robert Lévesque, alors journaliste au *Devoir*, dans le documentaire de Marcel Jean, *État critique* (ONF, 1992). Vingt-cinq ans plus tard, Lévesque signe dans nos pages sa « Lettre à un jeune critique », dans laquelle il décortique cette vocation qui lui est si chère. De nouveaux et anciens collaborateurs feront vivre cet art d'analyse dans chacun de nos numéros, mais pour bien « partir la machine », nous avons concocté un dossier sur l'état de la critique au Québec. Maxime Catellier signe une analyse lucide et Catherine Voyer-Léger examine les liens entre goût et esprit critique.

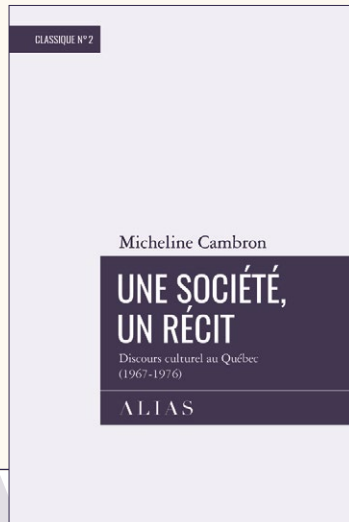
Merci aux auteurs qui nous ont fait confiance, car oui, nous publierons dorénavant des textes et illustrations inédites, Maxime Raymond Bock et Julie Delporte se sont prêtés au jeu pour ce numéro ; de la poésie aussi, à commencer par Fernand Durepos. Sans compter le retour de *Jeunateur*. Stéphane Dompierre et Pascal Girard l'ont compris : je suis contente, très contente même qu'ils aient accepté ma proposition. Je suis heureuse des talents rassemblés, et de la nouvelle vie que connaîtra *LQ*. Je garderai cependant à l'esprit cette autre expression de *La vie littéraire* qui m'a fait de l'œil le soir du 23 mars 2017 : « du purell sur la langue ». Et je me rappellerai qu'il ne faut surtout jamais se censurer, s'épurer, se « pureller » pour être de son époque et la critiquer. ♦

* [...] comment pourrait-on faire pour qu'une phrase puisse durer un million d'années le temps nécessaire pour replacer nos cheveux gras et imprimer notre visage dans le souvenir du monde il faudrait s'arranger pour qu'il y ait des manettes de nintendo pendant un million d'années que la revue lettres québécoises soit tout de même distribuée pendant les ères glaciaires et qu'il y ait encore deux cent mille saisons de kaamelott [...]

Annabelle Moreau

ALIAS

groupenotabene.com



Ce livre, épuisé depuis quelques années, a marqué son époque. **Micheline Cambron** tente de retracer le discours culturel québécois, entre 1967 et 1976, à travers des textes aussi différents, à première vue, que les chansons de Beau Dommage, les articles de Lysiane Gagnon sur l'enseignement du français, les monologues d'Yvon Deschamps, la pièce *Les belles-sœurs*, de Michel Tremblay, les poèmes de Gaston Miron et *L'hiver de force*, de Réjean Ducharme.



Les textes de **Suzanne Lamy** réunis ici témoignent de la contemporanéité des écrits de celle qui a contribué à l'implantation du discours féministe au Québec. On n'a qu'à ouvrir le livre au hasard des pages pour constater la pertinence et l'actualité des propos de l'essayiste en un temps où la parole féministe a encore bien besoin de ses racines.



Au **cœur** de la littérature acadienne
depuis 1980 !

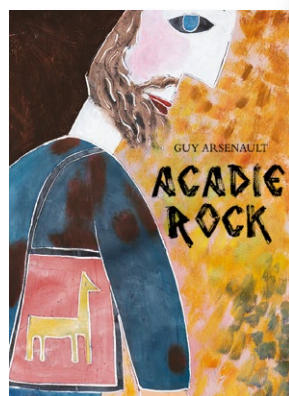
Conseil des Arts
du Canada



editionsperceneige.ca



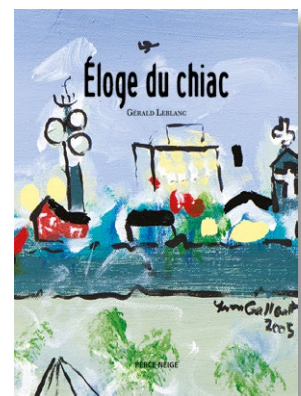
Cri de terre
Raymond Guy LeBlanc



Acadie Rock
Guy Arsenaault



Mourir à Scoudouc
Herménégilde Chiasson



Éloge du chiac
Gérald LeBlanc

Catherine
Mavrikakis

Photographies par **Sandra Lachance**





Je ne renierai jamais la femme qui me hante

Autoportrait | Catherine Mavrikakis

Contrairement à la formule apocryphe de Gustave Flaubert, Madame Bovary, ce n'est pas moi ! Personne ne m'a jamais traitée de sentimentale : les Léon ou les Rodolphe de ce monde me laissent indifférente et je n'éprouve aucune tristesse à avoir mis au monde une fille. Je porte un amour infini à ma Savannah-Lou et je suis persuadée qu'elle ne m'oubliera pas aussi vite que Berthe s'est défaite de sa mère.

J'ai pourtant longtemps entretenu l'idée que j'avais plutôt un petit quelque chose de Charles Bovary. Comme lui, j'étais de la race des grotesques. À l'école, on se moquait déjà de moi. Ma conversation pouvait être « plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient ». Je savais facilement susciter l'ennui, si on m'en donnait l'occasion, et il me semble qu'en moi couvait un tempérament un peu bonasse, qui me rendait par moments singulièrement pathétique. Pour me secouer de ma torpeur, je me suis imaginée en Bouvard et Pécuchet, m'exaltant pour un savoir ridicule, le cœur en fête alors que j'allais d'échec en échec.

Et puis, sans savoir comment, j'ai rué dans les brancards.

Au milieu des conflits épiques de mes parents, imitant Bérénice Einberg, mon idole, j'ai porté un amour sans limites à mon frère et à quelques amies. Tout cela m'a permis de traverser ma crise d'adolescence avec une violence parfois digne de celle de Patrick Bateman. Mais mes charges d'original épormyable contre la bêtise et la méchanceté humaines ont fini par faire de moi un Mycroft Mixeudeim. Je ne suis parvenue qu'à me blesser à force de foncer dans les autres ou de me lancer contre des murs.

Ma mère aurait pu s'appeler Madame Fichini et mon père Eugène Rastignac. Tous les deux ont compris très tard qu'ils n'évoluaient pas dans le même roman. Le mal était déjà fait. Ils avaient déjà engendré le malheur et ma haine.

Comme Erika Kohut, j'ai dormi avec ma mère jusqu'à un âge beaucoup trop avancé. L'inceste était mon lot et si je n'ai rien

Chambres Rooms

#111-a #114



Beaucoup m'ont traitée de Scarlett O'Hara, non sans raison. D'autres m'ont mentionné Nadja en affirmant que j'étais une muse. Ils me promettaient aussi une fin dans la solitude d'un quelconque hôpital psychiatrique. J'ai cru à leurs menaces. Les gens sont capables du pire. Cela, je l'ai compris grâce à Claus et Lucas. D'autres m'ont fait jouer Phèdre et puis m'ont « castée » en Lol. V. Stein tétanisée. Mais moi, je sais bien que je ne suis que le vice-consul de France à Lahore. Je hurle dans les jardins de Shalimar et il me suffit de danser avec une Anne-Marie Stretter pour être tout à fait comblée.

Non, vraiment, je ne ressemble pas à Madame Bovary. Je suis bien plus casse-pieds. Toutefois, je dois l'avouer, j'ai, comme la belle Emma, trempé trop longtemps dans la soupe littéraire pour ne pas la régurgiter de temps à autre. Je vois le monde par les livres et, semblable à la grand-mère du narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, j'ai du mal à penser aux gens sans songer à ce que dirait d'eux Madame de Sévigné. Je suis obligée de me retenir pour ne pas m'exclamer dans une conversation : « Sévigné n'aurait pas dit mieux ! » Oui, j'ai tout d'une femme savante. Philaminte, Bélise et Armande n'ont rien à m'envier côté prétention. Mais attention ! Je ne suis pas Legrandin, snob dans le placard, qui fustige ceux et celles qui tiennent à se distinguer du commun des mortels. En moi ne vit aucune Madame Verdurin, souveraine régnant sur un petit clan d'artistes auquel elle dicte ses lois esthétiques. Je préfère vivre à rebours de ce monde et, comme Jean des Esseintes, je fuis tous les groupes. Les sociétés bien-pensantes me révulsent et je privilégie, comme Iago, le droit de trahir qui je veux.

Je crois qu'avec le temps je ressemble de plus en plus au ridicule baron de Charlus, puisque j'ai cette fâcheuse tendance à parler de moi sous couvert de littérature. Oui, j'ai un côté très Guermites, membre de l'ordre de Malte, du Jockey et de tutti quanti, mais je ne renierai jamais la femme qui me hante, la Divine de Genet, ce travesti vulgaire des bas-fonds parisiens. Il faut dire que, comme ces deux personnages, j'ai un je-ne-sais-quoi de féminin que je sais mettre en scène en étant sirupeuse ou tout simplement peinturlurée. Je soliloque au lit sans ponctuation, comme une Molly avec son Bloom, mais mon identité sexuelle reste on ne peut plus trouble. Même mon mari le dit.

Depuis quelques années, je vieillis et puisque j'ai oublié, contrairement à Dorian ou Faust, de vendre mon âme, les rides se forment sur mon visage, sans que je puisse y faire quoi que ce soit.

D'ici ma mort, je me retirerai, en suivant Hans Castorp, loin du monde. Je me cacherai au sein de quelque montagne magique. Mais moi, je saurai me perdre dans la blancheur de la neige, avant que le monde s'effondre dans la guerre et la colère, sans laisser la moindre trace de mon existence. Ou alors, comme Gustav Aschenbach, j'irai décatie, trop coquette et lessivée mourir à Venise. Je m'éteindrai doucement sur la plage en regardant un quelconque bellâtre. Mais il est bien possible que tout se termine très vite, que le mot *fin* arrive précipitamment au détour d'une page de vie. Dans tous les cas, je serai une morte heureuse. Pas une Ligeia ni une Morella. Je ne viendrai pas hanter ceux et celles qui me survivront. Qu'ils se débrouillent sans moi ! Après tout, à la vie, j'ai déjà beaucoup donné... J'ai donc un peu hâte de ne plus être personne, de ne plus être écrite par la littérature. Il doit y avoir quelque chose d'infiniment doux à se dissoudre dans le grand vide, à voir surgir la dernière phrase. Oui, surtout de moi, de tout « qu'on n'en parle plus », comme l'a dit Bardamu en s'enfonçant dans la nuit. ♦

d'une pianiste, j'ai fait dans les sex-shops, les peep-shows et les mutilations de toutes sortes, sans jamais me coucher de bonne heure. Il ne faut pourtant pas m'imaginer en victime. Je ressemble à Nadine qui pourrait étrangler sa coloc simplement parce qu'elle l'insupporte.

En fait, je paierais cher pour avoir commis un matricide comme le grand François Perrault ou avoir encore en moi le bruit libérateur du torrent qui aurait pu se faire entendre si seulement la violence de ma mère avait été plus physique et que j'étais devenue sourde en recevant un grand coup. Je suis, je le crois vraiment, capable du pire. Pourtant je ne partage que très peu avec un Meursault qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère ou qui tue un homme parce que le soleil est trop fort. Je me sens bien davantage comme un Raskolnikov et je me tourmente déjà en réfléchissant à ce que sera mon châtiment pour le crime qui est le mien.

Photo : Sandra Lachance

À Catherine, cette héroïne... qui ne m'aura pas sauvé la vie

Valérie Lebrun

Quand j'entends le nom de Catherine, je pense à un portrait qui ne se fera jamais. C'est ce que j'ai dit récemment à mon amie Chloé alors qu'on parlait de nos thèses qui donnent parfois l'impression, elles aussi, de ne pas se faire. Pourtant, le lien est là : entre Catherine, les alliées qui écrivent en écho à celles qu'elles aiment et les rêves qu'on se raconte, au fil des jours, pour résister un peu au temps de l'université.

Je ne compte plus les fois où j'ai entendu « Catherine » en sachant que c'était bien d'elle dont il était question. Quelque chose de l'anecdote, d'une rumeur qui ne me reconforte pas. J'ai souvent souhaité que les gens se taisent et qu'ils la lisent, la lisent encore ; qu'ils reprennent tous ses textes à rebours, dans le désordre, en commençant par la fin ou le milieu, mais qu'ils se taisent enfin. Que la littérature prenne toute la place et qu'on cesse de quémander au grand miroir de la vie banale qui, d'entre nous, détient la plus belle histoire de Catherine.

J'écris cela, mais je ne sais pas si j'y crois. J'aime, moi aussi, savoir qu'elle est là. J'aime qu'on dise qu'elle portait des lunettes de soleil lors d'une conférence, qu'on puisse deviner sa présence par un parfum qui change, mais qui redonne à Montréal la grandeur plutôt sauvage d'un jardin anglais. J'aime qu'elle ait cette voix, inimitable, que mes amies et moi nous amusons quand même à imiter. Une voix qui ne va pas sans le mouvement saccadé des gestes, les pauses qui donnent envie qu'elle reprenne la cadence. J'aime qu'elle donne suite aux lettres, qu'elle se prête aux rendez-vous, qu'elle attire les confidences. J'aime avoir appris l'existence d'Hervé Guibert, de Christine Angot, de Sarah Schulman et de Diamanda Galas dans ses cours où prendre des notes me paraissait ridicule tellement j'étais happée par elle qui s'asseyait au même niveau que nous pour parler de textes et de films qui, visiblement, la touchaient.

J'aime comment apparaissent les noms importants de Martine Audet, de Nicole Brossard et d'Anne-Marie Alonzo dans une tirade de Sappho-Didon Apostasias, la narratrice de *Ça va aller* que j'imagine en larmes, claquant la porte de sa totote, chaque fois que je traverse l'avenue Outremont. J'aime que le ciel de Catherine soit mauve, qu'il vire au violet, et que la maison de tôle devienne le lieu des flammes. J'aime qu'il y ait des filles partout dans ses livres. Qu'elles soient toutes légèrement insupportables. Intelligentes, impérieuses et romantiques. Je pense à Éva, Lazare, Olga-Mélie, Victoire, Louise, Heaven, Pearl, Érina, Clarisse... J'aime qu'elles soient psychanalyste, oiseau de malheur, âme sœur, pilote de ligne, chef de bande, chirurgienne, gardienne de château, pleureuse et parturiente sans que rien leur soit enlevé. Pas même l'amour. Que Catherine leur donne à chacune tous les droits, tout l'espace qu'il faut pour être à la fois crainte et admirée. J'aime que leurs histoires soient comme des rêves : à la frontière du tragique et du lubrique. Que le passé et le présent soient lourds, lourds, lourds, mais que

l'avenir réussisse quand même à voler aux pierres tombales leurs couronnes de fleurs.

J'aime que les narratrices m'emportent. Qu'elles m'essoufflent et me fassent rire. Qu'elles m'emmènent avec elles du désert de l'Arizona à Amsterdam, mais que la Grèce soit encore à venir. J'aime qu'il y ait une petite place, malgré les chagrins et les fantômes, pour l'attente et les promesses. Que cela circule... comme la narratrice de *La ballade d'Ali Baba* qui prend, en pleine tempête, le chemin de Key West en nous faisant traverser quatre saisons en deux jours. Nous permettant de fuir avec elle.

Moi qui ne suis pas du tout actrice, je me plais à déclamer les premières et dernières lignes de *Fleurs de crachat*. Au salon, devant quelques élues ou bien seule, en me séchant les cheveux, je m'amuse. Ses mots agissent sur moi comme une musique, me promettant la beauté d'une fin qui s'étire. D'une fin qui, au lieu de finir, se lance en l'air et monte en neige. « Que le manège infâme ne s'arrête pas... », c'est bien là une formule que je répète à tout vent, et qui, avec le temps, continue de trouver de nouvelles résonances. Pourtant, si je redis les mêmes mots, si je m'entête à voir des vérités là où il n'y a que du jeu, c'est peut-être pour oublier ce rendez-vous que j'ai manqué, il y a quelques années. Catherine avait été invitée à la librairie Raffin, sur la Plaza St-Hubert, pour donner corps à Flore Forget, ma narratrice, mon héroïne. Celle qui devait m'accompagner est tombée malade. « *Flore forgives but she never forgets.* »

Lire Catherine, c'est se nourrir de signes. À l'image de cette femme qui regarde Albertine dans *À la recherche du temps perdu* et dont on eût dit qu'elle lui faisait des signes comme à l'aide d'un phare, je tourne les pages en éclairuse. Et si ce n'est pas paisible, ce n'est pas la faute à la mort qui rôde d'un livre à l'autre. Je crois qu'il faut plutôt blâmer l'amour qu'elle donne tout entier, dans sa forme la plus brute : un amour cannibale et mélancolique dont la seule mesure est d'aller trop loin.

Dans l'un des portraits de femmes qu'elle écrit pour le magazine *Vogue*, Duras ordonne aux lectrices d'imaginer des filiations



Photo : Sandra Lachance



Photo : Sandra Lachance

impossibles. Imaginez, dit-elle. De qui Jeanne Moreau serait la petite-fille ? Et Delphine Seyrig ? Comme si elle se tenait debout face à un gros chaudron dans lequel elle ajouterait, un à un, les ingrédients d'une potion magique, Duras n'hésite pas. Elle ouvre grand les possibles et lance des sorts : Stendhal ! Proust ! Deux écrivains à qui elle donne aussitôt deux compagnons : Alain Resnais ! Louis Malle ! Or, le jeu de Duras vise moins à créer des monstres de fiction qu'à faire venir les femmes d'ailleurs, « par le haut », comme l'écrit Bersianik dans *L'Euguélienne*.

J'aurais peut-être voulu jouer avec vous, Catherine. Même en sachant qui de nous deux gagnerait, car au jeu des filiations, vous avez inventé vos propres règles. Vous nous avez fait réfléchir à nos envies d'Antigone, de Clytemnestre. Vous y avez semé le doute aussi. Oui, j'aurais sans doute voulu jouer avec vous, mais j'imaginerai plutôt vos gestes. Puisque, secrètement, je me demande comment vous êtes avec les agents de bord, les gens d'hôtel. Si vous buvez du champagne comme ça, pour rien. S'il vous arrive de descendre la rue Saint-Urbain vers le Vieux-Montréal pour voir le fleuve ou les feux d'artifice ; vous imaginer qu'il s'agit du Pacifique et d'étoiles filantes.

Vous le savez déjà : les liens qui m'intéressent se limitent souvent aux trajectoires entre les gens et les lieux, à cette façon de créer un paysage autour de celles que j'aime. Alors si je pouvais tracer des lignes autour de vous, je commencerais par le long couloir du 8^e étage du pavillon Jean-Brillant de l'Université de Montréal. Ensuite, ce serait chacune des phrases lues après avoir dessiné de petits cercles dans les marges de vos textes. Des phrases d'Oscar Wilde, d'Edgar Allan Poe. En surimpression, il y aurait les traits de pinceau qui forment le visage de Catharina van Hemessen, cette artiste hollandaise du XVI^e siècle en qui vous dites vous être reconnue. Puis, tout de suite, apparaîtraient les lignes noires que vous dessinez sur vos paupières et qui me font penser aux routes américaines par lesquelles passent et repassent vos narratrices. Il y aurait évidemment le fil des araignées, leurs toiles. Faut-il encore dire pourquoi ?

Vous avez écrit quelque part que les énonciations multiples, fictives, les dédoublements et les redoublements d'identités vous permettaient d'imaginer un monde où les filles existeraient et où vous auriez, vous aussi, droit de cité. Vous avez écrit ailleurs que vous tuez vos idoles, à petit feu, dans chaque imitation, chaque geste, pour pouvoir prendre leur place...

J'ai été ravie quand, dans un autre texte, vous disiez avoir rêvé, très jeune, d'être Duras, mais que vous étiez plutôt Yann Andréa : une lectrice qui écrit. À mes amies les plus chères, vous avez dit qu'elles avaient une voix, qu'il fallait écrire ensemble. C'est en lisant « Le goût de l'autre », un article écrit avec Martine Delvaux, et *Ventriloquies* que j'ai compris que l'écriture était une question de proximité : que la collaboration n'est pas une fiction théorique. Que les femmes peuvent sauter du radeau de la Méduse à l'Arche de Noé et enjamber les canyons. Que les affinités peuvent être éphémères puisque les textes, eux, ne disparaissent pas.

Vous l'avez dit : dans la fin, quelque chose continue.

Quand je pense à vous, je pense donc à une littérature qui déraile, qui fredonne et qui avance langoureusement en me faisant faire de lents zigzags. Je pense à votre « Catherine's Manifesto » que vous dédiez à votre chienne, à votre propre chatte et à celles de toutes vos copines de combat. Je pense aussi, malgré moi, à vos narratrices qui forment une sorte de constellation. De petits éclats que je relie à d'autres et qui me font comprendre pourquoi, à la fin d'*Oscar De Profundis*, l'un des personnages décide de mourir en lisant *The Great Gatsby*. Parce qu'au bout du rêve, de l'autre côté de la rive, il y a une lumière qui clignote.

Elle était verte pour *Gatsby*. Mais pour moi, vue d'ici, elle est toujours mauve. ♦

Valérie Lebrun termine un doctorat en littérature avec Martine Delvaux. Mis à part les aéroports, ses amies, la soie noire et les draps blancs, elle n'a qu'un seul intérêt : l'impossible amour.

La machine écrit tous mes livres

Les questions restent, les réponses changent. Voici celles de Catherine Mavrikakis.



Est-ce que le roman est mort ?

Oui, depuis longtemps... La littérature aussi est morte. Elle n'a d'ailleurs pas existé très longtemps comme concept. Nous sommes bien au-delà ou en deçà du romanesque. C'est une question de temporalité, le roman, c'est long, cela se déploie, et nous avons du mal à vivre la temporalité de façon romanesque de nos jours. Mais je pense qu'il faut résister à son époque. Toujours. Et que nous sommes beaucoup à aimer ce qui est mort, ce qui paraît anachronique. Le roman est mort, mais son cadavre bouge encore et quand il sera bien mort, il n'en finira pas de nous hanter. Nous vivons avec son spectre et l'héritage qu'il nous a préparé. On ne se débarrasse pas des morts très vite.

Ai-je une béquille littéraire ?

Je n'ai pas de béquille littéraire. Je me lance toujours dans les textes avec l'impression que je vais me casser la gueule. De toute façon, j'aime les textes qui ne marchent pas parfaitement, qui vont de guingois, qui clopinent, qui boitent. Je n'aime pas les textes dont l'autorité viendrait d'un « c'est bien écrit ». Même chez Proust, j'aime quand la phrase va de travers et qu'après elle retombe mal sur ses pattes. Donc je ne vais jamais aller vers quelque chose qui m'aide à me tenir droite dans le texte ou à avancer avec aisance. Je vais chercher les obstacles, les empêchements. Alors oui, j'ai peut-être une béquille, comme on se met des bâtons dans les roues, pour que cela n'aille pas sur des roulettes, l'écriture.

Le pays dont je préfère la littérature ?

L'Autriche, sans hésitation, parce qu'Elfriede Jelinek, Thomas Bernhard, Robert Musil, Josef Winkler, Hugo von Hoffmansthal, Joseph Roth, Karl Kraus, Rainer Maria Rilke, Christine Lavant, Stefan Zweig, Peter Handke, Ingeborg Bachman, Herman Broch, Friederike

Mayröcker, Marlen Haushofer, Elias Canetti, Vicky Baum, Susanna Kubelka et Anna Gmeyner. Mais comme pour moi la littérature ne vient pas d'un pays mais d'une langue, je dirais toute la littérature de langue allemande et là, je ne recommence pas une autre liste ici.

Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivaine que je suis devenue ?

Je l'ai souvent dit : *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* d'Hervé Guibert, parce que Guibert y racontait son sida au jour le jour. J'ai vu l'importance de l'écriture pour la vie. Le désir de conjurer le mauvais sort. La littérature a permis à Guibert de jouer un rôle dans le monde, alors qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui. L'écriture était une urgence. C'est ce que Guibert m'a donné à comprendre.

Si je n'écrivais pas, je...

... ne sais pas ce que je ferais de ma vie. Les journées seraient longues, mais je lirais peut-être plus. Je ne peux pas m'imaginer loin des mots, ce sont des petites bêtes, des fourmis de formes diverses que je dresse et qui finiront par me dévorer.

Comment je veux mourir ?

Dans un roman, comme un personnage secondaire qui disparaît dans la trame narrative, sans laisser de trace et sans que le lecteur s'en aperçoive. Je voudrais simplement tomber hors du récit, avec discrétion.

Le mot, la devise, l'expression ou l'adage que je trouve le plus galvaudé ?

Les mots, les expressions ne sont pas pour moi trop galvaudés. On les use, on les déforme, on les transforme sans respect, et c'est tant mieux. Il ne faut pas croire à une possible pureté des mots, ce sont des canailles qui de toute façon n'arrivent qu'à nous trahir. Mais un

mot que je voudrais voir plus galvaudé, c'est le mot *littérature*. On ne l'emploie pas assez. On parle de *roman*, de *poésie*, de *livre*, beaucoup de *livre*, dans la *journée du livre*, le *salon du livre*, la *vie des livres*, le *support des livres*, la *disparition des livres*. Mais *littérature*, c'est un mot que l'on ne veut pas employer. Il faudrait apprendre à l'utiliser à tort et à travers, le faire revivre un peu. Un mot qui a aussi totalement disparu, c'est le mot *génie*. On n'est plus génial de nos jours ou quoi ? Ou faut-il tout réduire à la volonté et au travail ?



Photos : Sandria Lachance

Les jours sans mots, je vais mal, je tombe dans une très grande neurasthénie. Je suis droguée au langage.

Ma drogue favorite ?

Les mots. Un de mes amis, qui était d'ailleurs dealer de drogues, me disait toujours avec tristesse que je n'avais pas besoin de sa camelote parce que je me droguais aux mots. Ce n'était pas tout à fait vrai, mais je suis d'accord avec l'idée générale. Je me grise de mots. Des mots des autres surtout. Ceux que je lis, ceux que j'entends. Je me réveille souvent la nuit avec une phrase à l'esprit, une phrase entendue dans la journée, et je me mets à l'analyser, à la peaufiner, je ne peux plus dormir ou alors je me berce de cette phrase pour me rendormir. Je crois à la force performative du langage, à des mots-sésame-ouvre-toi, aux sorts lancés et surtout aux « contre-sorts ». Oui, les mots ont la capacité de me rendre *high*, de me sortir de ma mélancolie ou de m'y replonger. Les jours sans mots, je vais mal, je tombe dans une très grande neurasthénie. Je suis droguée au langage.

J'ai peur de...

... connaître tous les récits. D'avoir lu tous les livres (parce que la chair est triste hélas !, comme l'a dit Mallarmé) et de savoir à l'avance comment les histoires, la mienne, celle des autres, vont finir. Dès le début, je vois ce qui peut arriver dans une histoire d'amitié ou d'amour (et ici, je ne parle bien sûr pas seulement des livres). Avec l'âge, cette connaissance devient plus profonde. J'ai peur de me désintéresser de l'existence, parce que je l'ai trop

pressentie, trop lue, trop comprise. « *Been there, done that* », dit-on en anglais. J'ajouterais : *already read that book*. Cela me terrorise.

Mon pire et mon meilleur souvenir d'écriture ?

Mon pire souvenir d'écriture est quand j'ai six ans et que je dois utiliser une plume pour la première fois. Immédiatement j'appuie trop fort et la plume se met à cracher une encre bleue avec laquelle j'écris mon nom qui ressemble à un gros pâté. Le meilleur souvenir d'écriture a eu lieu quand j'ai acheté un ordinateur. Les mots me semblaient venir de la machine. C'étaient les touches qui dirigeaient mes doigts. Cela n'a pas cessé... La machine écrit tous mes livres.

Est-ce que je lis les critiques de mes livres ?

Pourquoi ? Je lis parfois les critiques de mes livres. Mais pas très souvent. Je ne sais pas pourquoi. Mais je me dis que cela ne m'est pas adressé. C'est pour les gens qui veulent me lire, pas pour moi. Parfois, je lis les textes universitaires sur mes livres. Et là, je suis toujours en colère contre moi. Il me semble que j'aurais dû faire quelque chose de moins évident, de plus compliqué. Cette façon de réduire les choses à une problématique ou encore à un écho du social m'ennuie, m'irrite, mais je me dis que c'est de ma faute tout cela. Il faut que j'apprenne à être illisible. Je suis sûrement trop claire...

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Oui, il y a parfois des textes qui sont écrits dans une espèce de folie, en quelques jours, dans une sorte d'illumination, de révélation. Je pense que Duras écrivait ses textes dans cette précipitation, dans cette incandescence. Cela m'est arrivé pour un ou deux textes. Je ne pouvais pas les quitter, j'étais bouleversée par eux. Ces états de grâce, même furtifs, sont ceux que je recherche à travers les contraintes. Je veux que tout à coup le texte me dépasse de moi-même. La contrainte est là pour trouver la grâce...

Avec quel écrivain-e, mort ou vif, voudrais-je prendre un verre ?

Pour lui dire quoi ? Je ne veux pas prendre un verre avec les écrivains. Les écrivains ont peu de rapport avec leur œuvre, je ne le sais que trop. Heureusement d'ailleurs. Donc, je ne veux pas connaître les écrivains. Et puis, je suis d'une timidité malade, que je tente de maquiller par une parole très dense. Je serais paralysée devant Elfriede Jelinek ou Carson McCullers. Parfois pourtant, je vais prendre un verre avec des gens que j'aime qui sont poètes, romanciers, essayistes. C'est quand même mon monde, le monde littéraire, que je le veuille ou non. Souvent, je vais partager des moments avec des femmes qui écrivent. Et nous parlons littérature, mais ce sont avant tout des êtres que j'aime, pas seulement des écrivaines.

L'écrivain-e dont je suis jalouse...

Je ne suis pas jalouse des écrivains, parce que je sais combien ils ont sacrifié à l'écriture, et je sais qu'il n'y a pas de quoi être jalouse de ces sacrifices. Proust le dit bien, même s'il pense que l'amitié et l'amour sacrifiés pour le temps de l'écriture sont moins importants que la tâche de l'écrivain. Je pense ici à ce livre de Thomas Mann, *Maitre et chien*, et au moment des promenades avec Bauschan que Mann évoque. Le temps de l'écriture est-il plus précieux que le temps des balades avec le chien ? Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est qu'écrire est un travail qui demande un sacrifice sans retour immédiat ou même à long terme. Alors, je ne peux pas être jalouse de qui que ce soit qui a donné son temps et sa vie à cela.

Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Elle aura su former, malgré son peu de talent, de bons écrivains. ♦



Dans la bibliothèque de Catherine Mavrikakis

Chaos littéraire

Jérémy Laniel

Ce qui fait d'une bibliothèque un reflet de son propriétaire, c'est non seulement le choix des titres, mais aussi le réseau d'associations qu'implique ce choix. Notre expérience se construit sur l'expérience, nos souvenirs sur d'autres souvenirs. Nos livres se construisent sur d'autres livres qui les modifient ou les enrichissent, qui leur confèrent une chronologie différente de celles des dictionnaires de littérature.

– Alberto Manguel, *La bibliothèque, la nuit*

C'est ainsi que le lecteur de Borges définissait la bibliothèque dans l'un de ses plus récents ouvrages, une définition à laquelle adhérerait pleinement Catherine Mavrikakis lorsqu'elle m'a accueilli chez elle, question que je parcoure son univers littéraire à même l'intimité de ses bibliothèques. « Par où veux-tu commencer ? J'ai des livres ici, dans le salon, sinon en haut dans ma chambre et en bas, près de mon bureau. Par contre, la majorité de mes livres sont à l'université. Ah oui, j'oubliais, je n'ai pas d'ordre. [...] J'adore chercher un livre, car je vais tomber sur plein d'autres livres avant, qui vont peut-être m'intéresser. [...] Pour moi, la bibliothèque est un réseau, un peu comme le conçoit Borges. Un livre amène toujours à un autre livre. Une bibliothèque, c'est infini. »

On peine à imaginer l'écrivaine et professeure Catherine Mavrikakis sans livres. Même elle en convient : « Je voulais un lieu sans

livres dans la maison, mais je n'ai pas réussi, ils sont toujours là. » Pourtant, on ne peut pas qualifier l'enfance de Mavrikakis de livresque. « Mes parents avaient une bibliothèque, mais c'était juste pour l'apparat. C'est ma mère qui tenait à avoir une bibliothèque, je ne sais même pas si c'était pour le côté intellectuel. Ils étaient plutôt de la petite bourgeoisie avec leurs *Reader's Digest* et leurs encyclopédies. Ma mère ne lisait pas et mon père lisait seulement en voyage, des romans policiers qu'il ne gardait pas. »

C'est donc à l'extérieur de la maison familiale que l'auteure a découvert les livres et la lecture. « La première vraie bibliothèque fut celle du collège Marie-de-France, où j'ai été pendant sept ans. J'y ai passé beaucoup de temps même si la bibliothécaire était chiant. C'est là que j'ai découvert les livres, univers que je connaissais peu. »

Les livres ont l'avantage de leurs inconvénients, ils font des petits dans la bibliothèque. Ils se multiplient et s'accumulent, chacun ouvrant la porte à cent autres. Vivre avec eux est une façon de prolonger le souvenir de lecture, d'ouvrir la porte à une possible redécouverte d'un univers littéraire en temps et lieu. Pour Catherine Mavrikakis, par contre, le temps est peut-être venu de se délester de quelques-uns, vient un moment où on ne peut pas tout (re)lire. « Je suis rendue à une période de ma vie où il y a des livres que je ne lirai plus, que je sais que je ne lirai plus. Il y a des livres dont je

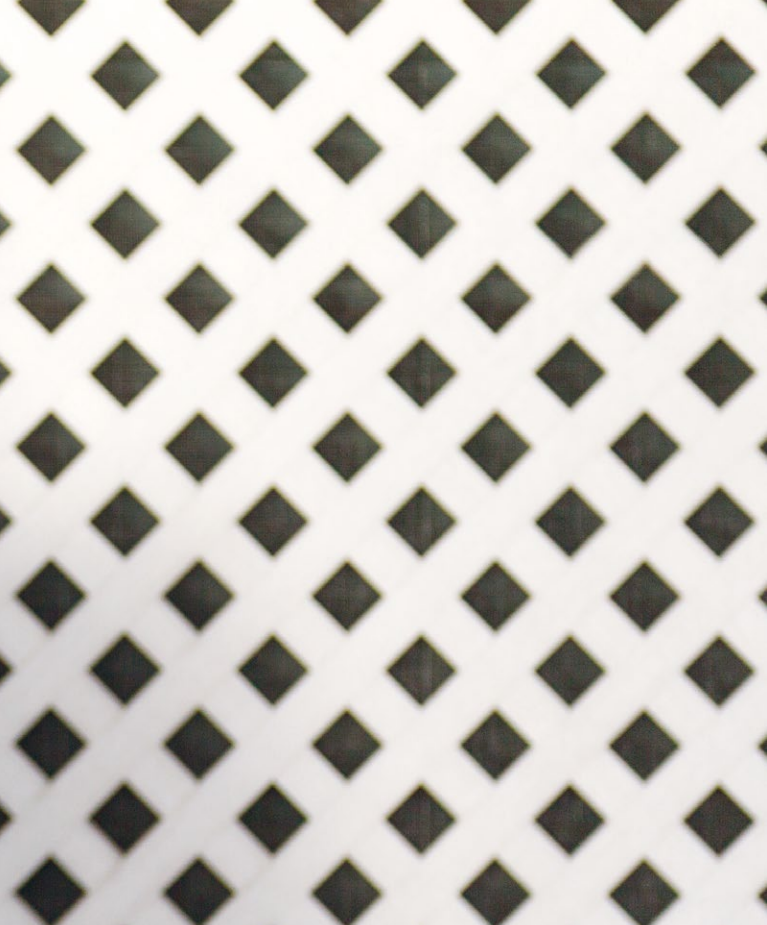


Photo: Sandra Ladhance

J'aime la vulnérabilité de ceux qui détestent. Détester, c'est s'exposer. Détester, c'est assumer.

pense me séparer. Je ne tiens pas qu'à posséder des livres, je peux les donner facilement. J'écris dans les livres, j'enlève des pages, je note jusque dans "La Pléiade", je n'ai pas de respect pour les livres. Je peux racheter trois fois le même livre. »

Sans elle, elle n'aurait jamais regardé si haut

Lorsqu'on lit Catherine Mavrikakis, on comprend rapidement son rapport aux œuvres littéraires. Si on la retrouve rarement là où on l'attend, elle a un peu ce même rapport avec les auteurs qui peuplent son paysage littéraire. « J'aime les œuvres complètes. J'aime avoir tout, j'aime les auteurs dans leur ensemble. Je ne supporte pas les gens qui disent "Moi, je n'aime pas le dernier d'Untel". Moi, j'aime toute l'œuvre d'un auteur. Il y a le temps de l'œuvre, c'est cette temporalité que j'aime. J'aime l'attente du prochain pour comprendre où l'auteur va aller. Je ne suis pas quelqu'un des livres, je suis quelqu'un de l'œuvre. »

Au détour d'une conversation, on n'est pas surpris de l'entendre dire qu'elle n'aime pas la poésie. « J'aime la poésie, j'ai fait ma thèse sur Mallarmé, mais je dis à tout le monde que je déteste la

poésie. Je n'aime pas la posture poétique, je n'aime pas toujours l'authenticité de la poésie, comme si c'était toujours plus vrai que le reste, donc je fais semblant de ne pas l'aimer. [...] J'ai longtemps hésité entre la philosophie et la littérature, mais j'aime trop les contradictions de la littérature. La philosophie commande une certaine clarté que la littérature n'exige pas de la même façon. »

Une place de choix est aussi réservée à Robert Musil, Peter Handke et Thomas Bernhard, trois écrivains autrichiens. « Ce que j'aime de la littérature autrichienne, c'est cette capacité de détester, de détester sa propre culture, et ils ont beaucoup à perdre parce qu'ils ont une grande culture. Il y a aussi ce désir de faire une grande littérature, de l'entretenir tout comme de la détruire. Elle importe. Je trouve ça fort d'être capable de se retourner contre soi. [...] J'aime la vulnérabilité de ceux qui détestent. Détester, c'est s'exposer. Détester, c'est assumer. C'est une place sacrificielle dans notre société, tout le monde va te détester si tu détestes, mais il faut le faire. »

Quant à la littérature québécoise, elle ne fait pas exception dans le désordre qui règne au sein de ses bibliothèques. Plusieurs titres du Québec sont parsemés ici et là, dans ce chaos littéraire dont seule la propriétaire peut trouver son réseau de cohérence. Pour Mavrikakis, notre littérature est beaucoup plus forte lorsqu'elle se frotte à celles de la francophonie et du monde plutôt que lorsqu'on la ghettoïse. « La littérature québécoise, je ne l'aime pas comme littérature québécoise, je l'aime comme littérature. Je trouve que c'est à son détriment de la séparer de cette façon, qu'on doit tout mélanger ça. J'ai l'impression qu'il y a une peur d'affirmation; on peut la mélanger aux autres sans problème. »

C'est du corpus québécois qu'est tiré l'un des livres qu'elle a le plus souvent offert : « Je donne beaucoup de Denise Désautels, celui sur le parc Lafontaine, *Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut*. Je donne ça à des gens qui veulent écrire et je me dis qu'il y a là comme une méthode d'écriture, un lieu que tu te mets à habiter. C'est un livre qui débloque l'écriture, qui donne des permissions. »

Si certains ouvrages ouvrent à la création, ses livres à elle se cachent bien souvent derrière les autres, dans une rangée au fond, le moins visibles possible. « Ce qu'il y a de plus honteux dans ma bibliothèque, ce sont mes livres. [...] C'est dur d'aimer ses livres quand on enseigne la littérature, il y a une espèce d'humilité qui est à la base de l'enseignement de la littérature ! Ça ne veut pas dire cependant que je veux cesser d'écrire. Il y a une étudiante qui a vu un de mes livres en Italie, dans la section francophone d'une librairie aux côtés de Maupassant, et quand elle me l'a dit, j'ai eu extrêmement honte. Je me sentais un peu comme une blague. »

Errer avec l'écrivaine pendant plus de deux heures dans ses bibliothèques, c'est la voir enthousiaste à redécouvrir elle-même ses rayons. Elle marche à la recherche d'étincelles des lectures passées. Elle me parle de sa relecture de *La montagne magique* de Thomas Mann durant les dernières vacances des fêtes et m'indique qu'il lui reste une quarantaine de pages à lire, mais qu'elle ne veut pas le terminer, ne sachant pas si elle aura le temps de le relire encore une fois. Elle m'offre un livre, *Les saisons* de Maurice Pons, un roman-culte dont elle ignorait tout avant qu'une éditrice française le lui mette dans les mains. La voici heureuse de me transmettre ce qu'elle considère comme un étrange récit. La lectrice insatiable, se dévoilant par le biais de ses lectures, projette un peu de lumière sur son œuvre, que certains qualifieraient de sinistre, mais qui prend sa source dans un amour ardent pour la littérature. ♦

LAWRENCE HILL
LE SANS-PAPIERS

Roman • 456 pages • 29,95 \$



Le Sans-papiers nous entraîne sur la route périlleuse du clandestin Keita Ali, réfugié dans un pays où il se débat pour sauver sa peau. Un grand roman, du même calibre qu'Aminata.

© Lisa Sakulensky



CAROLINE VU
UN ÉTÉ À PROVINCETOWN

Roman • 188 pages • 21,95 \$

Ce roman choc retrace la vie d'une famille vietnamienne ballottée par les caprices de l'Histoire et aux prises avec sa propre folie dans un monde où tous les repères s'écroulent. Un livre hypnotisant.

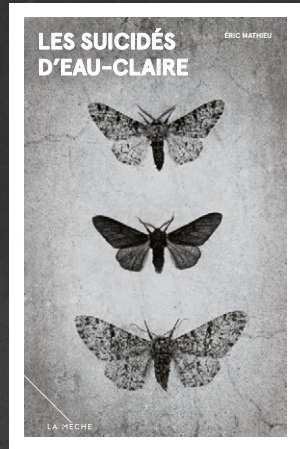


© Marc-Antoine Zouéki



Pleine lune

www.pleinelune.qc.ca



FÉLICITATIONS
À ÉRIC MATHIEU

LAURÉAT DU PRIX
LITTÉRAIRE ÉMERGENCE
DE L'AAOF 2017

LA MÈCHE



LES ÉDITIONS
Sémaphore

Gueusaille

LISE DEMERS
ROMAN | 203 PAGES

Gueusaille retouche le discours entendu de la résilience des plus pauvres, lui ajoutant les couleurs de la force, de la dignité, de la solidarité et de l'indépendance.

20,95 \$

ISBN 978-2-924461-38-9



Le démon de la faim

MICHEL DUFOUR
ROMAN | 106 PAGES

Un portrait saisissant de l'esseulement, de la misère, mais aussi de l'amour inconditionnel et des forces prodigieuses s'associant dans la lutte pour la survie.

17,95 \$

ISBN 978-2-924461-36-5



Pour en savoir davantage sur tous nos auteurs, venez parcourir notre catalogue.

editionsemaphore.qc.ca

État de la critique au Québec

Maxime Catellier

Robert Lévesque

Catherine Voyer-Léger

Des dossiers sur des enjeux importants du milieu littéraire est l'une des signatures de **LQ**. Nous amorçons la réflexion avec un état de la critique au Québec.

Écrire sur les autres

Pour le premier numéro de sa refonte, *LQ* réfléchit sur la critique littéraire au Québec.

Maxime Catellier

Quand John George Lambton, comte de Durham, est envoyé au Canada après la rébellion de 1837, il ne se doute pas que son rapport marquera la naissance de la critique littéraire canadienne. C'est en effet une constante de notre littérature que de s'attirer les foudres d'une critique qui reviendra nous hanter sous différentes formes au fil des décennies : nous sommes un peuple sans histoire et sans littérature. Pour ce qui est de l'histoire, François-Xavier Garneau fera mentir Durham dès 1845 en publiant son importante *Histoire du Canada*. Mais du côté de la littérature, nous traînerons longtemps comme un boulet ce fantôme dont le cri revient périodiquement nous hanter : abandonnés par la France, conquis par l'Angleterre, notre littérature s'affirme d'abord dans un retard et un décalage qui marqueront sa difficile naissance. Bref, la littérature canadienne-française n'est pas sortie tout armée de la tête de Zeus.

C'est la polémique épistolaire qui opposa le journaliste Jules Fournier au critique français Charles ab der Halden dans les pages de la *Revue canadienne* en 1906-1907 qui nous révèle le mieux la fragilité de cette question. Mettant en doute l'existence même de la littérature canadienne-française, Fournier juge que l'absence de critique véritable est en partie responsable de l'inanité de nos œuvres, qui manquent ainsi d'écho pour leur permettre de se situer dans l'espace et le temps. Il déclare aussi cette chose importante et encore valable à mes yeux aujourd'hui :

Le crime irrémissible de cette usurpatrice qui se fait appeler notre critique, c'est, avant tout, de boucher le chemin par où la vraie critique pourrait passer. Comment voulez-vous – pour l'amour du Ciel! – comment voulez-vous qu'aujourd'hui un homme intelligent ose élever la voix dans le tumulte des louanges aussi banales qu'absurdes qui accueillent invariablement chaque production nouvelle? Notre critique a des formules – assez courtes, d'ordinaire, heureusement, – dont, à chaque occasion qui s'offre, elle remplit les blancs du nom d'un auteur et du titre de son ouvrage. Quand ces belles choses ont été écrites, que voulez-vous qu'on ajoute?!

Il est assez effrayant de constater que ce que Jules Fournier dénonçait au début du xx^e siècle n'a pas changé d'un iota. On pourrait ajouter à ce tableau des horreurs deux nouveaux monstres : le rétrécissement lilliputien de l'espace consacré à la littérature et à la critique dans les médias généralistes et l'idée répandue que chaque livre peut trouver, tel le proverbial torchon, son lecteur. Ajoutez à cela l'impossibilité d'exercer ce métier de manière convenable, c'est-à-dire en gagnant sa vie, et vous avez la recette tout indiquée pour faire disparaître le métier critique dont Catherine Voyer-Léger a bien décrit les rouages dans un essai du même nom paru en 2014 au Septentrion.

Pourtant, la critique est essentielle à la formation même de ces strates d'œuvres qui se déposent au fil du temps et qu'on finit par appeler une littérature. On peut citer la préface de Louis Dantin aux poèmes de Nelligan comme l'acte de naissance de notre critique

littéraire. Ce texte est à la fois subjectif, analytique, biographique... allégorique, à la limite, au point qu'Yvette Francoli, dans son essai *Le naufragé du vaisseau d'or* (Del Busso, 2013), s'imagine que Louis Dantin parle de lui-même à travers Nelligan. Mais n'est-ce pas toujours ce que la critique accomplit confusément, tout en faisant surgir le visage qu'elle tente de peindre ?

Chaque œuvre littéraire recensée semble sortir de nulle part, comme si elle s'était engendrée elle-même, et les critères qu'on utilise pour en parler sont désespérément triviaux.

Plus grave est la situation qu'a révélée la publication de cet essai qui tentait de démolir pour une énième fois le mythe de Nelligan : il aura fallu la contribution de chercheurs et critiques spécialisés, Annette Hayward et Christian Vandendorpe, pour démonter le fragile édifice qu'Yvette Francoli met en scène dans sa mystification littéraire. Mais du côté de la place publique, on était déjà prêt à réimprimer les poèmes de Nelligan sous le nom de Dantin. Cela rappelle la controverse entourant la publication d'un faux inédit de Rimbaud, *La chasse spirituelle*, dans le journal parisien *Combat* en 1949. Sans l'acuité critique d'André Breton, ce pastiche aurait passé comme du beurre dans la poêle. C'est dire si les bons lecteurs sont rares et précieux.

Disparition de l'espace critique

Dans son essai, Catherine Voyer-Léger remarque avec justesse la disparition des critiques spécialisés des pages de nos quotidiens, en leur donnant comme dernier refuge le journal *Le Devoir*. Si plusieurs facteurs concourent à la disparition de l'espace critique dans les médias généralistes, le plus troublant réside dans le changement qui s'est opéré au cours de la dernière décennie à l'intérieur du discours critique lui-même. Chaque œuvre littéraire recensée semble sortir de nulle part, comme si elle s'était engendrée elle-même, et les critères qu'on utilise pour en parler sont désespérément triviaux : le réalisme du monde qu'elle nous décrit, l'émotion qu'elle suscite, la thématique qu'elle aborde et si elle est édifiante ou non du point de vue moral. Ce sont là les critères de la « critique de proximité » décrite par David Dorais dans son récent *Essai sur la critique littéraire au Québec* (L'Instant même 2017). Dorais montre bien dans son ouvrage comment le rôle de la critique littéraire aujourd'hui est de conforter le lectorat dans ses certitudes plutôt que de le confronter. Comme on a fait disparaître le discours intellectuel de la chaîne culturelle de Radio-Canada

pour remplacer cela par de la musique d'ascenseur en continu ponctuée de voix douillettes, l'agora littéraire n'a pas besoin d'autre chose que d'accompagnateurs sereins qui sauront guider le livre dans la chaîne qui est la sienne, durant les quelques mois où ce produit est destiné à exister.

« On passe nos journées à écrire et à lire. C'est l'idée de littérature qui est mise à mal. »

Julien Lefort-Favreau

Chantal Guy, responsable du cahier « Lectures » de *La Presse* entre 2005 et 2010, constate l'état actuel et n'est pas jovialiste quant au rôle de la critique :

Les écrivains se retrouvent face à un vide ; il y a de moins en moins d'échos et de dialogues à propos de leurs livres qui, s'ils ne sont pas lus, critiqués, discutés, deviennent des choses inertes. En même temps, l'absence de profondeur critique avec la disparition de l'espace qui lui était consacrée, de même que cette tendance à attribuer la critique à des journalistes inexpérimentés dans le domaine, rend insignifiante la critique elle-même, si bien qu'on peut se poser la question, en effet : la littérature a-t-elle besoin de la critique ? Pas de celle-là, en tout cas.

Qu'est-ce qui a poussé nos médias généralistes à faire disparaître l'espace de la critique ? Voyer-Léger montre bien dans son essai que la porosité croissante entre la salle de rédaction et le département des ventes publicitaires est en partie responsable de ce désastre, que Québecor baptisa autrefois du nom de *convergence*.

Tranquillement, on assiste à ce que Voyer-Léger définit, par référence à une boutade connue du milieu, comme la *trois-toilettes et demie* de la critique : bref, on n'ose ni descendre en flammes, ni porter aux nues. On préfère taper tièdement dans le dos de l'auteur, d'une main molle. Et tout compte fait, si la critique tient un rôle de cet ordre, a-t-on encore besoin d'elle ? J'ai posé la question à Julien Lefort-Favreau, qui dirige le cahier critique à la revue *Liberté* :

Il me semble de plus en plus que la critique est une médiation essentielle dans l'idée de littérature. L'écrit se porte très bien. La lecture aussi. On passe nos journées à écrire et à lire. C'est l'idée de littérature qui est mise à mal. Cette idée est un ensemble de textes et de discours, de valeur variable. Cela va de l'anecdote sur l'alcoolisme de Duras jusqu'à la théorie littéraire la plus pointue, et cela inclut des poèmes, des essais, des romans. L'idée de littérature est quelque chose de fondamentalement impur et hétérogène, et peut même accueillir des objets contradictoires, qui disent des choses extrêmement différentes sur le monde. Elle est construite et cette construction est variable dans le temps et dans l'espace. La critique me semble être l'un des vecteurs importants dans cette constitution. Les lecteurs et les lectrices lisent de la critique et cette connaissance accrue des récentes et moins récentes parutions leur donne l'impression d'entrer chez les écrivains comme dans une communauté, dans les livres comme forêt touffue, variée, trop grande pour être saisie d'un coup d'œil, mais qui néanmoins fait corps, fait sens. [...] Bref,

sans critique, il y a juste des auteurs et des lecteurs, des éditeurs, mais il n'y a pas de littérature.

La critique comme espace vivant

La critique est donc partie prenante de la vie littéraire. L'écrivain Mathieu Arsenault en sait quelque chose, lui qui a publié en 2014 au Quartanier un livre coiffé de ce titre faussement pompeux. La critique a d'ailleurs bien du mal à circonscrire le travail de cet auteur qui se situe aux confluent de trois genres que l'on considère d'ordinaire comme mutuellement exclusifs : poésie, roman, essai. Observateur actif de la scène littéraire, Arsenault a réfléchi à l'épineuse question des nouveaux lieux de diffusion de cette critique qui a disparu des pages de nos journaux :

On a pu penser un temps que les blogues pourraient constituer une relève au déclin des espaces institutionnels, mais cela ne s'est pas produit à l'échelle qu'on aurait pu imaginer. Ces blogues de critique sont souvent organisés en petits collectifs comme des sortes de micro-revues ou micro-journaux couvrant essentiellement la scène culturelle. Ceux qui sortent du lot (Les méconnus, La Bible urbaine, Filles missiles) n'ont cependant jamais les reins assez solides financièrement pour durer plus que deux ou trois ans. Les contributions dépendent du temps des bénévoles qui doivent tout faire par eux-mêmes, couvrir la scène littéraire, recevoir les livres, les commenter, entretenir et administrer le site et gérer la diffusion des articles sur les réseaux sociaux. Quant à ces derniers, ils ne sont jamais, à ma connaissance, devenus une alternative à ces lieux perdus de la critique littéraire. Une critique de cinq cents mots ou plus s'échange, se discute plus qu'elle se publie sur Facebook ou Twitter.

*Cette critique littéraire de revue ou de journal, qui emprunte aux formes de l'essai, de la chronique, du commentaire, a laissé la place à une forme qui était devenue rare depuis cinquante ans : la critique comme débat. C'est à la faveur des fils de commentaires concernant certains livres ou certaines positions prises par des commentateurs de livres que des arguments substantiels peuvent aujourd'hui apparaître, engagés dans une discussion collective plutôt que dans la confrontation d'un lecteur individuel avec une œuvre. De récents débats (janvier 2017) concernant par exemple la critique de Sébastien Dulude au sujet de Shrapnels d'Alice Rivard² (L'Écrou, 2016) [NDLR : ce texte est paru dans le numéro 164 de *Lettres québécoises*] ou encore la réponse donnée en juillet 2016 par Daphné B. à une note de blogue de Benoît Melançon³ peuvent donner la mesure de cette vie littéraire riche menée par une pensée critique et des prises de position esthétiques.*

Louis Hamelin, répondant à l'invitation de l'Association des professionnels de l'enseignement du français au collégial (APEFC) en 2011, avait tenté de répondre de son mieux à la question plus fondamentale qui nous ramène à notre point de départ existentiel : existe-t-il une véritable critique littéraire au Québec ? D'emblée, il pose la condition de l'espace comme irrévocable : « Nul ne peut prétendre contextualiser une œuvre en deçà de mille mots », écrit-il. C'est à la suite de cette constatation, somme toute banale, mais essentielle qu'il met le doigt sur le bobo :

Mais ce qui manque le plus dans la critique littéraire, telle qu'elle s'écrit semaine après semaine au Québec, c'est la référence aux autres œuvres, classiques ou contemporaines, ou les deux, je parle de ces livres qui peuvent servir à mieux

éclairer le projet que le critique a pour tâche d'examiner. On pourrait éplucher bien des pages littéraires à la recherche de recensions de livres qui prennent la peine de situer leur sujet par rapport à la production courante ou à d'autres œuvres similaires. On y parle toujours des livres, au contraire, comme s'ils nous arrivaient seuls, comme si chacun était un phénomène isolé, sans rapport avec la société qui l'entoure ou avec la littérature qui le précède. On lit nos livres comme s'ils n'avaient pas d'histoire. L'intertextualité, moteur des études littéraires depuis l'œuvre ouverte d'Umberto Eco, n'existe tout simplement pas dans ce que nous appelons critique littéraire ici. Et ce n'est pas seulement une question d'espace, c'est aussi, hélas, affaire de culture⁴...

Nous voilà en 2017, et on tente de nous faire croire que la critique est cet ersatz que l'on imprime à contrecœur dans un coin reculé de l'orgie de promotion qu'est devenu le cirque médiatique.

Quand, dans la défunte *Presse* dominicale du 29 février 2004, Victor-Lévy Beaulieu avait tenté de contextualiser les œuvres de la nouvelle génération en analysant ce qui lui apparaissait comme les lignes de force des romans qui venaient de dévier leur auteur sur la scène littéraire⁵, l'ancien site Cyberpresse est devenu pendant deux mois un aquarium de la vie littéraire en cours. Ce fut, malheureusement, beaucoup de bruit pour rien, puisque cette polémique engagée par Jocelyne Lepage, légende vivante de la critique culturelle au quotidien de la rue Saint-Jacques, resta plutôt lettre morte. Si les gens chargés de l'espace dévolu à la critique littéraire cherchent des exemples de l'importance que la population lui accorde, ils n'ont qu'à explorer les centaines de commentaires que cette lettre de VLB a provoqués.

Nous voilà en 2017, et on tente de nous faire croire que la critique est cet ersatz que l'on imprime à contrecœur dans un coin reculé de l'orgie de promotion qu'est devenu le cirque médiatique. Il est temps de faire valoir que le public ne demande pas ce qu'on lui donne : on lui impose ce qui convient à la domination du marketing et de la publicité. La récente mésaventure entre Renaud-Bray et Dimedia aurait pu nous fournir l'occasion, à nous, gens du livre, de nous rassembler pour exiger du sens là où il n'y a que des chiffres. Car il ne s'agit pas de sauver le livre, mais bien de faire vivre la littérature. ♦

1. Jules Fournier, « Comme préface », *Revue canadienne*, vol. 51, juillet 1906, p. 23-33.
2. Alice Rivard, « You can't sit with us » : fillesmissiles.com.
3. Daphné B., « Benoit Melançon m'a bloquée sur Twitter » : fillesmissiles.com.
4. On peut trouver le texte intégral de l'intervention de Louis Hamelin à cette adresse : site.cegep-rimouski.qc.ca/apefc/page/2011.
5. *La Presse*, dimanche 29 février 2004, « Lectures », p. 9.

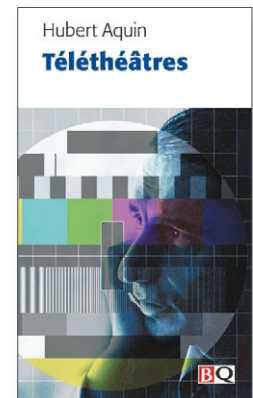
Maxime Catellier est né à Rimouski et enseigne la littérature au Collège de Valleyfield. Ses dernières critiques littéraires ont paru dans la revue *Liberté*.

NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2017



978-2-89406-402-3

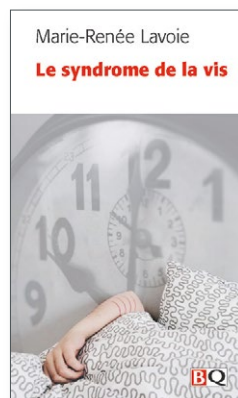
ÉDITION INÉDITE
En librairie
le 11 mai



978-2-89406-403-0

ÉDITION INÉDITE
En librairie
le 11 mai

La littérature d'hier à aujourd'hui



978-2-89406-401-6 | 224 p. | 12,95 \$

En librairie
le 6 avril



978-2-89406-400-9 | 256 p. | 13,95 \$

En librairie
le 11 mai



978-2-89406-399-6 | 408 p. | 16,95 \$

En librairie
le 2 mars



livres-bq.com

Les prix sont indiqués sous
réserve de modifications.

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



Lettre à un jeune critique

Robert Lévesque

Sans prétendre jouer le rôle d'un Rainer Maria Rilke s'adressant à un jeune poète (qui était cadet dans une académie militaire), me voici écrivant à un jeune homme ou à une jeune femme du Québec qui désirerait entrer dans le métier de la critique, métier délicat autant que celui de la poésie d'ailleurs, si vous voulez un premier avis... Car c'est déjà ça, la critique, rien de moins qu'un *art*...

Je vous préviens que je place haut l'importance de ce métier qui est aussi un *boulot* que d'autres considèrent comme un gagnepain (tout de suite, n'ayez aucun rêve à cet égard!), un service à la clientèle, un accompagnement de l'artiste, quand d'autres, les « critiqués », la reçoivent ou comme un cadeau ou comme un coup bas. Sachez que vous allez entrer dans une zone pas très franche, pas très libre, où vous aurez à faire face à de l'ensorcellement et à de la turbulence. Attachés de presse et éditeurs vous auront à l'œil, les écrivains feindront de vous ignorer.

La critique n'est pas une science, elle ne s'apprend pas sur les bancs d'une école mais sur le tas, dans sa pratique même.

Qu'est-ce donc que *critiquer*? « *Juger comme décisif* », propose *Le Robert*. Ce qui n'est rien d'autre que la capacité de penser, judicieusement, librement. *Je critique donc je suis*, disais-je à des jeunes hommes et à des jeunes femmes, critiqueurs en herbe, avec qui j'ai tenu en 2010 (à l'invitation de Wajdi Mouawad, rare artiste à considérer la critique essentielle si compétente) un séminaire sur le vieux métier de Sainte-Beuve (que Proust, à tort, n'aimait pas).

La critique (littéraire, musicale, cinématographique, théâtrale, c'est du pareil au même) n'est pas une *science*, elle ne s'apprend pas sur les bancs d'une école mais *sur le tas*, dans sa *pratique* même. Le critique sera éventuellement un *bon critique* non pas selon des critères académiques mais selon son *engagement personnel* plus ou moins entier dans l'*exercice de réflexion* que cette activité représente, et dans la mesure de *son intelligence* à lui, de *sa compréhension* du monde dans lequel ce livre, cette pièce, ce film surgissent, ou reviennent. Second avis: on est lecteur avant d'être critique. Il faut avoir lu large et de près..., avoir choisi ses chemins en connaissance des autres, demeurer ouvert aux autres.

La situation est problématique, cependant. Contrairement à naguère, quand le critique était un ponte issu de l'université et bardé de culture livresque ou un praticien doué et enthousiaste venu d'un milieu culturel privilégié, le jeune critique d'aujourd'hui – à l'heure de la convergence des médias, du bordel des réseaux

sociaux, de la dictature du divertissement – est à l'essai, constamment, on peut l'avoir engagé sans vérifier sa compétence, et le virer s'il heurte la machine commerciale qui a pris les commandes du monde culturel. Il doit naviguer à vue et sa qualité première – s'il est lecteur, s'il a conscience d'exercer un art et donc d'être exigeant aussi envers lui – sera d'éveil et de doute à la fois (en questionnement, en refus de l'adhésion à l'ensemble).

Pour en avoir fait le métier de ma vie, je peux vous dire que c'est un métier de combat, de résistance, quasiment de maquis tant les menaces de tous ordres sont constantes et en progression sur la liberté de blâmer.

Il faut des dispositions, bien sûr, c'est-à-dire *une plume*, idéalement *un style*, mais il est d'abord essentiel d'avoir, chevillé, ce solide sens critique sans inhibition qui s'exercera autant face à la société dans laquelle le critique vit que face aux œuvres et produits plus ou moins artistiques qui en ressortent. Bref, il faut une bonne dose d'assurance et d'audace (dont on saura éliminer l'ambition et la violence mais non point l'aplomb et le culot) pour tenir bon, croire à ses jugements, les défendre, ne pas craindre l'isolement, garder une distance face aux artistes (fuir les lancements!), et finalement n'être (si je puis me permettre de reprendre le titre d'un de mes essais) *l'allié de personne* (sinon du lecteur, seule personne à qui vous devrez vous adresser!).

L'affaire n'est pas simple, car on peut dire de la critique ce que l'on dit du théâtre, qu'elle obéit à *des lois strictes que personne n'a jamais établies*. Dans *strictes*, il faut comprendre l'honnêteté, l'indépendance d'esprit, le travail sérieux, la justesse dans l'admiration autant que dans l'éreintement. Ce n'est pas un métier de juste milieu, de *pas trop mal*, de *cependant*, de *quoique*, de *par ailleurs*, de *quant à*...

Pour en avoir fait le métier de ma vie, je peux vous dire que c'est un métier de combat, de résistance, quasiment de maquis tant les menaces de tous ordres (corporatistes, populistes, publicistes, anti-intellectualistes, économistes) sont constantes et en progression sur *la liberté de blâmer*; or, comme le faisait dire Beaumarchais à son personnage frondeur du *Mariage de Figaro*, sans elle, cette liberté, « il n'est point d'éloge flatteur ». ♦

Journaliste, critique, chroniqueur, Robert Lévesque est essayiste. Il a publié chez Boréal *Un siècle en pièces, Dérailements, Vies livresques*. Il y dirige la collection « Liberté Grande ».

Pour dépasser le goût (et peut-être l'autorité)

Catherine Voyer-Léger

Dans tous les débats qui portent sur la remise en question de l'universalité des valeurs, le spectre du relativisme est brandi par ceux qui craignent plus que tout la remise en question des normes solides. Pourtant, tout porte à croire qu'il peut exister une voie mitoyenne, celle d'une pensée critique rigoureuse qui ne serait pas guidée par la recherche d'un absolu comme la vérité ou par une quête d'autorité.

Nous sommes nombreux à estimer que les notions de beau et de bon ne sont ni universelles ni atemporelles, c'est-à-dire que nos conceptions du beau et du bon sont culturellement, sociologiquement et historiquement ancrées. Comment peut-on éviter le piège d'un relativisme complet qui s'appuierait sur l'idée que tous les goûts sont dans la nature et ne se discutent pas, une posture qui nécessairement invaliderait toute parole critique ? Il faudrait créer un espace critique analytique où la notion du goût ne serait pas le pivot de toute réflexion, mais où les rapports de pouvoir qui sont au cœur de la production, de la diffusion et de la réception des arts ne seraient pas oblitérés.

Une affaire de goût

Lorsque je présente des conférences, je suis toujours étonnée de constater qu'on me pose encore des questions sur l'objectivité de la critique. La critique est d'abord un travail de réception : je ne vois pas comment cette rencontre avec la parole artistique pourrait se faire dans une logique d'objectivité. Par contre, la subjectivité n'implique pas qu'on s'appuie uniquement sur le goût et le dégoût ; la subjectivité est informée par une multitude d'éléments affectifs et intellectuels, et c'est par là que s'organise la pensée.

Mais une critique qui n'est qu'une affaire de goût, on en lit et on en entend beaucoup. L'exercice donne des arguments à ceux qui défendent l'idée que n'importe qui peut faire de la critique. S'il s'agit de dire simplement comment on s'est senti devant une œuvre, effectivement tout le monde peut le faire, et il peut paraître étonnant qu'une opinion parmi d'autres soit en posture d'autorité en ces matières. Pour reprendre un terme à la mode dans les médias : n'importe qui peut être un prescripteur... il faut un peu plus pour devenir critique. Dans la mesure où la critique est faite par des gens qualifiés qui sont en mesure d'énoncer un point de vue informé dans un contexte où ils ont les moyens (espace, temps, etc.) de développer une analyse, il est plus facile de défendre la particularité de cette parole spécifique, si ce n'est son autorité.

L'autorité critique

La critique est souvent perçue comme une posture d'autorité. Il y aurait d'abord l'œuvre, ensuite la critique, qui profiterait de sa hauteur pour nommer l'œuvre, ses succès et ses succès, marquant ainsi le point final de la chaîne de création-production-diffusion-réception. J'écrivais dans *Métier critique* (Septentrion, 2014) qu'il faut casser ce modèle et cesser de voir la critique comme un point final. La critique est un discours parmi d'autres (comme l'art d'ailleurs) et il faut penser la relation à l'horizontale.

Au lieu d'être une posture d'autorité, la posture critique pourrait être celle du reflet ; ou, comme l'écrivait Bertrand Leclair, la posture du témoin plutôt que la posture du juge¹. Cela ne veut pas dire qu'il faut vider la critique de son rôle d'évaluation, mais il ne faut pas en faire le seul moteur.

Remettre en question l'autorité de la posture critique, ce n'est pas tout. Le milieu des arts est pétri de rapports de pouvoir (inégalités des moyens de production, poids du vedettariat, domination de certaines disciplines, etc.) et la question qui me semble plus urgente que jamais est de savoir si la critique doit tenir compte du contexte de pouvoir dans lequel est produite et diffusée une œuvre.

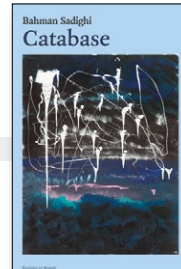
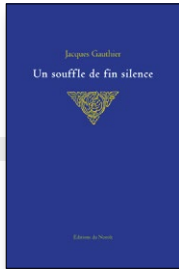
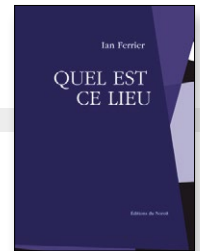
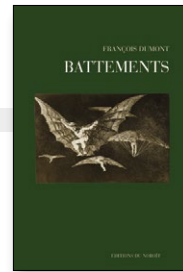
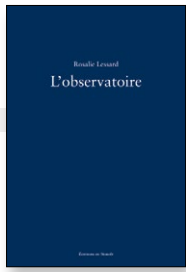
Dans une perspective où l'on estime que la relation avec l'œuvre doit exclure ce type de considérations, le critique se fera toujours aux mêmes critères pour analyser et évaluer une œuvre. Mais un tel détachement est-il seulement possible ? J'ai un préjugé positif envers certaines maisons d'édition soit parce qu'elles ont une cote positive (prix, reconnaissances, etc.), soit parce que j'aime leur catalogue ; je ne peux pas entrer en relation avec un livre sans que ce filtre soit actif. Ou encore : peut-on se détacher complètement du fait que certaines œuvres sont portées par une publicité massive (que cela nous rende positifs ou négatifs à leur endroit) ?

Comme il m'apparaît impossible de faire fi de ce contexte, il me semble que la critique devrait en tenir compte dans une approche réflexive, c'est-à-dire comprendre comment elle se laisse influencer et comment elle peut être transparente par rapport à ces influences. Souvent, ce n'est pas tant dans l'évaluation de l'œuvre qu'une telle prise de conscience est nécessaire, mais dans les outils rhétoriques utilisés. On le sait, l'emphase (positive et négative) est à la mode et les paroles polémiques ont la cote, mais ces outils ne méritent peut-être pas d'être toujours utilisés. Recevoir sur le même ton, éventuellement avec la même agressivité, une œuvre médiocre dont personne n'a entendu parler et une œuvre médiocre dont tout le monde entendra parler, c'est croire que la critique n'est pas partie intégrante d'un écosystème où les inégalités ont une importance. Même chose si l'on refuse de reconnaître que nos critères pour déteindre le beau et le bon devraient aussi être un enjeu de la discussion critique.

De plus en plus, je crois à une critique située qui assume ses partis pris et les rapports de pouvoir dans lesquels elle évolue, consciente de l'autorité qu'elle dégage souvent (même lorsqu'elle ne le souhaite pas), analytique avec conviction, mais en se méfiant des certitudes. Une critique capable de se dire insuffisante devant certaines propositions. Une critique qui se questionne sur l'objet qui l'intéresse, mais aussi sur elle-même. ♦

1. Bertrand Leclair, « Point d'achoppement », *Les temps modernes*, n° 672, janvier-mars 2013, p. 232-241.

Catherine Voyer-Léger est essayiste, chroniqueuse et travailleuse culturelle. Elle a publié trois livres dont l'essai *Métier critique* (Septentrion, 2014).



Rosalie LESSARD – *L'observatoire*

PRIX ALAIN-GRANDBOIS 2016 – PRIX ÉMILE-NELLIGAN 2015

Geneviève BOUDREAU – *Comme on tue son chien*

Sarah BRUNET-DRAGON – *À propos du ciel, tu dis*

COLL. INITIALE

Jean-Philippe CHABOT – *Comment finissent les arbres*

COLL. INITIALE

François DUMONT – *Battements*

NOUVEAUTÉS 2017

Ian FERRIER – *Quel est ce lieu*

TRADUIT PAR MARIE FRANKLAND, COLL. LATITUDE

Jacques GAUTHIER – *Un souffle de fin silence*

Michel LECLERC – *Des mots au bord de la nuit*

COLL. OVALE

Judy QUINN – *Pas de tombeau pour les lieux*

Bahman SADIGHI – *Catabase*

Louis-Jean THIBAUT – *Le cœur prend lentement mesure du soleil*



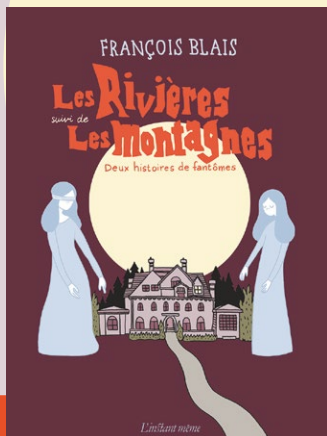
www.lenoroit.com

DISTRIBUTION BUREAU

Le nouveau FRANÇOIS BLAIS

Les Rivières Suivi de Les montagnes

Deux histoires de fantômes



192 pages ; 22,95 \$

François Blais le prouve une fois de plus : il est bel et bien un fabuleux conteur. Mieux encore : un incontournable.

Josée Boileau
(Le Journal de Montréal)

L'instant même
www.instantmeme.com



Nouvelles ; 176 pages ; 19,95 \$

HUGUES CORRIVEAU

Cartes postales et autre courrier

Avec *Cartes postales et autre courrier*, Hugues Corriveau renouvelle l'exploit d'écrire un recueil de micro-nouvelles éblouissant par leur grand nombre, leur brièveté, et la contrainte de leur thème central unique, celui des cartes postales.

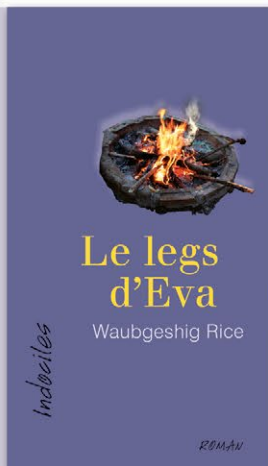
Caroline Jarry (Le Devoir)

L'instant même
www.instantmeme.com

David ROMANS

Indociles

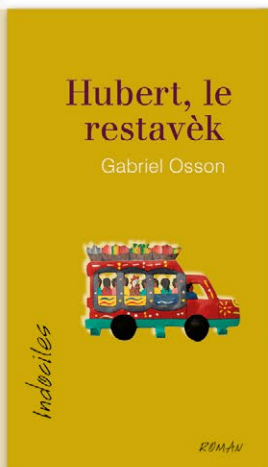
Le legs d'Eva



WAUBGESHIG RICE
Traduit par Marie-Jo Gonny
310 p. 21,95 \$ — Offert en PDF et ePub

Le meurtre d'une jeune femme autochtone au cœur de Toronto crée une onde de choc au sein de sa famille et de la réserve d'où elle vient, dans le nord de l'Ontario. La mort d'Eva va être le révélateur des vexations et des ressentiments qui minent sa communauté et le terrible coup qui scellera à jamais le sort de ses frères et sœur.

Hubert, le restavèk



GABRIEL OSSON
286 p. 21,95 \$ — Offert en PDF et ePub

L'histoire d'Hubert évoque celle de milliers d'enfants haïtiens qui, chaque année, aboutissent à Port-au-Prince dans des familles qui en font de véritables esclaves, des «reste-avec», sans identité et sans existence. Gabriel Osson a voulu raconter cette histoire pour nous rappeler la condition de tous ces enfants oubliés.

www.editionsdavid.com

grille de notation des critiques

✘ Minable

Il s'agit d'un ouvrage dont il nous semble impossible de distinguer assez de qualités pour le sauver de l'inéluctable naufrage littéraire causé par une œuvre insipide, truffée d'évidences et sans aucune qualité d'écriture.

☆ Pauvre

Il s'agit d'un ouvrage sans grand éclat, en plein cœur des lieux communs qui ne se distingue ni par sa forme ni par son fond, et ne laissant aucun souvenir périssable de lecture.

☆☆ Banal

Il s'agit d'un ouvrage ayant autant de qualités que de défauts. Bien qu'on croyait à quelques moments tenir un bon livre, il nous laisse sur notre faim avec le sentiment d'un projet qu'on n'a pas su mener à terme.

☆☆☆ Bon

Il s'agit d'un ouvrage intéressant qui, sans rien révolutionner, livre ses promesses tout au long de la lecture. Il recèle néanmoins quelques perles et parvient à se distinguer de la majorité des publications.

☆☆☆☆ Remarquable

Il s'agit d'un ouvrage qui parvient à transcender le lecteur, la lectrice que ce soit par sa forme ou son fond. Il marque un jalon dans l'œuvre de l'auteur-e ou l'installe clairement dans les écrivain-e-s important-e-s à surveiller.

☆☆☆☆☆ Chef-d'œuvre

Il s'agit d'un ouvrage d'une rare qualité qui, on le croit, traversera l'épreuve du temps, deviendra un ouvrage de référence dans l'œuvre de l'auteur-e, mais aussi dans le genre dans lequel il s'inscrit.

cahier •

critique

Philippe Arseneault | Marie-Ève Lacasse
| Jean-Simon DesRochers | Charles
Quimper | Mylène Bouchard | Blaise
Ndala | Anne-Renée Caillé | Gilles
Archambault | Natalee Caple | Megan
Gail Coles | Jean Lemieux | Jacques
Brossard | Marjolaine Beauchamp |
Annie Lafleur | Hélène Poirier | Jean-
Marc Desgent | Catherine Côté | Wajdi
Mouawad | Rébecca Déraspe | André-
Philippe Côté et Richard Vallerand |
Jimmy Beaulieu | Céline Gobert et
Jean-Marie Lanlo | Daniel Grenier |
Julie Boulanger et Amélie Paquet |
Daniel Laforest | Robert-Lionel Séguin
| Hélène Samson et Suzanne Sauvage

Sans critique, il n'y a point de littérature.

Ce cahier est la pierre d'assise de notre mandat.

Bile noire en terre natale

Thomas Dupont-Buist

Après *Zora*, un conte cruel (Robert-Cliche 2013), Philippe Arseneault revient nous livrer un roman qui a la violence des diatribes échangées en famille.

Délaissant la *fantasy* littéraire, que peu de lecteurs osent considérer, Arseneault change son fusil d'épaule et, avec *Ma sœur chasserresse*, propose un roman dans une veine davantage réaliste sans pour autant renoncer à son joyeux goût pour le grotesque, la verve des méchants et une langue sublime, très écrite lorsqu'elle ne choisit pas d'imiter la médiocrité du sabir que certains de ses personnages crachotent. Finis les mondes imaginaires, le peuple a parlé, et le juge, pour une fois, s'est déclaré en accord avec lui. En grand démocrate, Arseneault l'a entendu et lui a donné des sujets au travers desquels on peut entrevoir son joli nombril, auxquels on peut facilement s'identifier et qui nous renseignent sur notre propre nature.

Un roman pour les séduire tous

Pour contenter ces hypothétiques lecteurs, Arseneault a fabriqué un roman dans son roman, un nouveau roman dont tout le monde parle, fait de phrases claires et concises, rédigé à base de mots que l'on emploie tous les jours et qui relate la quête de sens d'un trentenaire du Mile-End en perte de repères. Ce roman se nomme *Putrescence Street* et il est signé du nom de Roé Léry, narrateur de *Ma sœur chasserresse*. Contrairement à Arseneault, Léry a eu un succès fou avec son premier roman. Il l'avait d'ailleurs écrit dans ce but, but intermédiaire qui découlait de son ambition ultime : « [...] acheter des choses à Meng Wu, [sa] petite amie chinoise. » C'est que Léry ne croit plus en grand-chose et encore moins à ce qui touche de près ou de loin sa terre natale. Aux jacassements incessants des siens, à leur « fraternité de façade », il a préféré la politesse réservée des Chinois et s'est installé dans leur pays. À ceux qu'il a laissés derrière lui, il ne réserve que le mépris le plus véhément. Il juge les Québécois si simples d'esprit, si soumis aux tendances et si prévisibles qu'il n'hésite pas à « cocho[n]n[er] la rédaction » de ce roman « rempli de tout ce qu'aiment les Montréalais (des niaiserries) ». Présomptueux ? L'accueil de *Putrescence Street* lui donnera cependant raison.

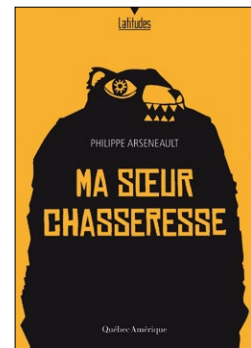
Ainsi donc, par quatre fois convoqué sur la terre de ses ancêtres, l'exilé désabusé se laisse finalement convaincre par ses proches et entame un voyage qui comportera un baptême, une commémoration d'un disparu, un soixante-dixième anniversaire et une tournée de promotion de son torchon encensé. C'est là que débute une démolition en règle de la Belle Province que le narrateur porte aux frontières de l'insoutenable. Tout au long du roman, par le biais de dialogues et de flux de pensées, Léry nous livrera l'étendue de la haine qu'il voue à son propre peuple. D'abord dans une entrevue qui tournera au vinaigre, ensuite à travers ses pérégrinations dans différents quartiers de Montréal.

C'est comme au secondaire : il faut bien qu'il y ait des cerveaux ramollis pour que les talentueux brillent. [...] Tous les peuples de la terre n'ont pas vocation à construire des palais, explorer Pluton ou créer du beau. Il en faut aussi de plus humbles pour fabriquer des petits gâteaux, brasser de la bière, chanter bien, danser aux tables et faire des pipes.

Révéler l'hypocrisie

Certaines de ces critiques sur le Québec sont monnaie courante, nous les entendons depuis longtemps. Sempiternelle détérioration de la langue française au profit d'une fascination quelque peu malsaine pour les assaisonnements linguistiques à l'anglaise, déficience sur le plan de la mémoire historique et scène politique sur laquelle les boutiquiers détiennent tous les premiers rôles : rien de nouveau ici sinon la verve avec laquelle ces récriminations déboulent. Puis le martèlement, la virulence du démolisseur à l'ouvrage finissent par pousser au débordement le réservoir de l'autocritique. On pense refermer le livre pour échapper à sa bile noire et puis on se surprend à le reprendre, comme s'il devenait impossible d'ignorer plus longtemps l'irrésolution de ces conflits, de les faire taire avec quelques banalités bien tournées et servant à cacher le caractère socialement inacceptable de certaines de nos opinions.

Mais heureusement pour l'humeur générale, *Ma sœur chasserresse* ne se résume pas à son penchant prononcé pour la diatribe. Plus l'action avance et plus on comprend les raisons profondes qui ont fait de Léry un personnage si amer. Son passé l'humanise, sa rencontre avec une masseuse érotique passionnée par Jeanne Mance rétablit en lui le niveau d'empathie nécessaire à l'existence et rend sa véhémence plus compréhensible (sans que l'on doive lui donner raison en tout). C'est pourquoi on aurait tort de classer ce livre du côté des pamphlets déguisés en romans. Il faut, pour lui rendre justice, considérer la richesse encyclopédique de sa langue, la tendresse qui réussit à sourdre de ce texte depuis des profondeurs de désillusion et de fiel, de même que l'acuité du regard qu'il pose sur l'indulgence avec laquelle on juge nos lâchetés. Si Arseneault n'est pas le premier à mettre en scène un narrateur qui déteste les siens (on pense évidemment au Barney de Richler), il n'est sûrement pas non plus le dernier puisque paraît presque simultanément *Le Québec n'existe pas* (Varia, 2017), autre charge acerbe signée par Maxime Blanchard. Ces électrochocs produiront-ils quelque effet sur le cœur malade du patient alité ? Difficile à dire, mais cela fait changement des habitudes petites tapes dans le dos. ♦



☆☆☆

Philippe Arseneault
Ma sœur chasserresse

Montréal, Québec Amérique,
2017, 308 p., 22,95 \$

La femme biffée

Isabelle Beaulieu

Qu'est-ce qu'aimer veut dire ? Incandescent mystère autant qu'irréfutable évidence, ledit verbe a été tourné et retourné maintes fois dans la littérature. Dans son portrait de Peggy Roche, l'amour secret de Françoise Sagan, Marie-Ève Lacasse se saisit du sujet de manière singulière.

Ce roman redéfinit l'adage qui veut que derrière chaque grand homme se trouve une femme. Ici, c'est plutôt une femme qui se cache derrière une grande femme. Demeurée dans l'ombre de l'écrivaine Françoise Sagan, la styliste Peggy Roche a vécu pendant vingt ans avec la mythique romancière, mais celle-ci, craignant le jugement des autres, tenait à ce que leur relation demeure secrète. Tellement qu'à ce jour il y a très peu de documents publics la concernant. Femme invisible, fallacieux mirage ? L'auteure a effectué de nombreuses recherches pour amener à la lumière cette compagne inconnue, permettant à cette union éconduite d'être vécue.

Racontés sans véritable chronologie, les morceaux de vie se répondent malgré tout, adoptant le rythme de l'amour qui, lui, n'a cure de savoir quel est le jour ou l'époque de l'année. Entêté et impérieux, il s'immisce dans les conversations, dans les regards, dans l'intimité, il se faufile jusque dans le manque, peut-être même encore plus là, devenant un vibrant songe obsessif qui se manifeste et se projette en toute chose.

Tu es toujours là, présence absente et lorsqu'il est question de toi je détourne la tête, j'ai peur que l'on me lise. Ce matin-là, j'aime encore plus mes amis parce qu'ils évoquent ton nom.

La narration omnisciente alterne avec la voix de Peggy. Le discours extérieur est là pour situer les faits, mais lorsqu'il s'agit de donner la parole à l'un des personnages, la place est réservée à Peggy Roche – autrement on aurait rué dans les brancards –, revanche de l'amoureuse maintenue dans l'illégitimité et le silence. Vivre avec l'icône Sagan, on le fait à ses risques et périls.

Maquillée de faux-semblants

La vivacité du sentiment n'en est que plus mystérieuse puisque Peggy a conscience des caprices de l'aimée et des sacrifices qu'ils imposent. Hantée par le désir de plaire et malgré Peggy, Sagan continue de séduire et d'accumuler les conquêtes. Elle n'hésite pas à se retirer, même si la maison est pleine de monde, dans son bureau d'écriture. Ses besoins semblent empiriques, aussi c'est elle qui pose les conditions.

C'est toujours sans jugement que Marie-Ève Lacasse rend compte des humeurs saganiques, éclairée par le fait que les fuites et détours de ce personnage plus grand que nature se tend aussi des pièges à lui-même. Sagan mime le romanesque de ses livres – les passions euphoriques, les soirs à s'éclater, le goût incessant des extrêmes. Elle est l'image de la liberté, mais elle est en fait prisonnière des paradis artificiels, des désirs taraudants pour d'autres femmes, de l'opinion publique. Sagan vit en même temps qu'elle s'observe vivre. La frontière entre la réalité et la

fiction est mince puisque sa vie se compose et se projette tout entière à travers le faisceau de l'écriture. Un immense passage à vide la retranchera dans un épais mutisme, d'où elle se retirera du monde réel pour ensuite se propulser à nouveau sur la scène en organisant de plus belle des fêtes enivrantes. La démesure est au cœur même de la nature saganique. Peggy Roche sait que Françoise est faite d'un seul bloc et qu'elle est à prendre comme telle.

L'éternité des cœurs

C'est par le biais de la relation entre Françoise Sagan et Peggy Roche que l'auteure interroge les tenants et aboutissants de l'amour, conviant deux figures du Paris artistique du XX^e siècle à prendre place au banquet inauguré par Platon. Si Socrate y affirme que l'on ne désire que ce dont on ne dispose pas, il dit aussi qu'on peut désirer le maintien de ce que l'on a. Les arcanes de l'union des deux femmes nous font revisiter l'essence et la durée d'un amour, son intensité et les mutations dont il est traversé.

Que la félicité des premiers instants n'est rien par rapport à la force irremplaçable d'un couple vieux, qui s'est vu plus d'une fois marcher dans la laideur, montrant le plus décevant et parvenant à s'étonner encore par des sources cachées, et susciter à nouveau l'envie inexplicable de recommencer.

Ode à l'amour, ou du moins à « cet amour-là » comme le disait Yann Andréa, le jeune amant de Duras, et à sa transcendance opérée dans les cœurs et les corps, ce livre dit la gratitude pour ce sentiment, l'humilité qu'il exige, son prix, l'importance d'en être conscient. À l'instar de Peggy Roche, le roman est élégant, conduit de façon maîtrisée, par impression d'images. Il n'est pas sentimental ni physique, il n'est pas non plus rhétorique. Il s'essaie à remettre ensemble les ressorts d'une histoire d'amour parmi tant d'autres, mais qui possède peut-être un peu plus l'avantage de la primauté parce qu'on a trop longtemps voulu taire son nom. ♦



☆☆☆☆

Marie-Ève Lacasse

Peggy dans les phares

Montréal, Flammarion Québec,

2017, 248 p. 26,95 \$

À bout portant

Isabelle Beaulieu

Ici vivent une vingtaine de personnages issus d'un même quartier dont l'auteur fera entrevoir les grandeurs et les déchéances. Chacun possède des motifs propres qui le contraignent, qui l'encouragent ou l'annihilent, mais tous vivent la même quête, celle de mener à bien leur condition humaine.

Rien n'épargne le lecteur dans ce roman qui expose laideur et abjection humaines. Certains passages difficiles à soutenir nous pétrifient ou nous tiraillent entre le déni et la révolte. L'intention n'est pourtant pas d'user de provocation mais de choisir la lucidité. Mis devant nos deuils inconsolables, nous pouvons en saisir l'ampleur, consentir à la chute, et finir, après la fatigue, après l'insoupçonnée souffrance, par puiser en nous des beautés nouvelles.

arbitre, on sent poindre son doute de ne pas avoir donné de chance au sentiment plein que procure la sensation de deux vieilles mains fripées l'une sur l'autre.

Encore là, en fin observateur du genre humain, Jean-Simon DesRochers ne se contente pas de présenter grossièrement ce que l'on remarque à vue. Il creuse pour dénicher l'insondable et déploie admirablement les multiples facettes qui font de l'homme ce qu'il est, cet animal étrange.

Fred, le pyromane, fabule la beauté dans la lueur des flammes dont il est l'instigateur. Au hasard d'un incident dans le restaurant où il est plongeur, il ressent dans l'embrasement d'un rideau une forte pulsion qui le submerge entièrement.

Fred ne voyait pas un feu, il examinait une métamorphose lumineuse: celle d'un rideau rouge en minuscules particules noires. L'objet muait trop vite et ce bouleversement produisait une formidable entité de lumière brûlante. Fred avait l'impression d'être un phalène. Cette lumière était la vie. Pas la vie... Le sens de la vie... Le soleil...

Depuis, il cherche à faire renaître l'ardente maîtresse. Le pouvoir procuré par la planification et la réalisation de son fantasme lui donne la valorisation qu'il ne trouve ni dans son travail ni chez la fille qu'il convoite et qui semble ignorer jusqu'à sa présence. Tandis que le brasier attisé par ses mains étend sa dévoration en faisant danser sa lumière purificatrice.

Plusieurs autres hommes et femmes vivent leur vie dans le roman de DesRochers. De simple quidam déambulant dans le monde, chacun devient un complexe et fascinant amalgame qui brouille nos plus profondes convictions. Après la lecture de ce livre, une chose est sûre, nous ne regarderons jamais plus nos voisins de la même manière. Oscillant entre méfiance et empathie, j'opterais quand même pour cette dernière puisqu'elle a plus de chance de réconcilier ce qui nous unit. ♦

Tous ces égos s'enchevêtrant forment un modèle réduit de notre société.

La disparition d'un enfant sera l'événement central qui déclenchera tous les autres. Dans ce quartier de l'est de Montréal où le drame a eu lieu vivent des dizaines de personnes ayant toutes des mobiles différents qui conduisent leurs pas. DesRochers sait dessiner très nettement les contours de ses personnages et des situations. Après avoir lu seulement quelques lignes, le lecteur a devant lui un protagoniste, les lignes majeures de sa personnalité et les enjeux auxquels il est confronté. Surtout, l'auteur arrive à lui insuffler une humanité laissant filtrer une dimension et une profondeur qui se répandent dans toute l'œuvre.

Patchwork

Tous ces égos s'enchevêtrant forment un modèle réduit de notre société, ce qui n'est pas sans rappeler le cycle romanesque de l'écrivaine Marie-Claire Blais. Derrière l'ensemble que compose cette population bigarrée, se trouvent des individus qui recèlent tous une intimité silencieuse. C'est dans les voûtes de l'âme humaine que nous engage la lecture de ce livre. Jean-Simon DesRochers, tout comme il avait réussi à le faire dans son premier roman, *La canicule des pauvres*, nous révèle ici la face cachée d'êtres anonymes.

Parmi les multiples voix, celle de Patrick, le poète maudit. Le hasard, à moins que ce ne soit autre chose, lui fera rencontrer Diane, la mère éplorée de l'enfant disparu. Leur misère servira de combustible à la violence et la médiocrité. La suite est aussi brutale que rapide. Des mouvements secs, sans tendresse, des chairs violentes qui s'amuse à se frapper jusqu'à l'idée d'un plaisir.

Derrière une autre porte, un homme a pour principe de ne vivre que des amours fugitifs qui ne vont pas au-delà de trois semaines, car il préfère garder intact le concentré des premiers émois que de risquer l'étiollement à petit feu. Convaincu d'user de son libre



☆☆☆☆

Jean-Simon DesRochers

Les inquiétudes

L'année noire (tome 1)

Montréal, Les herbes rouges,

2017, 600 p., 32,95 \$

Nous sommes tous submersibles

Marie-Michèle Giguère

Un père endeuillé adresse à sa fille noyée, un monologue intérieur lyrique et sombre.
Une lecture brève, douloureuse et belle.

Je t'ai laissée derrière et depuis, chaque jour mon amour, c'est moi qui me noie.

C'est une pensée qui hante chaque parent, cette « négligence fatale » qui pourrait tout faire basculer. *Marée montante* relate ce qui se déroule de l'autre côté de ce drame innommable, lorsque l'absence envahit tout.

Était-ce sur le bord d'un lac, à la mer ou près d'une rivière? Peu importe finalement : un cours d'eau a emmené à jamais la petite Béatrice. C'était, comme l'ont rapporté les journaux, un « bête accident ».

***Marée montante* est un roman bref dont il se dégage une certaine humilité. S'il en avait été autrement, il n'aurait sans doute pas été tolérable.**

Un corps jamais retrouvé, pour toujours endormi au fond de l'eau, laisse aux parents affligés un cercueil vide à enterrer. La mère se rend malgré tout sur la sépulture de sa fille au moins deux fois par semaine.

Pour le narrateur, le père atterré, le deuil est impossible à faire. Il cherche dans chaque goutte d'eau des traces de son enfant partie trop tôt :

Debout devant l'évier de la cuisine, je me demandais sans cesse quelles étaient les probabilités scientifiques pour que les mêmes flots qui t'avaient ravie à moi se retrouvent dans la verre d'eau que je tenais à la main. Délicatement, je plaçais la verre en pleine lumière, j'étudiais attentivement le liquide dans l'espoir d'y déceler une portion de toi.

Leur maison jadis si chaleureuse devient trop grande, inhospitalière. Le narrateur et sa femme se transforment peu à peu en étrangers, incapables de se retrouver face à cette épreuve. La douleur creuse entre eux une distance impossible à combler.

Si le chagrin de sa femme n'est pas moins aigu, cette dernière parvient malgré tout à s'échapper un jour de la torpeur. Elle rêve de « recommencer à neuf, d'un nouveau départ », mais il en est incapable. Alors que, loin de lui, elle essaie de réapprendre à vivre, le narrateur s'enfonce davantage dans son obsession pour tout ce qui est maritime et entreprend de construire un bateau. Le corps de sa fille au fond de l'eau, il ira naviguer sur les mers du monde : « J'ai su que ma rédemption, mon salut se trouvait sur l'eau, près de toi. »

Marée montante est un roman bref dont il se dégage une certaine humilité. S'il en avait été autrement, il n'aurait sans doute pas été tolérable. Car même l'écriture feutrée et la poésie, même les phrases douces et remplies de tendresse ne parviennent pas à rendre cette lecture moins douloureuse. Les derniers mots, comme une promesse, coupent le souffle.

« Si j'avais su »

Le narrateur est engagé dans un triste et sublime monologue intérieur qu'il adresse à sa fille. La force du récit repose notamment sur ce procédé, qui n'est pas sans rappeler *Autoportrait au radiateur*, de Christian Bobin. Sauf que cette absence-ci est injuste, hors de l'ordre normal des choses. Si les pensées dirigées vers une amoureuse emportée par la maladie dans *Autoportrait* parvenaient à être lumineuses malgré le chagrin, il y a quelque chose de résolument gris dans celles que ce père adresse à son enfant disparue. Même l'évocation des souvenirs, quoique d'une grande beauté, est pesante.

Chaque réminiscence donne à voir un père attentionné, aimant, joueur. Pourtant, face au pire, il n'échappe pas à la lourdeur des regrets : « Je te promets, ma chérie, jamais plus je ne clignerai des yeux. » ; et des « si j'avais su » qui brisent le cœur :

Si j'avais su que ton passage parmi nous serait aussi bref, je crois que j'aurais refusé que tu dormes, j'aurais repoussé le sommeil de toutes mes forces, ou alors nous nous serions endormis ensemble dans ton petit lit. J'aurais dû te regarder sauter du plus haut plongeon à la piscine publique ou t'observer alors que tu t'élançais dans la longue glissoire au parc. Si j'avais su, je t'aurais vraiment regardée au lieu de faire semblant ou de me laisser distraire par autre chose de nettement moins important, comme une conversation sur le temps qu'il fait.

Marée montante est un récit hypnotique, étourdissant. Il évoque avec douceur et poésie des émotions que l'on espère ne jamais connaître. Si le récit tend par moments vers le conte, les sentiments nommés sont toujours d'un réalisme brutal. Une première œuvre singulière et touchante, d'une grande beauté formelle. ♦



☆☆☆
Charles Quimper
Marée montante
Québec, Alto,
2017, 72 p., 15,95 \$

Aimer, point

Caroline R. Paquette

Avec *L'imparfaite amitié*, Mylène Bouchard signe un roman qui peine à trouver sa place entre poésie et raisonnement, intimité et distance, mobilité et errance.

« Quand je t'ai vue à la fenêtre, Sabina, j'ai compris que je devais tout arrêter, mettre fin à tout, lancer l'allumette, mettre fin, mettre feu. » À sa fille qui un jour l'aperçoit avec son amant, Amanda Pedneault lègue une « boîte de compréhension », composée de lettres, de carnets de voyage, de mots d'enfants, de citations aimées. Une manière d'ouvrir le dialogue avec celle qui traverse le roman comme une ombre – une silhouette dans la lucarne d'un appartement pragois, plus précisément. « Parler avec toi : qu'aurais-tu fait à ma place ? », lui demande d'emblée sa mère. Cette boîte au contenu éclaté, traces d'une vie qui le fut tout autant, forme la matière première du troisième roman de Mylène Bouchard. L'auteure, également éditrice à La Peuplade, y approfondit les sillons de l'exil, de l'art, de l'amour épistolaire, creusés dès *Ma guerre sera avec toi* (2006).

Refuser l'inaction

À quarante-huit ans, Amanda choisit de tout recommencer à zéro. Choisir n'est pas tout à fait exact ; elle aime que la vie « ait son mot à dire ». Aussi sacrifie-t-elle au hasard une partie du pacte qu'elle a signé avec elle-même : jeter son dévolu sur une œuvre d'art, la désirer, jour après jour, jusqu'à ce qu'une personne l'achète. Puis tout quitter, sauf ses enfants. Quitter Milan, noyée d'amertume depuis le diagnostic d'une maladie dégénérative ; quitter Prague où elle s'est exilée par amour à vingt-huit ans, et où elle travaille comme critique culturelle. Surtout, la Coudrioloise d'origine veut se « guérir de trop vouloir tout, de tout vouloir posséder, de tout vouloir consommer ». Une bataille pour celle qui tient son nom d'un bateau de chêne, et qui n'admet l'immobilité ni du corps ni du cœur.

Les hommes et les femmes ne peuvent être heureux à l'intérieur de modèles rigides. Ils repoussent forcément, à un moment ou un autre, les parois qui les serrent, qui leur bouffent l'air. Autour de moi, l'amour est une institution quand j'aspire à l'aventure.

Si elle est une exhortation à préserver ce qu'il y a de fluide et d'avide en soi, la fameuse boîte léguée à sa fille contient aussi une mise en garde : « Sabina, se faire miroiter d'autres vies n'est bon que pour la souffrance. C'est vivre la vie donnée et aimer très fort qu'il faut. » Le mouvement, donc, mais pas l'errance. Or la ligne est souvent mince dans *L'imparfaite amitié*, et il faut prendre garde à ne pas perdre le fil à force de détours, d'hésitations, de questions suspendues, de répétitions. « Je le sais, je ne donne pas ma place, je nie », admet la narratrice. Hélas, même la plus honnête des confessions ne peut, à certains moments, prévenir l'essoufflement.

D'amour et d'amitié

Le roman s'appuie sur les différentes relations entretenues par Amanda pour développer une réflexion sur l'amour et l'amitié.

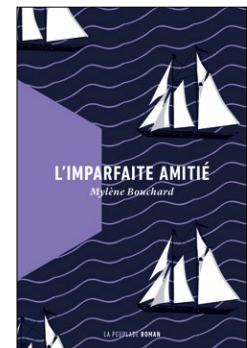
Fricotant avec l'essai, il soulève ainsi des questions comme : L'amitié est-elle possible entre les hommes ? Entre les femmes ? Comment l'amour peut-il durer ? La première est-elle une version « imparfaite » du second ? S'il en résulte des images d'une grande poésie (l'amour comme « un bateau de bois qu'on restaure chaque automne »), trop souvent on se heurte à une double contradiction. D'abord entre la forme très intime du livre, qui appelle la franchise, la vulnérabilité, voire les débordements, et certaines phrases creuses. Puis entre le fait que le personnage se présente comme quelqu'un qui « aime très fort », de façon viscérale, et la conceptualisation lancinante de sentiments qui devraient, dans le contexte, contourner les frontières et les définitions.

Qu'on nous donne à sentir la soif qui se verbalise dans des phrases comme « Vivre au bord de sa vie, ce n'est pas assez. » Qu'on nous amène à croire – à force de regards, d'odeurs, de présence – en l'amour que le personnage dit ressentir pour ses enfants, et pour les hommes et femmes qui ont croisé sa route.

Mylène Bouchard est une formidable conteuse à ses heures. Ses descriptions de l'Île-aux-Coudres et des « marsouins », sa façon de parler des origines d'Amanda sont particulièrement savoureuses. Là, il se passe quelque chose ; là, le courant est fort. Le père et la mère du personnage, qui transforment magiquement les absences en rendez-vous les jours où le premier doit s'éclipser sur le fleuve pour le travail, font d'ailleurs l'objet de magnifiques passages :

Leur code à eux depuis toujours : se regarder avec leurs jumelles, se parfumer même si c'était illusoire, secouer leurs foulards (mon père gardait un mouchoir dans sa poche intérieure de son veston, avec quelques pastilles au miel), se souffler des baisers surabondamment.

C'est peut-être ce qui manque le plus à *L'imparfaite amitié* : davantage de moments où le lecteur peut se laisser porter, les sens en alerte. ♦



☆☆

Mylène Bouchard
L'imparfaite amitié

Chicoutimi, La Peuplade,
2017, 400 p., 26,95 \$

Charité suspecte

Paul Kawczak

Avec son deuxième roman, *Sans capote ni kalachnikov*, Blaise Ndala donne la parole à un ancien soldat d'une guerre africaine moderne et questionne l'attitude occidentale vis-à-vis des atrocités commises en Afrique.

« Folie nègre »

Il y a quelque chose de douteux derrière le documentaire de Véronique Quesnel, *Sona, viol et terreur au cœur des ténèbres*, pour lequel la Québécoise a été oscarisée. C'est du moins l'avis du caporal-chef Alex Kimona Kiadi, alias Fourmi Rouge, et de son cousin, le caporal Corneille Sangolo Zaku, alias Petit Che, ex-soldats dans le conflit sanglant qui a ravagé la République libre et démocratique de Cocagne, dans l'Afrique des Grands Lacs. Démobilisés d'une guerre dans laquelle ils ont été enrôlés très jeunes, devant se reconstruire, ils s'interrogent sur le sens de leur histoire, certains, toutefois, qu'elle ne peut pas se résumer au sort de Sona, l'héroïne martyre du documentaire à succès, dont ils ont croisé la route durant leurs années de combat. Pourquoi, se demandent-ils, quitte à humer la merde pour en tirer de bons sentiments, ne pas mettre la tête dedans jusqu'au bout, s'y plonger et comprendre cette « folie nègre dont [ils] seraient les guignols » ?

Égocharité

Il ne sert à rien de chercher la République libre et démocratique de Cocagne sur une carte, elle n'existe pas. Pas plus que Véronique Quesnel et son documentaire. La violence de ce pays de fiction, situé quelque part entre l'Ouganda, la République démocratique du Congo et le Rwanda, évoque néanmoins les conflits bien réels qui ont sévi dans cette région de l'Afrique, notamment dans les années 1990 et 2000. Or quelle a été la réalité de cette violence complexe aux yeux de l'Occident et de son action humanitaire ?

Avec *Sans capote ni kalachnikov*, son deuxième roman, Blaise Ndala, Congolais (RDC) résidant depuis dix ans au Canada, auteur de l'excellent *J'irai danser sur la tombe de Senghor* (L'Interligne, 2014), questionne le délicat sujet des motivations et soubassements de la charité et de la pitié occidentales à l'égard de l'Afrique. « Volontourisme », « tourisme des bidonvilles » et « égocharité » : parle-t-on d'une économie du pathos simplifiant la réalité afin de soulager la culpabilité occidentale tout en ne cessant de générer des profits ? Blaise Ndala ne donne ni leçon morale ni réponse toute faite, choisissant plutôt d'offrir la parole à l'un des acteurs du chaos de Cocagne.

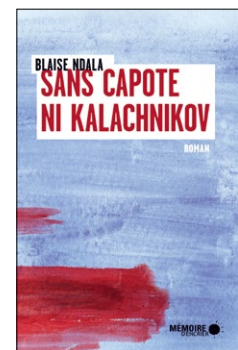
Carnet de guerrier

Le caporal-chef Fourmi Rouge, mourant du sida dans un camp de démobilisation, a entrepris de consigner ses pensées. Ses notes, sorte de réflexions-mémoires revenant sur les années de guerre, constituent l'essentiel du roman de Ndala. Elles sont entrecoupées de courts chapitres relatant, à rebours, en une narration hétérodiégétique, le parcours de la documentariste québécoise. De cette alternance émerge petit à petit la vérité sur l'envers de *Sona*,

viol et terreur au cœur des ténèbres, adulé comme un chef-d'œuvre de vérité et de justice et dont la réputation pourrait s'effondrer si certaines personnes décidaient de prendre la parole.

Ndala tente le récit d'une jeunesse africaine effroyablement sacrifiée.

La prose de Fourmi Rouge est rageuse et énergique, parsemée d'expressions drolatiques, de réflexions incisives. Ndala met en place un personnage à la fois aveuglé par certains traumatismes et pourtant doué d'une très solide capacité de réflexion. Cet équilibre, qui tient pour beaucoup aux personnages de soldats, permet au roman de développer, sans stéréotype ni pathos outrancier et avec beaucoup de pudeur, la complexité d'une situation chaotique sur laquelle la lumière n'est jamais entièrement faite. Ndala tente le récit d'une jeunesse africaine effroyablement sacrifiée – et dans cet exercice d'une plongée directe dans le discours souffrant, peut-être est-il possible de rapprocher Blaise Ndala de Sophie Bienvenu, point commun d'œuvres qui par ailleurs diffèrent. À cette intimité souffrante, il insuffle une sombre grandeur d'éloquence, tant dans la parole de Fourmi Rouge que dans celles, rapportées, de ses camarades au sein d'une narration empreinte de discours relatés et d'oralité. Une éloquence lucide et simple, parfois vulgaire mais toujours avec style, qui eût soutenu aisément la violence d'une épopée picaresque si la narration avait déployé ses ailes pour un long voyage au travers de l'horreur africaine moderne. Le coup de force de Ndala est véritablement d'avoir su résoudre la douleur de son personnage en une verve naturelle, sans ostentation, débordant toujours le pathos et donnant une preuve supplémentaire de son talent de romancier. ♦



☆☆☆☆
Blaise Ndala
*Sans capote
ni kalachnikov*
Montréal, Mémoire d'encricier,
2017, 278 p., 29,95 \$

Contenir la mort

Michel Nareau

Cas par cas, garder la mort à distance, mais la parer d'une forme qui appelle la reconnaissance, le partage, la mémoire. *L'embaumeur* crée, témoigne, est accueilli. La fille donne image aussi.

L'embaumeur, première publication d'Anne-Renée Caillé, oscille entre poésie et récit, en cernant, à coups de vignettes d'une ou deux pages, le métier de thanatologue, pratiqué un temps par son père. Racontée dans un style elliptique, condensée, où la vitesse de la description (amplifiée par l'absence de virgule dans les énumérations et par les répétitions) cache une gravité bien maniée et une capacité certaine à construire de petites scènes et à camper des chutes, l'expérience du père est saisie non pas à partir de la continuité du métier, mais par les cas qui sont les arêtes perçant sa mémoire. Même si la narration fait le choix de l'indétermination, en refusant de nommer les lieux, les gens, les périodes, l'écriture s'attarde à la « concrétude » de l'expérience, aux détails qui dérogent, aux effets produits sur le père. L'écriture de Caillé, dans cette distance posée, ballottée entre le « il dit » du père et son « je pense », s'apparente ainsi à celle de Michael Delisle dans *Fontainebleau*.

L'embaumeur dans la voie de l'écriture, en montrant un même art de faire entre la fidélité à l'image et l'embellissement demandé par les familles. Que deviennent les fonctions de ces pratiques : restituer l'image ou en proposer une suppléante, capable de libérer les corps et ceux qui les voient ? Comment composer l'image, comment cerner ce qui tiendra lieu d'image définitive ? La question du simulacre se pose, tant pour le corps caché que pour celui qui est montré. Tout le travail sur l'ellipse dans le récit participe du même questionnement. La narratrice transcrit les mots du père, mais ne pose presque pas de questions. Le récit instaure alors une double pudeur, celle du père, qui narre ses anecdotes en quelques phrases, comme pour s'en purger, celle de la fille, qui ne s'appesantit jamais sur un récit, qui ne l'isole pas du lot, qui touche peu à la parole du père, qui limite ses interventions.

Un lieu d'échange

Dans cette dynamique, un transfert a lieu. *L'embaumeur* n'est pas une enquête de terrain. Le récit ne comporte pas une visite du lieu de travail. Au contraire, c'est par la parole que l'univers prend forme. La fille et le père se rencontrent à quelques reprises dans un *diner*, à l'initiative de l'auteure. À mesure que le père se déleste de ses récits, qu'il coche les cas sur sa liste, c'est le texte de la fille qui prend forme, texte qui devient le lieu d'un partage, une manière de reconfigurer une filiation, d'aborder la mémoire de la famille par celle des autres familles. Ce travail ne va pas sans mise à distance, sans surprise, sans coupure, et débouche finalement sur un travail de deuil singulier. Une seule vignette s'attarde sur la perspective de la narratrice vis-à-vis de l'embaumement, comme si la part d'héritage était ce qui devait prendre forme dans cet échange, dans les récits racontés.

L'embaumeur fait écho aux *Murailles* récemment publié par Erika Soucy. Même quête filiale, même retour distancié sur le métier du père, même désir d'inscrire des trajectoires multiples. Mais l'écriture de Caillé façonne ces histoires avec détachement, sans pathos, comme un travail, un artisanat à même de garder le corps de la mort à distance. Et d'y revenir au besoin. ♦

L'écriture de Caillé façonne ces histoires avec détachement, sans pathos, comme un travail, un artisanat à même de garder le corps de la mort à distance.

Le quotidien de la mort

Le métier d'embaumeur exerce une fascination. Technique, artisanal, il côtoie la mort, la façonne, la manipule. En écrivant ce métier et en rentrant dans sa quotidienneté, la narratrice cherche à recueillir les fragments éparés du témoignage paternel. La suite de vignettes dégage une trame, de la fascination pour la mort, le toucher des corps, à l'expérience concrète du métier, avant d'aboutir aux cas qui hantent, sans trauma ni morbidité, la mémoire du père. Cette trame n'est ni un parcours de vie, celle du paternel, ni l'examen d'une pathologique fascination. C'est l'occasion de tresser le quotidien de la mort, de saisir comment le corps, figé dans la pose, fardé dans ses couleurs et ses expressions, est la médiation centrale du recueillement et du deuil. Avec sa factualité, son insistance sur la technique, ses gestes, *L'embaumeur* expose et prend en charge tant le corps de la mort que sa mise en image. Caillé, fort attentive à cette corporalité de la mort, présente les cas particuliers de façon à ce que le corps soit toujours tangible, grâce au récit des causes de décès, des difficultés rencontrées par le père ou des manques qui sont explicites.

Créer l'image

L'écrivaine n'est pas sans saisir que le métier de thanatologue s'apparente à celui d'auteur. Quand elle pose la question « à quoi croit-on vraiment devant le fard ? », elle engage le travail de

☆☆☆
Anne-Renée Caillé
L'embaumeur
Montréal, HélioTropé,
2017, 104 p., 19,95 \$



Le passage du temps

Michel Lord

Quand on connaît l'œuvre de Gilles Archambault pour l'avoir fréquentée pendant de nombreuses décennies, on se dit que le titre de son dernier recueil de nouvelles est terriblement prophétique.

En fait, c'est plus nuancé. Il s'agit aussi du titre de la dernière des vingt-quatre nouvelles, qui ne fait que deux pages et qui montre « un homme plus très jeune » préoccupé par le malaise qu'il a à aller à des lancements. Il se demande s'il n'a fait qu'effleurer la vie. « La question, je me la pose avec plus d'insistance depuis que j'ai quitté le monde de l'enfance. » Cela remonte donc à loin, mais n'étonne pas ceux qui ont lu *Enfances lointaines* (Boréal, 1992) ou *Un homme plein d'enfance*. (Boréal, 2012)

La nostalgie du passé, la mort, l'amour et l'amitié s'entremêlent dans le recueil, le traversent de bout en bout.

Après des dizaines de livres (romans, nouvelles, récits et essais) depuis plus de cinquante ans, Archambault poursuit sa course discrète en montrant inlassablement des êtres à la dérive, mais qui se débattent toujours au milieu ou à la fin d'une existence désespérante. Le recueil est comme une galerie de portraits de petites et grandes misères.

Des vies labyrinthiques

Le journaliste de « Deux petits lacs » est devenu une « sorte de traîne-savates vaguement intellectuel », qui se « clochardise », se torture atrocement en pensant « à cette volonté d'autodestruction qui, depuis l'adolescence, [l]e visite ». La nostalgie de l'enfance surgit dans « On promène les enfants » où un vieil homme observe un garçon dont la tristesse lui rappelle l'enfant qu'il a été. Autre figure plus complexe de l'enfance dans « Heureux nous vivons » : un homme de soixante ans se remémore l'enfant brillant qu'il a été, mais qui aimait les voyous tout en désirant devenir écrivain. Il le deviendra, mais sans être certain d'avoir rendu sa femme heureuse. Archambault a le génie de ces nouvelles qui ont l'air tout simple, mais qui sont de véritables labyrinthes discursifs.

La nostalgie du passé, la mort, l'amour et l'amitié s'entremêlent dans le recueil, le traversent de bout en bout. La vie du narrateur de « Mon père » est ainsi chamboulée le jour où la dernière compagne de son père l'informe de la mort de ce dernier. Il se rend aux funérailles, mais à la fin Éros aura le dessus sur Thanatos. Inversion du scénario dans « Une si belle fille », pour l'homme de soixante-cinq ans que l'on pousse à la retraite. Cet homme marié, au « bonheur organisé » est hanté par l'image de la défenestration d'une belle fille aimée trente ans plus tôt. Dans « Hommage au disparu », c'est par la télé que le narrateur apprend la mort d'un ami, écrivain oublié, ce qui a pour effet de le « rapproche[r] de [s]a propre mort », lui qui à vingt ans se croyait, comme son ami,

éternel. L'amitié est mise à mal dans « Reste la douceur » où des retrouvailles sont amères. Mis à la porte des années auparavant parce qu'il dénigrait les écrits de son confrère qu'il considérait comme des ébauches, cet ami lui avoue avoir couché avec sa femme. Trop bon, le narrateur lui pardonne à cause de la douceur de sa voix.

Entre l'amour et la mort

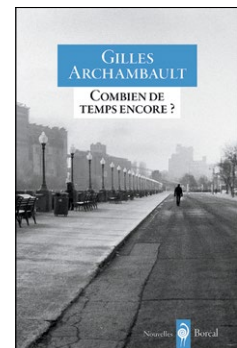
Dans un tout autre décor, un professeur de dessin industriel s'amourache d'une journaliste pigiste trente ans plus jeune que lui, dans « Je veux m'éclater ». Elle le quitte sur un coup de tête, mais il la retrouve à Arles où il va pour « rendre grâce à Paul-Jean Toulet », sans que cet hommage soit explicité. Elle lui avoue avoir tenté de se suicider, mais qu'elle reste en vie pour son fils. À la fin, il évoque encore Toulet pour sa douceur. Rappel pour les happy few : « Dans Arles [...] Prends garde à la douceur des choses » (Chansons. I. Romances sans musique. « En Arles »). Encore ce labyrinthe narratif... Autre incidence littéraire, cette fois plus explicite, dans « Avec une douleur consciente » montrant un homme qui se retrouve seul après une aventure avec une femme qui lui a offert un livre d'Apollinaire dont il lit des passages érotiques.

Quelques textes ont des relents autobiographiques, sans en être nécessairement. Disons avec prudence des autofictions... Dans « Les bienfaits de la promenade », un « réalisateur de radio », veuf à la retraite, s'installe dans un appartement situé près d'un parc à Westmount où il rencontre une femme avec qui il se lie. Lorsqu'elle part, il ne bouge plus de chez lui.

C'est entre le meilleur et le pire que le narrateur de « L'enfant dormait » se retrouve : il est émerveillé par sa petite fille de sept mois qui lui fait penser à sa mort à lui, mais aussi à sa vie à elle.

Malgré tout, *Combien de temps encore ?* ne baigne pas dans une atmosphère morbide, même si la figure de la mort plane sur l'ensemble du décor. C'est là le secret de Gilles Archambault, dont le style épuré, presque léger – comme flottant sur le tragique humain – transcende l'œuvre. ♦

☆☆☆☆
Gilles Archambault
**Combien de
temps encore ?**
Montréal, Boréal,
2017, 140 p., 18,95 \$



Au bout de la nuit

Hélène Rioux

Calamity Jane, tout le monde connaît son nom. On l'a lu dans des livres, on l'a entendu en chansons, on a vu le personnage au cinéma et en bandes dessinées – je me souviens d'un *Lucky Luke* –, tout un folklore envahit la mémoire.

On imagine un Far West sans foi ni loi, on la voit galoper dans la plaine, cheveux au vent, son pistolet encore fumant à la main. Qui était-elle ? A-t-elle vraiment existé ? Ou bien n'est-elle qu'une légende ?

Montréalaise vivant à Toronto, Natalee Caple tente de répondre à cette question, de discerner le vrai de l'inventé – ou d'inventer la vérité – dans son dernier roman, *Il était une fois Calamity Jane*. Comme elle l'explique à la fin de l'ouvrage, il s'agit d'une « œuvre de métafiction historiographique. La plupart des faits concernant Calamity Jane, y compris son identité à la naissance, sont difficiles à établir avec certitude. » Il semble pourtant presque sûr qu'elle a eu une fille avec Wild Bill Hickok, le seul homme qu'elle a aimé – assassiné d'une balle dans la tête dans une salle de jeu. Elle aurait alors donné cette enfant, Miette, en adoption à un homme d'Église, qui l'a élevée. Et elle ne l'a jamais revue. Ou peut-être que oui. Autour de Calamity Jane gravitent certains personnages qui ont vraiment existé ; Buffalo Bill, par exemple, certains événements, notamment l'assassinat du président William McKinley en 1901, pendant l'Exposition panaméricaine, sont authentiques. Pour le reste, il faut suivre l'auteure dans sa récréation du monde. Et on la suit avec ravissement. Si elle invente, on veut la croire.

La quête

Le roman commence à la mort du père adoptif, lorsqu'il demande à Miette de retrouver sa mère.

J'ai dit oui parce que je ne pleure pas et que je l'aimais et que, au cours de notre dernière heure ensemble, je lui aurais promis n'importe quoi.

La jeune fille se met donc en route, vêtue des habits de son père, avec sa jument, une couverture, quelques provisions, une carabine et un pistolet. Le voyage sera long, très long, semé d'embûches et d'épreuves toutes plus pénibles les unes que les autres : quand ce n'est pas le mauvais temps – la pluie, la foudre, le froid, le vent qui hurle dans la nuit –, c'est la faim qui la tenaille, ce sont les animaux sauvages qui la menacent, la perte de sa jument, la fatigue, la peur, les blessures, la maladie.

Son parcours sera aussi jalonné de rencontres, parfois heureuses, parfois néfastes. Paumés, despérados, éclopés, tous ceux qu'elle croise prétendent avoir connu Calamity Jane, c'est parfois vrai, ou bien ils ont entendu parler d'elle, ils lui donnent des photos, ils disent qu'elle était bonne, ou bien qu'elle était dure, qu'elle soignait avec dévouement les malades, qu'elle ne ratait jamais sa cible. Éclaireuse dans l'armée, chercheuse d'or – sans avoir jamais trouvé une seule pépite –, ivrogne notoire, elle a conduit du bétail, livré le courrier à ses risques et périls, et à l'époque c'était vraiment périlleux, s'est exhibée à l'Exposition panaméricaine. Ils

disent qu'elle est maintenant dans telle ville, et Miette s'y rend, et là, on lui dit qu'elle est ailleurs, elle rebrousse chemin, à pied, à cheval, en train, et c'est comme si elle poursuivait un mirage, cette mère qu'elle ne connaît pas, qu'elle ne veut pas connaître, qu'elle refuse d'aimer.

Le roman est divisé en courts chapitres où alternent la voix de Miette, à la première personne, et l'histoire de Martha, alias Calamity Jane, à la troisième. S'y insèrent à l'occasion des poèmes, des chansons, les récits de personnages rencontrés le long de la route, Lew Spencer, par exemple, minstrel et danseur de gigue itinérant, ou Dora DuFran, tenancière de bordel au grand cœur, amie de Calamity Jane.

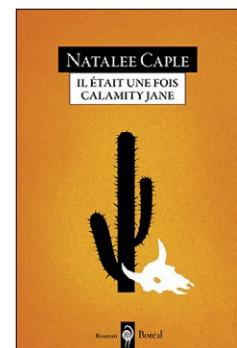
Cette construction baroque confère à l'ensemble du roman, admirablement rendu par l'excellente traduction – je veux dire ici qu'on ne la sent jamais – de Lori Saint-Martin et de Paul Gagné, un rythme particulier, envoûtant. L'écriture est à la fois précise et poétique.

Miette reçoit finalement une lettre dans laquelle Martha lui raconte sa vie, lui explique pourquoi elle a préféré se séparer d'elle.

Je savais que si je te gardais, tu ne survivrais pas. Je risquais de me soûler et de te laisser mourir de faim ou de froid. Je risquais de ramener à la maison des personnes peu recommandables. Je risquais de perdre au jeu l'argent nécessaire pour t'acheter des chaussures et des livres et des robes. Je risquais de me faire descendre, un beau soir, et de te laisser sans défense.

La rencontre aura finalement lieu, à Deadwood, où Miette retrouve sa mère moribonde, désormais moins que l'ombre d'elle-même. Ceux qui croyaient lire une biographie de cette héroïne du Far West seront sans doute déçus, mais les autres, qui privilégient l'originalité de la démarche, l'élégance du style, trouveront leur compte dans *Il était une fois Calamity Jane*. L'œuvre a fait l'objet de critiques élogieuses dans tout le Canada anglophone. ♦

☆☆☆
Natalee Caple
**Il était une fois
Calamity Jane**
traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Montréal, Boréal,
2017, 274 p., 27,95 \$



Chagrins d'amour

Hélène Rioux

Les seize nouvelles du recueil de Megan Gail Coles, *Les habitudes alimentaires des mal-aimés*, parlent d'amour. Mais pas d'amour fleur bleue, loin de là. La fleur qui s'épanouit, ou qui se fane ici, est plutôt rouge comme le sang, grise comme un jour de novembre, noire comme la mort.

Qui sont les mal-aimés? Ils s'appellent Leanne, Damon, Margie, Garry, Sadie. La plupart sont des Terre-Neuviens, souvent jeunes, souvent pauvres, souvent exilés, à Montréal (où l'un rase et teint des chats dans un salon de toilettage, où un autre trie des membres humains dans le frigo de l'école de médecine de l'Université McGill), à Toronto ou en Alberta, en Thaïlande (où l'une tente de se remettre du naufrage d'un désastreux mariage) ou en Corée (où un couple enseigne l'anglais aux enfants). Quand ils ne sont pas exilés, c'est qu'ils passent une semaine de vacances à Tulum ou à Cuba. Ils viennent de se séparer, de se faire plaquer, ou bien ils sont sur le point de rompre avec la personne qui les bafoue, qu'ils ont cessé d'aimer. Déstabilisés, complètement déboussolés. Ils en arrachent, comme on dit.

Sauf une famille de Russes, un Africain et une Haïtienne – des exilés – qui font l'objet d'une seule nouvelle, les Terre-Neuviens du recueil reviennent d'un texte à l'autre, à des moments différents de leur vie. Ainsi Leanne, la protagoniste éplorée de « Il y a des larmes dans ma noix de coco », en Thaïlande dans la première nouvelle, est la femme de Trevor, un comédien homosexuel qu'on retrouve à Stratford dans « Les ultimatus poussent tout seuls ici » alors qu'il tombe amoureux, sans espoir, d'un autre acteur. Ellen, sur le point d'être abandonnée par Bruce en Corée (« Un évier conçu pour du monde moins grand »), fait la connaissance de Leon, un Anglais qui avait « suivi une fille à Toronto » dans « Certains mots ont meilleur goût que d'autres ». Et désormais mariée avec lui et enceinte dans « Traction intégrale pour fille célibataire », elle accompagne au Mexique sa cousine Kim, atteinte d'un cancer du sein. Sadie, qu'on a connue enfant dans « Les cadres et les plantes vertes », est une adulte, sur le point de quitter Shawn qui la méprise et d'aller enseigner l'anglais langue seconde en Géorgie dans « Des robes de fille d'honneur plein la penderie ». On dirait une grande famille de déracinés dont on a chaque fois plaisir à reconnaître les membres au fil de la lecture.

Leurs habitudes alimentaires

Les allusions aux habitudes alimentaires, qui donnent son titre au recueil, sont omniprésentes, elles définissent en quelque sorte ces mal-aimés en mal d'amour. Une chose est sûre : ils mangent mal. Prenons le menu d'Hazel, mère et grand-mère de plusieurs personnages, dans « Un chien pis un bébé, c'est pas la même chose » :

Un sandwich aux œufs pour déjeuner, un restant de soupe réchauffé pour dîner, peut-être une boîte de croquettes au poulet pour souper, une tranche de gâteau aux fruits comme collation.

Pas très affriolant. Quant à Garry (« Tout le monde mange pendant que moi je crève de faim »), il engloutit sa chaudière de palourdes froide « à même la canne » tandis que son colocataire Damon

en a assez du chow mein « à deux piasses » qu'il se paie tous les soirs après sa journée de travail. Incapable de trouver des vêtements à sa taille à Séoul, la malheureuse Ellen, elle, devient presque anorexique. Shawn (« Des robes de filles d'honneur plein la penderie ») trouve vulgaire de finir son assiette tandis que Sadie mange « chaque bouchée en pensant aux enfants affamés d'Afrique ». À tous, la nourriture cause une multitude de problèmes.

Précise, efficace, sans complaisance ni fioritures, la langue est souvent explicite, voire très crue.

Précise, efficace, sans complaisance ni fioritures, la langue est souvent explicite, voire très crue – « c't'une plotte aspirateur, son affaire. En té cas, va jamais te mettre avec la pute du quartier dans le fond d'une ruelle... ». La traductrice a choisi de garder certains mots en anglais : *fucking* et *bitch*, par exemple, sont récurrents. Bien que discutable, cette décision donne toutefois à l'ensemble une couleur authentique.

Les nouvelles sont bien sûr percutantes, souvent émouvantes, les personnages, très crédibles – on a l'impression de les connaître, de les entendre –, sont tous attachants, mais, malgré les quelques touches d'humour, plutôt noir, qui parsèment et allègent l'ensemble, il y a quelque chose d'un peu répétitif dans cette galerie de portraits désenchantés. Et si on était d'humeur chagrine quand on a entrepris cette lecture, on en sort un peu plus déprimé.♦



☆☆
Megan Gail Coles
**Les habitudes
alimentaires
des mal-aimés**

Montréal, Marchand de feuilles,
2017, 260 p., 23,95 \$

Les démons du passé

Normand Cazalais

Le docteur André Pereira est trouvé assassiné dans une clinique rattachée au CHUM. L'acte est particulièrement sauvage, l'infectiologue a été scalpé, mais le crime est « propre », en raison du peu de sang versé. Le sergent-détective André Surprenant, appelé sur les lieux, découvre des blocs de bois formant l'acronyme FLQ.

Plusieurs éléments viennent troubler l'enquête : un témoin important – le dernier client du médecin –, un mystérieux personnage aperçu dans une ruelle, un ordinateur trafiqué. Sans compter que la victime est un ancien *draft dogger* américain qui a fui le service militaire de son pays à la fin des années 1960. Son passé se révélera passablement opaque : personne, même pas sa veuve, ne peut en dresser un portrait précis. Quelles raisons l'ont incité à s'impliquer dans le mouvement indépendantiste ? À entrer plus tard au CA du CHUM en pleine construction ? Était-il un agent d'infiltration ?

Un second meurtre survient. Un avocat à la retraite, père de la veuve de Pereira qui plus est, est retrouvé mort sur le mont Royal. Atteint d'un cancer en phase terminale, il était attaché à une firme liée aux activités du CHUM et aurait voulu se confier à Surprenant avant sa mort. Ses informations auraient été d'autant plus sensibles qu'il a été ministre dans le gouvernement Trudeau lors des événements d'Octobre 1970. Entretemps, le sergent-détective reçoit des menaces de sbires pas du tout amateurs de poésie. De qui sont-ils à la solde ?

Pour ce nouvel opus, André Surprenant a quitté les Îles-de-la-Madeleine où nous l'avons connu dans les premiers romans de Lemieux. Il continue à s'adapter à l'univers montréalais et à son milieu de travail marqué par des tensions avec ses supérieurs. Il est maintenant en couple avec une ex-policier qu'il a connue aux Îles et même si elle comprend les exigences du métier, il y a des irritants, notamment des inquiétudes liées aux résultats à venir d'une biopsie. Surprenant a renoué avec son père – est-il vraiment son père d'ailleurs ? – revenu de Californie, qui, avant d'aller bummer si loin et si longtemps, a eu des relations avec la pègre... et avec les gars du FLQ. Et sa mère qui lui dit que ce sont de « vieilles affaires », tout ça. Bref, une intrigue complexe habilement menée.

Is fecit cui prodest ?

Jean Lemieux continue de superposer, entrecroiser ses histoires. Tout au long du roman, Surprenant se pose la question centrale de toute enquête : *Is fecit cui prodest ?* À qui le crime profite-t-il ? Ce ne sera pas tâche facile de le découvrir parce qu'il est de l'intérêt de plusieurs puissants que les portes restent bien closes et qu'on n'en retrouve jamais les clefs.

Il y a des parallèles à établir avec *Opération Napoléon*, d'Arnaldur Indridason. Dans les deux romans, il est question de secrets d'État, de pressions politiques, de désinformation, d'événements qui baignent toujours dans le mystère plusieurs décennies après leur déroulement. Au-delà de contextes fort différents, les deux auteurs accordent beaucoup d'importance aux lieux, aux caractéristiques des lieux. Une âme de géographe sommeille en eux.

Ce polar confirme le talent de Jean Lemieux, talent qui s'est exprimé à plusieurs reprises dans ses romans antérieurs, entre autres par la qualité de ses trames, par leur densité psychologique.

Mais *Les clefs du silence* ne portent pas la cruauté du polar islandais d'Indridason. Il s'en dégage une forme de chaleur humaine qui laisse croire que la vie vaut toujours d'être vécue. Jean Lemieux est médecin : il a la sagesse de nous épargner l'étalage de ses connaissances en la matière, mais il démontre une manifeste empathie.

Ce polar confirme le talent de Jean Lemieux, talent qui s'est exprimé à plusieurs reprises dans ses romans antérieurs, entre autres par la qualité de ses trames, par leur densité psychologique. Cette fois-ci, son ambition a monté d'un cran, en plongeant dans une période sombre et trouble du Québec. Ainsi, l'insertion de cette trame historico-politique nourrit grandement l'histoire.

Sur le plan de l'intrigue, tout n'a pas été résolu, loin de là. La démonstration de la pourriture d'un système annonce la venue éventuelle d'un autre roman pour faire suite à celui-ci. Il est étonnant de voir l'auteur se livrer à une forme de règlement de comptes avec une certaine classe politique, adopter un ton parfois amer, parfois vindicatif. Lemieux ne nous avait pas habitués à cette critique sociale.♦



☆☆☆

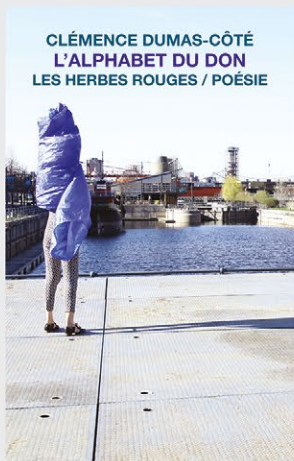
Jean Lemieux

Les clefs du silence

Montréal, Québec Amérique,

2017, 364 p., 29,95 \$

LES HERBES ROUGES



Comme des échographies, les poèmes de Clémence Dumas-Côté retracent la présence de l'autre en soi.

Clémence Dumas-Côté,
L'Alphabet du don, poésie



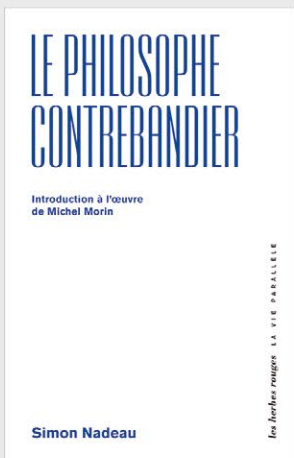
Sur une période de cent années, l'auteur trace un portrait saisissant du monde dans lequel nous vivons. À la clé : l'amour, aussi essentiel que douloureux.

René Lapierre, *Les adieux*, poésie



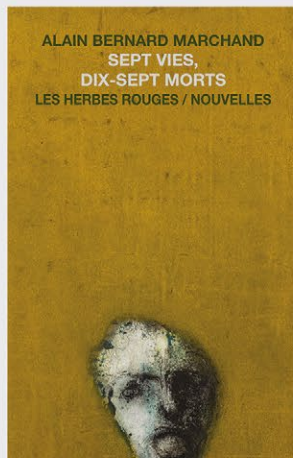
Le premier tome du roman *L'année noire*, le plus ambitieux projet romanesque de Jean-Simon DesRochers depuis *La canicule des pauvres*.

Jean-Simon DesRochers,
Les inquiétudes, roman



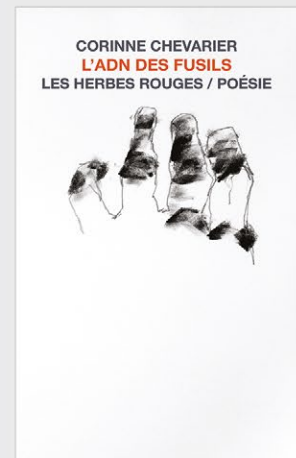
Une traversée vivante et détaillée de la pensée du passeur, contrebandier, philosophe et écrivain Michel Morin.

Simon Nadeau,
Le philosophe contrebandier, essai



Alain Bernard Marchand explore différentes formes de filiation qui lient des personnages sans défense au moment où la mort les frôle de trop près.

Alain Bernard Marchand,
Sept vies, dix-sept morts, nouvelles



Corinne Chevarier parcourt camps de concentration et camps de représailles, à la recherche de ce qu'a vécu son grand-père, survivant de Rawa-Ruska (Stalag 325).

Corinne Chevarier,
L'ADN des fusils, poésie

Cité-simulacre

Ariane Gélinas

Entre 1989 et 1997, Jacques Brossard (1933-2010) a fait paraître chez Leméac une fresque échelonnée sur plus de 2 500 pages. Les cinq volumes massifs de *L'Oiseau de feu* témoignent avec éloquence de l'ambition de l'écrivain qui a donné son nom au Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois à partir de 2008.

L'eau enflammée des profondeurs

À l'image d'Adakhan Demuthsen, son héros façonneur de métaux, Jacques Brossard forge patiemment une œuvre en trois temps (ce n'est pas un hasard si la « trilogie intérieure » est numérotée 2A-2B-2C). Nous parcourons en premier lieu Manokhsor, la Cité-simulacre aux enceintes infranchissables, pourvue de douze quartiers étanches et circulaires : « l'acis inextricable, [...] labyrinthe désordonné et complexe de venelles, d'impasses ». À l'égal des Périphériens, Adakhan (dont le prénom signifie « l'arrivée du chef ») évolue dans un univers totalitaire, les habitants des quartiers n'ayant le droit ni de se questionner ni de se révolter. Lorsqu'ils désobéissent, des proches disparaissent, des édifices s'affaissent, des archers au sang olivâtre décochent des flèches meurtrières ou des anges aux cuirasses étincelantes surgissent du ciel... Mais Adakhan possède une curiosité innée, il est destiné à être toujours « celui qui march[e] en tête, d'un pas régulier — celui d'un somnambule ». Il fait ainsi fi des règlements de Manokhsor, déterminé à visiter coûte que coûte le territoire par-delà le désert. Car, comme sa seconde compagne Selvah, une Centralienne, le forgeron ne veut « pas d'une soif qu'on assouvit trop facilement ».

La plupart des actes du jeune homme seront conséquemment guidés par une volonté de connaissance, de dépasser les évidences, par exemple lorsqu'il fuit la fête du Roi (une mise en scène déliquescence) ou quand il s'introduit dans les souterrains de son quartier, descendant en quelque sorte jusqu'aux Enfers... de la Centrale. Car cette Centrale « mythique », dont seule la tour est visible aux habitants de la surface, constitue en fin de compte une nouvelle forme de totalitarisme. Dans les profondeurs de cette « Maison-Dieu » vivent les Centraliens, quasi immortels dont la santé est à toute épreuve. Leur métabolisme est chimiquement ralenti, gelé par l'aghératol. Ces privilégiés, qui ne respirent pas l'air fétide de la Cité extérieure (sauf s'ils souhaitent s'y promener), sélectionnent de rares résidents des quartiers « mal famés » pour rallier leurs rangs. Grâce à sa fougue et à sa curiosité, mais surtout à ses liens de parenté avec un dirigeant, Adakhan est un candidat tout désigné pour rejoindre l'équipe de son parrain.

Le jeune forgeron évolue dès lors, dans le deuxième et le troisième volume, à l'intérieur d'un lieu aseptisé, idéologiquement biaisé, sur lequel règnent plusieurs chefs, notamment Lohfer (LC4-FR5) et Syrius (JH3-VH9), dont les « noms de code » rendent compte de leur allégeance au mal (Lucifer) et au bien (Jéhovah). Mais le temps presse : un nouveau recul technologique s'annonce et, plus grave encore, les séismes enlissent peu à peu Manokhsor dans la terre, vers les entrailles de la Centrale.

Néanmoins, le parrain d'Adakhan, pour qui le ciel étoilé possède peu de secrets, a planifié clandestinement le départ de L'Oiseau de feu, fusée désirée à la colonisation d'Ashmev, une planète lointaine. Pressenti pour commander l'appareil, Adakhan se dirige alors, escorté d'amis et de conquêtes (son charme ne se tarit pas dans l'ensemble de la pentalogie), vers cet astre qui revêtira des allures trompeuses de jardin d'Éden :

Sans obstacles, il n'y a pas de liberté. Sur cette île, tout nous est donné, tout est trop facile. [...] Sans obstacles, nous ne pouvons pas vérifier notre liberté. [...] Au contraire, en partant, quoi qu'il advienne, nous saurons si nous sommes libres... Et si nous l'étions sur cette île...

Les enfants de Selvah et d'Adakhan exploreront pour leur part, dans le cinquième et dernier volume de la pentalogie, cette terre faussement idyllique où ondoie le serpent. Leurs fils, Abhül et Khan, sont après tout destinés à jouer les rôles d'Abel et de Caïn... Au sein de cet univers aussi empreint d'artifices que la Cité-simulacre de jadis, Adakhan s'exclamera : « que vienne la métamorphose ultime, je voudrais m'arracher tous mes masques ». Et ses descendants colonisent méthodiquement, pendant ce temps, leur terre d'adoption...

Nous avons érigé des murailles de secrets

Après son arrivée dans la Centrale, Adakhan recueillera les enseignements de son parrain, dans le tome 2A, un peu explicatif et laborieux, entre autres à cause de l'intégration incessante d'extraits d'encyclopédie. Car Jacques Brossard a la passion exacerbée du paratexte : sa pentalogie ne dénombre pas moins de 175 citations en exergue des chapitres ! Le foisonnement de cet appareillage référentiel enrichi de façon ponctuelle sa fresque science-fictionnelle (par exemple les notes de bas de page du pseudo-traducteur de *L'Oiseau de feu*, fictivement présenté comme un manuscrit trouvé par-delà les murailles du désert – processus par contre déjà suranné au début des années 1990), qui rajoute un niveau de complexité intéressant. Mais l'excès n'est parfois pas loin dans la pentalogie, qui n'est pas exempte de longueurs. Les tomes 1 et 3, plus proches du roman d'aventures initiatique d'inspiration romantique, me paraissent avoir plus facilement passé l'épreuve du temps que la trilogie intérieure (2A, 2B, 2C), avec ses *ordiwriters*, ses noms chiffrés (DKN-397, KRS-TS2), sa tendance à la « majusculite » (Centrale, Parrain, Tour...) ainsi que l'emploi d'un anglais à l'humour discutable : « Ovaire maï dethboddy (!) ». Cela dit, *L'Oiseau de feu* illustre sans contredire la précision

stylistique de Jacques Brossard ainsi que son affection pour l'onirisme et le surréalisme, qui donne lieu à de magnifiques scènes traversées de vertiges :

Ciel de pierre et de plomb : voûte surbaissée d'une crypte immense [...]. Depuis combien de temps cherche-t-il les pèlerins de la nuit ? Ces escaliers en spirale et ces tunnels en pente qui trouent l'espace [...]. Des surfaces de roches ou de glaise molle s'inclinent sans fin, s'agitent sous la plante de ses pieds comme une onde.

Le talent de Brossard pour évoquer l'exacerbation des sens est véritable, particulièrement lorsque l'écrivain décrit des scènes horribles et funestes (le soir des violences, par exemple, cérémonie au cours de laquelle, pour faire chuter la démographie des quartiers périphériques, mères et enfants s'immolent dans l'arène). La passion et l'impétuosité sont de surcroît l'apanage de la majorité des personnages, au premier chef Adakhan, dont nous pourrions toutefois déplorer que toutes les héroïnes féminines, à l'image d'un cliché bien connu du roman d'aventures, succombent tôt ou tard à son charme viril, à la manière d'un programme

annoncé. Ne dit-il pas lui-même de Lhianatha, sa première conquête : « Tout cela est trop parfait, que va-t-il nous arriver ? »

« Le désert croît. Malheur à qui porte en lui le désert² »

L'Oiseau de feu est indéniablement à replacer dans son époque, c'est-à-dire dans la consolidation d'une science-fiction québécoise du début des années 1990. En ce sens, la pentalogie est un passage important, un pèlerinage nécessaire (pour rester dans l'imagerie de l'Ancien Testament convoquée par Brossard) pour qui souhaite comprendre les assises de la science-fiction d'ici. Une fresque à lire comme un enivrant appel vers l'exil, en direction d'une « planète en fuite qui vient à [notre] rencontre » ♦

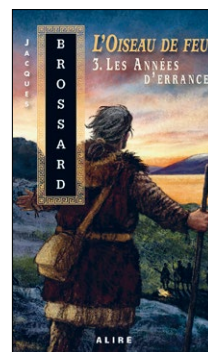
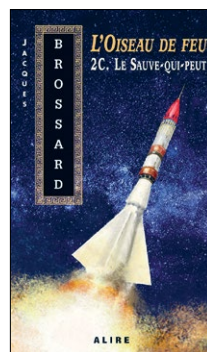
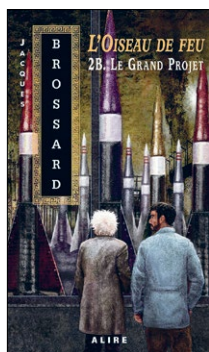
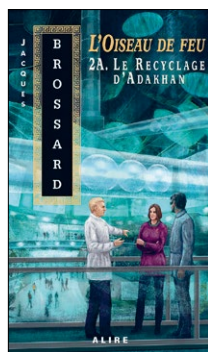
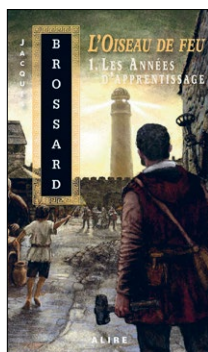
1. p. 1794. Et que dire de l'emploi de la graphie « pâwhâz » ?

2. Ernst Jünger, *Traité du rebelle*, cité par Jacques Brossard (p. 115).

☆☆☆☆

Jacques Brossard, ***L'Oiseau de feu***

Lévis, Alire, 2016, 2527 p. (5 vol.), 69,95 \$



Gaëtan Lévesque n'est plus

C'est avec tristesse que nous avons appris le décès de l'éditeur Gaëtan Lévesque, le 18 mars dernier. Fondateur de XYZ éditeur en 1985, il a œuvré pour *Lettres québécoises* à partir de 1978 à titre de secrétaire à la rédaction. Il est ensuite devenu adjoint au directeur en 1990. Président de l'Association nationale des éditeurs de livres en 2008-2009, il a aussi fondé Lévesque éditeur en 2010.



Erratum

Dans la critique d'Hélène Rioux, « Terribles montagnes » (no 165, p. 34), nous aurions dû lire que l'ouvrage de Gisèle Villeneuve avait été publié à The University of Alberta Press et non à The University of Manitoba Press.

Erratum

Pour le dossier « L'UNEQ : à la défense de l'écrivain québécois » publié dans le numéro 165, dans la citation de Francis Farley-Chevrier, au lieu de lire « 2 % font plus de 6 000 \$ », il aurait fallu lire « 2 % font plus de 60 000 \$ ».

Le feu par le feu

Sébastien Dulude

Dans la jeune poésie actuelle, Marjolaine Beauchamp est un cas à part. Plus de 3 000 exemplaires vendus de son premier recueil, *Aux plexus* (2010), une tournée en première partie de Richard Desjardins, des présences médiatiques fréquentes : la matriarche des Éditions de l'Écrou ouvre la voie/voix à ses contemporaines.

Avec *Fourrer le feu*, Beauchamp poursuit dans la veine de poèmes crus qui relatent amours croches et malaises sociaux et qui regorgent d'observations sardoniques sur le monde, distribuées au lance-flammes. Le recueil se structure en fonction de six diagnostics issus du *DSM-IV*, l'ouvrage de référence en matière de troubles mentaux. Ceux-ci déclinent diverses modalités d'instabilité émotionnelle ou comportementale, lesquelles dialoguent de manière intéressante avec l'*ars poetica* de l'auteure. C'est que les angoisses vécues sont intimement liées à l'isolement, à l'exclusion ; dans cette perspective, l'écriture, d'autant qu'elle affirme sa marginalité, s'expose, au même titre que les troubles du comportement, au réquisitoire institutionnel des gardiens de la conformité et de l'acceptabilité : « Traverser cette foule / Qui regarde mon linge / Ma posture / [...] / Je voudrais être ces jeunes filles / Qui vont pisser à deux / Dans leur vibe de cheerleader / En riant aigu. »

Tout particulièrement, l'espace mondain, avec ses codes pour initiés, est celui où la personnalité du sujet des poèmes jure le plus : « Je suis une saucisse à cocktail / Dans un potluck du Mile-End ». Mais la dynamique est encore plus frappante lorsque l'auteure confronte sa propre expérience littéraire à l'autorité prescriptive de la langue ou du canon littéraire : « Je voudrais juste dire / Que je sais / Mon pauvre vocabulaire / Mes maladresses historiques / Ma culture en dents d'écie / Mes allitérations tarabiscotées¹ / Mes manquements sémantiques / Mon intérêt / Plus anthropologique que littéraire / Mon incapacité anxieuse / À être devant Sébastien Dulude / Mes euphories maladroitement [...] ».

Je ne veux pas feindre d'ignorer l'éléphant blanc qui porte mon nom dans le recueil, ni ceux de Dominic Tardif et d'Hugues Corriveau. Qu'il s'agisse de redouter « un déchiquetage symbolique / par les dents acérées » de Corriveau ou « [d]'être dans les bonnes grâces » de Tardif, l'exposition à la critique littéraire participe, dans le recueil, de ces situations anxiogènes où l'intégrité du sujet ou de la poète (la frontière fiction / biographie y est très ténue) peut être mise à mal, d'autant que la dyade œuvre / vie personnelle semble ici consciemment abolie.

S'il est nouveau chez Beauchamp (parce que naturellement absent dans son premier recueil), l'enjeu du rapport hiérarchisant avec la critique trouve aussi des échos au sein d'une génération montante de poètes féministes, qui partage avec les *new narratives* – une manière littéraire qui a fait son apparition dans les lettres étatsunienues au tournant des années 1980 – des visées hétérodoxes. Se faufilant allégrement entre récit, biographie, fiction, poésie et essai, tout en affirmant la caducité de la tradition canonique des genres, cette littérature cherche aussi à refuser les rapports de pouvoirs hiérarchiques, symptomatiques de relents institutionnels patriarcaux (j'en conviens), entre la critique et les œuvres.

Le feu pour le feu

La question de la critique connaît par ailleurs un renouveau d'intérêt certain, ainsi qu'en témoigne de manière opportune le dossier dans les pages de cette édition de *LQ*, mais aussi les textes mêmes des représentantes des *new narratives* d'ici. Récemment, par exemple, cinq des textes d'un collectif de quarante-huit écrivaines féministes ont évoqué une relation pénible à la critique littéraire : « Nous sommes des filles capables d'en prendre. Nous répondons au critère littéraire de l'avant-garde classique². »

Dans les poèmes de Beauchamp, la réponse à ce critère littéraire prend souvent la forme d'un aveu auto-dépréciatif, elle qui semble malheureusement trop familiarisée avec le jugement brutal des autres, alors même qu'on les croirait solidaires : « Ma détresse de béesse / Mon impuissance de mère / Pendant que plein de madames parlaient de débarbouillettes / En faisant du cardio-poussette / Je ratais même mon bébé ». Or, la poète maîtrise admirablement l'art de transformer la misère en action, un *empowerment* auquel l'écriture prend manifestement part : « [...] maintenant je sais faire / Fuck you / Mentalement / Avec une face de lac paisible ».

Toute énergisante qu'elle soit, la poésie de Beauchamp peut aussi être bancale : la syntaxe égare parfois son sujet, les poèmes, avec leur majuscule à chaque vers et leur point final au dernier, sont de peu d'inventivité formelle et les chutes ont tendance à se ressembler. Et surtout, plusieurs poèmes disent plus qu'ils n'écrivent. C'est le pari tenu par ces nouvelles narrativités. Il faut donc savoir démêler les poèmes riches de ceux misant exclusivement sur des effets de réel, explosifs, certes, mais rapidement consommés. Si la vie fournit un excellent combustible, il ne faut pas pour autant négliger l'écriture comme comburant. ♦

1. L'expression est empruntée au texte critique de Dominic Tardif, « Marjolaine Beauchamp : cascadeuse de l'amour », *Voix*, 4 novembre 2010.

2. Valérie Lefebvre-Faucher, « Orchestre catatonique », tiré de « Chambres », un dossier féministe de la revue web *Françoise Stéréo* du 7 mars 2017.



☆☆☆

Marjolaine Beauchamp

Fourrer le feu

Montréal, L'Écrou,

2016, 118 p., 15 \$

Sucer les pistes

Sébastien Dulude

Annie Lafleur signe un quatrième recueil de poèmes, son plus accessible à ce jour. Finaliste au Prix des libraires 2017, *Bec-de-lièvre* est un livre d'une sensualité impassible, qui oscille entre mémoire et perte.

Bec-de-lièvre s'ouvre sur un départ, une odyssée, une mise à mort : « on a tout jeté au feu / déchiré nos ceintures mangé les baies / escaladé une butte perdu un rein / [...] / on a gravé nos noms le jour l'année / zippé nos manteaux / on a sauté. »

Plus que jamais, on pourra s'aventurer en profondeur dans l'œuvre de Lafleur sans tout à fait perdre nos repères magnétiques à travers cette stupéfiante forêt de poèmes. On suivra sans trop de peine ces pièces soignées, au rythme impeccable, posées comme des signes fascinants sur le sol et dans les airs. Seuls les motifs de départ et le point d'arrivée nous resteront inconnus ; il faudra l'accepter, de même qu'on ne choisit pas à quoi l'on rêve, ni à quoi l'on rêve souvent.

Si chaque poème semble posséder son mystère, c'est en les enfilant qu'on voit se dessiner des enjeux plus nets, et violents.

Les poèmes de *Bec-de-lièvre* sont d'une sensualité trouble et font briller un éros un brin macabre que n'aurait pas détesté une Mimi Parent, dont la cravate et le fouet, objets et fétiches surréalistes faits de cheveux (des œuvres de 1959 et 1996), me reviennent. Les images, charnelles, animales, s'échangent et s'entremêlent comme dans les jeux de ficelles à quatre mains dont les fillettes raffolaient durant mon enfance. Elles tissent au sein du livre un canevas d'indices-désirs, de scènes originelles et de communautés de chairs, comme chez Bataille, cette fois.

À propos de fillettes, dès les premiers textes, les souvenirs d'enfance ont un je-ne-sais-quoi de dérangentant mais d'extrêmement attirant. Une enfant y semble laissée terriblement seule avec une faune fondamentalement *pas de son âge*. Et puis, on se souvient : *Bec-de-lièvre*. Et me revient du même souffle toute l'ambiguïté de mes réactions physiques lorsque j'ai découvert, adolescent, l'infâme amie des jumeaux du *Grand cahier* d'Agota Kristof.

On entre ici dans une sexualité oblique, qui nous oblige à nous attacher à des affects contradictoires, de ceux qui nous réveillent dans l'excitation et la honte : « comme l'amour vu / par la serrure / craque une allumette / un doigt brun / un doigt jaune ». Il y a les gorges, les lèvres, le nez, le visage. Les morceaux, les animaux, le poil. Tout ça hisse, sort, coupe, ouvre, ça attire, en somme, puis ça déplace les objets qui nous attirent.

Des stigmates et des sourires

On avance au-devant de ces textes comme si des morceaux de corps nous appelaient, nous taquinaient de leurs répétitions expertement dosées, nous invitaient au cœur de scènes où la distinction entre victime et bourreau s'estompe, où l'on n'est plus sûr, en définitive, s'il y a victime, s'il y a bourreau : « C'est sa chemise elle s'ouvre vis par vis / la sorte de fille pas vraiment souple / son odeur de paille sous l'œuf / elle secoue la tête / quand la bête s'évanouit / à la percée de l'anneau. »

Approchant de la fin, on découvre certains poèmes avec l'impression de les connaître déjà, d'y avoir été préparé. Les scènes se rejouent, se précisent, peut-être. Si chaque poème semble posséder son mystère, c'est en les enfilant qu'on voit se dessiner des enjeux plus nets, et violents. Aussi faut-il les suivre sans en rompre les mailles invisibles, comme on suce la moelle hors d'un os.

Toujours selon une logique du glissement, on distinguera mal le *tu* du *elle*, entremêlés dans une même ambivalence consubstantielle. L'identité du sujet se diffracte, change de centre. Un ça / moi / soi s'externalise par à-coups, jusqu'à ce qu'un *je* se dresse, sauvage, devant « la marche des animaux en lisière du monde ». La colère gronde, des choses cassent, une revanche arrive : « je remue les veines », « je cible ta peau », « les digues éclatent / en vieux sang ». On invoque la coupure, l'amputation : « ne viens plus / dans ma gorge / casser les branches ». C'est dit.

On ne se risquera pas à nommer ce qui pourrait se cacher dans ce « premier noir » de « l'ancien toi qui dure », ce n'est pas nécessaire. C'est bien là. On a tous quelque chose dans la gorge, qui s'enfuit comme ça peut, et qu'on nommera *croque-mitaine* ou *amulette*, c'est selon.

La forêt perd le lièvre / je tournoie je l'avale / les mains sur la bouche / la blancheur prend fin / serre le cou serre-le fort / fourrure dans la voix / je recouds ses habits / un monstre une poupée.

Certains stigmates passent pour des sourires.♦

☆☆☆☆

Annie Lafleur

Bec-de-lièvre

Montréal, Le Quartanier,

2016, 64 p., 15,95 \$



En remontant les récits

Rachel Leclerc

Treize ans après *Parle seul*, qui lui a valu le prix Émile-Nelligan, Jean-Simon DesRochers, romancier, essayiste et professeur de création littéraire à l'Université de Montréal, revient à la poésie avec *Les espaces*, un ensemble qu'il dit, en quatrième de couverture, avoir écrit « au couteau, aux ciseaux, avec les dents ».

Entre 2009 et 2013, Jean-Simon DesRochers a publié aux Herbes rouges trois romans aux titres inoubliables (*La canicule des pauvres*, *Le sablier des solitudes*, *Demain sera sans rêve*) [NDLR: voir notre critique des *Inquiétudes* p. 26]. Et maintenant, il revient nous faire la preuve que le sens du poème est resté intact en lui. Généreux, brillant et hypnotisant, *Les espaces* réunit sept suites poétiques aux formes diverses : vers, petits blocs de prose non ponctuée, rappels entre parenthèses. Ce qui fait l'unité de l'ensemble, ce qui nous convainc que ce livre est un livre et non un simple recueil, c'est la voix de l'auteur avec ses obsessions, avec son regard posé en biais sur le garçon qu'il a été et dont il travaille à assumer les misères et le destin. « Retourne contre toi le mot garçon / il n'a pas bougé depuis longtemps / il t'attend / les traits tirés / sur une chaise de pauvre » Après ses trois romans, il était temps que DesRochers revienne à la poésie, quitte à piller ses propres textes comme il prétend l'avoir fait.

**Pas de facilité dans ce livre,
et l'on traverse les sept suites
poétiques en passant du vers libre
à une prose non ponctuée, parfois
haletante comme un acte sexuel.**

C'est donc un homme à la recherche de ses origines que l'on croise au tournant de ces pages pleines de tendresse et d'attention (attention à l'autre en soi), mais dénuées de mollesse et de facilité. Le mot « garçon » revient souvent, comme pour nous rappeler que nous assistons à un processus d'autoanalyse qui doit beaucoup à la mémoire, au retour sur les formes et sur les matières du passé. Le secret biographique, les « risques » liés au fait d'avoir été un être vulnérable – un enfant –, voilà un peu le tableau que dresse devant nous Jean-Simon DesRochers avec lucidité.

Une conscience aigüe

Le poète est donc engagé dans une sorte de cosmogonie personnelle et collective qui veut rapprocher le particulier du général. L'histoire privée, le sexe, le corps, la pensée sont

indissociables de l'avancée du monde et de l'univers. Bridé le narcissisme n'est pas chose facile en écriture, et l'empathie est sûrement l'une des grandes leçons du métier d'écrivain ; mais il fallait pour cela une sensibilité hors du commun, une intelligence qui ne soit pas juste technique ou académique : il fallait l'intelligence du cœur. L'homme fait preuve de compassion pour le garçon, et ce dernier ne sera pas largué par un adulte devenu distant et calculateur.

Pas de facilité dans ce livre, et l'on traverse les sept suites poétiques en passant du vers libre à une prose non ponctuée, parfois haletante comme un acte sexuel – auquel il se réfère d'ailleurs assez souvent, tout comme à la cellule familiale contemporaine, dont on devine la trace discrète avec son rôle pacificateur et apaisant, « normalisateur ». Là, le sujet et la forme s'accordent très bien ; mais voici qu'au milieu du livre un groupe de poèmes intitulé « Cités » s'adonne à un petit jeu formel qui n'était pas nécessaire : des lettres de l'alphabet mises en exposant renvoient à des vers plus bas sur la page, comme si le poème réclamait un commentaire, comme s'il avait besoin d'une explication. Or ce jeu n'explique pas grand-chose, et il en résulte une lecture inutilement hachurée, voire une perte de sens.

Mais rapidement le lecteur retombe sur ses pattes et reprend sa course là où elle s'était arrêtée. Dans ce beau livre, dont l'écriture rappelle un peu celles de Benoît Jutras et de Roger des Roches, le garçon n'a pas à rougir de l'homme qu'il est devenu, et l'échange peut se poursuivre : « garçon je te donnerai le nécessaire / tu feras de mon nom un sobre motif » Le livre, lui, se referme sur une affirmation à laquelle ne croit peut-être pas l'auteur lui-même : « tu n'es qu'un espace comme les autres ». Certes, il est tentant de croire que nous ne sommes que des amalgames de molécules servant à remplir des tranches de vide ; mais à quoi bon alors écrire des livres ? À rien, probablement, et ce serait bien dommage. ♦

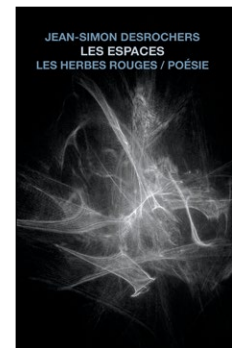
☆☆☆

Jean-Simon DesRochers

Les espaces

Montréal, Les herbes rouges,

2016, 112 p., 15,95 \$



Retour aux sources

Rachel Leclerc

Après avoir fait carrière en éducation à Montréal, Hélène Poirier a réintégré sa Gaspésie natale. Dans un village de la baie des Chaleurs, elle habite une grande maison où elle transforme en poésie ses émotions de mère.

Dans cette région, d'autres femmes de sa génération (France Cayouette et Joanne Morency, notamment) s'adonnent depuis longtemps à la forme plutôt courte d'une poésie intimiste. Le livre d'Hélène Poirier, dont la belle œuvre de couverture, signée Christine Campeau, n'est pas sans rappeler l'*Hommage à Rosa Luxembourg* de Riopelle, porte un titre évocateur et plein de promesses.

Divisé en deux sections de longueurs inégales et qui s'entrecroisent, l'une en vers et l'autre en prose, le projet se consacre à deux aspects distincts de la vie : d'abord il y a l'imaginaire d'une femme au plus près d'elle-même et de ses émotions ; puis il y a les voyages en solitaire – plus précisément des séjours au Mexique et à Barcelone. Mais voilà, *La maison suspendue* est en réalité le livre de l'absence : partout il manque un être jugé essentiel au bonheur.

Le poème du fils en allé

Cela se présente comme une « ode à la maternité », et les textes de ce premier livre de poésie d'Hélène Poirier reflètent l'univers intérieur de la femme et de la mère. Dans un monde de publications où le lien filial qu'on célèbre est presque toujours celui qu'éprouvent les auteurs envers leurs géniteurs, l'inverse est assez rare. Cependant, les marqueurs poétiques de cette relation sont discrets, et c'est dans le tutoiement qu'on trouve finalement la présence d'un « personnage » dont on ignore ce qu'il est devenu. Le garçon est le grand absent de ces journées passées à débusquer « l'heure avancée / de [son] ombre ». La poète elle-même semble mal connaître la vie de celui auquel elle s'adresse : « Je me demande si tu as poursuivi tes études en graphisme ». On s'interroge sur une telle ignorance : puisque l'amour du fils est tout le sujet du livre, comment la mère peut-elle méconnaître de si grands pans d'une vie qu'elle a engendrée ? Le lecteur se retrouve en mal de précisions ; mais la poésie est peut-être précisément ce vers quoi on se tourne quand on veut rester dans le flou et le non-dit. L'hermétisme et le secret sont souvent le défaut – ou la qualité ? – des premiers livres de poèmes. On veut tout dire et ne rien dire, on enrobe, on prend mille détours, on écrit « à côté » de son sujet, on aimerait que le non-sens soit préférable à trop de sens. « Au bord des arrivées / il est toujours temps / de glisser entre deux déraisons ».

Aller voir ailleurs

À travers ce petit dédale de secrets et de déceptions relationnelles, surgit de loin en loin une page relatant le séjour de la poète dans un village du Mexique ou à Barcelone. Ici, dans le quotidien de l'auteure, et par-delà la beauté du pays, c'est encore la mémoire qui règne. « Je me rappelle chaque étape de ta naissance. C'était mon commencement du monde. »

Le mystère poétique est un droit absolu. Par une écriture toute en retenue et en discrétion, Hélène Poirier entre dans la société des poètes sans faire de vague, sans fracas.

Une chose est certaine, la mère espère encore que le fils donne des nouvelles : « Ma boîte vocale est toujours vide de toi ». Mais lequel des deux devrait corriger son attitude ? finit-on par se demander. Est-ce la mère qui en demande trop ou le fils qui n'en donne vraiment pas assez ? Que s'est-il passé qui justifie un si grand éloignement ? Le livre ne semble pas vouloir répondre à ce genre de questions, et la poète en est réduite à voir le fils s'inscrire partout sur le paysage :

Hier, mon cœur a cessé de battre un instant. J'ai vu la silhouette d'un homme blanc d'un mètre quatre-vingts. J'ai aperçu ta frange châtaine. Pourtant, je n'ai aucun indice de l'endroit où tu te trouves. Amis et ombres ne savent rien. Cela, je le sais.

Le mystère poétique est un droit absolu. Par une écriture toute en retenue et en discrétion, Hélène Poirier entre dans la société des poètes sans faire de vague, sans fracas. Son écriture, pleine de nuances et de finesse, ne cherche pas à révolutionner le paysage littéraire, mais plutôt à exprimer le sentiment d'une femme arrivée au carrefour d'une vie encore bien remplie, une vie qui s'étire désormais ainsi qu'une plage de sens qu'il lui reste à déchiffrer. ♦



☆☆☆

Hélène Poirier

La maison suspendue

Ottawa, David, coll. « Voix intérieures »,

2017, 94 p., 17,95 \$

Barbarie moderne

Jérémy Laniel

Il est de ces recueils dans lesquels le poète donne la vie comme il l'enlève, témoigne de la barbarie moderne comme il s'en revendique. En ces pages, la violence humaine catalyse la poésie, la phrase devient armement et le drame devient théâtre. Là seulement, l'acte poétique est le dernier des retranchements

Qu'est-ce qu'un poète ? Pour bon nombre de gens, c'est un personnage fantomatique. S'il erre et gribouille nuit et jour dans un calepin pour certains, il est invisible pour ceux qui ne se frottent pas à son travail. Souvent, on lui attribue une existence romantique et des soirées au cours desquelles les mots coulent à flots. Jadis adulé et essentiel au bon fonctionnement de la société, le poète n'exerce pas une fonction sociale comme les autres. On tient au Québec quelques monstres vivants ; Jean-Marc Desgent en est. Il nous donne l'impression qu'il cultive sa condition de poète comme un acte terroriste, comme si la seule façon de faire vivre la poésie, c'était de la lancer en pleine gueule de celui qui ose la regarder, de celui qui ose s'y plonger.

Le poème sacralisé

Le poète connaît pertinemment d'où il écrit : « Je sais, je suis passé / maintenant, je suis vécu de nuit ». Ainsi que ceux à qui il s'adresse ; « La rue est pleine d'illettrés. / Les mots n'existent pas comme la pureté, / au plus près de la plaine blanche ». Dans le recueil *Strange Fruits*, Desgent parle d'un carnage, celui perpétré vers l'homme, par l'homme. Les corps sont nombreux, ceux des victimes comme ceux des vivants. Ici, le phrasé est souvent sec, il s'élanche comme une rafale de mitraillette, pour abattre l'inconcevable :

*Ma capacité de male fortune est sans fatigue :
je trébuché sur ça, ça et ça
je fauche ça, ça et ça
je brûle pour ça, ça et ça.*

On y retrouve l'univers funeste de Desgent : les cauchemars des recueils précédents sont mis en scène pour présenter un autre mal ; « On chante les fillettes sans visage. », il y a encore des guenilles et des cadavres, alors que la langue, elle, demeure maudite. « On est caché dans la langue sacrée. », écrit-il, une langue bien d'ici, précise-t-il : « Chiffons, les taches, je suis mordu, / la parole est encore un miracle. Et c'est ma voix, le Nord. » Bien qu'on retrouve le poète, lui se cherche toujours dans ses pages : « Je parle tout bas à mon étrange main. / J'ai été choisi par les mots casser, détruire. » et le *je* reste incertain, brisé :

*Je, l'os des torsos.
Je, les pensées crues.
Je, l'anus,
et je, l'esprit, broken tongue.*

Le corps comme territoire poétique

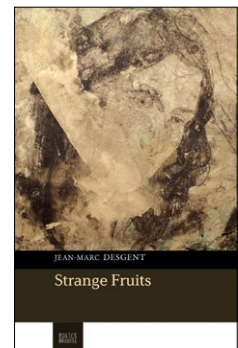
Les vents sont violents, jusqu'à disloquer les corps « Tout l'orage fort, / c'est la langue déclouée de la terre. » Les sexes,

les membres et les cadavres sont encore conviés à un bal vrai, celui de l'après d'où il faudra vivre, d'où il faudra écrire. Ici, le désastre n'est pas à venir mais bien advenu, le poète tente, jusqu'à s'y compromettre, de rapiécer le vivant des morts :

*Je me penche sur les disloqués,
c'est plusieurs, c'est nous.
Je soigne les tombés flasques,
puis les tombés froids,
ce qui ressemble à des poupées déliées ;
je couds les bras au mauvais torse,
les torsos au mauvais sexe,
comme moi aux mauvais rêves,
comme moi au mauvais moi.*

Chez Desgent, l'écriture est organique. Les membres désarticulés et les sexes attristés sont autant de figures du mal qu'il faudra pulvériser avant de renaître : « Je vais tourner, marcher, hurler dans un parc, / j'enjambe ce qui meurt, / je lance du pain sec à des oiseaux affamés, / je lance des miettes à l'origine du monde. »

Ces *Strange Fruits* sont les mêmes que ceux qu'a chantés Billie Holiday d'abord et Nina Simone ensuite ; les mêmes qu'a écrits Abel Meeropol dans les années 1930. C'est un fruit étrange qui laisse du sang sur les feuilles et sur les pages. Le recueil de Desgent est un réquisitoire contre l'homme dans lequel la poésie devient évidente et nécessaire, où les vers sont des munitions qui visent à refaire le monde : « Tomber quand les balles, / il a fallu le crâne faire, défaire, refaire, laisser faire. / Naisse le corps puis perce le corps. » L'auteur de *Vingtièmes siècles* (Écrits des Forges, 2005) poursuit une démarche entreprise il y a plus de vingt ans avec *Ce que je suis devant personne* (Écrits des Forges, 1994), celle d'éclater le langage pour aller au fond de l'homme et du mal et en puiser une poésie à la fois enragée et violente, mais ô combien maîtrisée. ♦



☆☆☆☆
Jean-Marc Desgent
Strange Fruits
Montréal, Poètes de brousse,
2017, 64 p., 16 \$

Migration familiale

Jérémy Laniel

Avec ce premier recueil, Catherine Côté fréquente des sentiers familiaux. Ceux de la filiation et des morts, des deuils des gens qu'on n'a pas assez connus et des territoires qui vivent sous nos peaux, envers et malgré nous.

Outardes est un recueil en trois temps. Dans la première partie, « Rouyn », l'Abitibi habite les pages : « le territoire s'aiguise et se referme / sur moi ». La poète y crée une logique dichotomique entre la ville et la région : « je suis fille de fleuve / fille de banlieue ». Entre ces deux territoires, il y a Jean, lien filial et grand-père paternel de l'écrivaine, ayant quitté le Nord pour la ville. Dans ce déplacement, il n'avait pas négligé d'avoir un pied-à-terre au cœur la forêt, « cette énormité noire et verte / qui nous avale », qu'il avait baptisé Cala, nom dont lui seul semblait connaître la provenance. Si le recueil est un chassé-croisé entre la ville et l'immensité du territoire, la poète nous prévient que « ce n'est pas un exil / mais la route du Nord / est à sens unique ».

Côté tente de faire un chapelet de souvenirs, des instants précieux qu'on garde pour soi.

Le territoire en soi

Il y a cette volonté dans l'écriture de Côté de prolonger, voire de créer, un lien artificiel avec un concept, une personne ou un lieu qui nous sont pourtant inconnus. À la manière de la poète Érika Soucy, qui, dans son premier roman, *Les murailles* (VLB, 2016), a cherché par la poésie à se rapprocher de la figure mythifiée d'un père d'une autre époque, Côté vise aussi à faire un rapprochement avec un territoire qu'elle n'a jamais habité.

*je garde
la folie de Montréal dans ma tête
sous ma peau
la gerçure de l'Abitibi
se fait moins sentir*

La posture de Côté est celle d'une génération consciente de l'écart avec ses aïeux : « je ne vois la terre / qu'avec les yeux des autres ». À l'aide de ses histoires, elle tente de définir son héritage familial et territorial, si ce n'est de le créer, même.

Dans la deuxième partie, « Cala », le souvenir est plus vif, la mission est plus claire. « je porte sur mes épaules / les gens du Nord / ils sont de plus en plus lourds ». Côté parvient à ne pas tomber dans la naïveté propre aux récits familiaux, se dédouanant elle-même de son entreprise « je ferais semblant de faire autre chose / que de polir de vieux os / avec mes histoires ».

C'est dans cette deuxième partie qu'elle va à la rencontre du grand-père car, écrit-elle, « je perds jusqu'à la couleur de ma peau, Jean / je me fonds dans ton corps disparu ». Elle n'hésite pas à assumer sa fascination des défunts : « les morts me pèsent / depuis l'enfance ». Mais le bât blesse ici : les passages sur l'héritage et la filiation sont beaucoup plus sentis que ceux dans lesquels elle témoigne de sa fascination face à la mort.

Comment bâtir une maison avec ses morts

La troisième partie nous amène ailleurs. Délaissant Jean, on découvre Mémé, grand-mère maternelle de l'auteure, récemment placée dans un centre pour personnes âgées. De ces petits oublis qui nous obligent à nous rendre compte qu'un être cher perd de son autonomie, Côté tente de faire un chapelet de souvenirs, des instants précieux qu'on garde pour soi. Dans « Maison morte », il y a la prose épousant les souvenirs et les vers évoquant « cette maison [qui] est un cœur mort / dont le sang est encore chaud ». Les passages en prose sont beaucoup plus faibles que les vers de Côté. On trouve dans ces derniers l'insistance de ceux qui désirent singer une cohérence, qui martèlent une filiation s'égrainant dans le temps et la maladie. Ils viennent donc malgré eux alourdir le recueil dans la dernière ligne droite.

La poète « veu[t] [se] reconnaître / dans une photo sépia du temps / où les hommes se tuaient à la tâche » et c'est par un réseau de souvenirs, d'endroits et de territoires divers qu'elle parvient à faire de sa famille un univers poétique. Les passages abordant la territorialité sont l'ancrage d'un recueil au rythme inégal mais aux qualités certaines. « [J]e suis agenouillée sur la route / mon sang se reconnaît / dans cette terre incertaine ». Ces vers nous dirigent par le langage vers une sorte de pèlerinage en direction des aïeux, où la force de la démarche réside dans l'honnêteté de la poète relativement à sa propre entreprise : « les morts sont morts / je dépoussière tout croche / je suis trop vivante pour comprendre ».

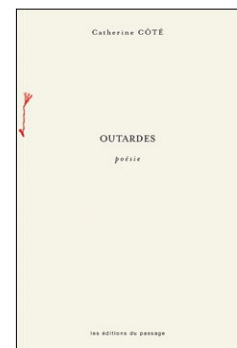
☆☆☆

Catherine Côté

Outardes

Montréal, Les éditions du passage,

2017, 104 p., 19,95 \$



Sortir les mots

Christian Saint-Pierre

Avec *Victoires*, Wajdi Mouawad fait de l'école de théâtre une puissante métaphore, un lieu d'émotions fortes, de gestes terribles et de rêves galvanisants, quelque chose comme une société en devenir.

À l'automne 2015, quelques mois avant d'être nommé directeur de la Colline, prestigieux théâtre national situé dans l'est parisien, Wajdi Mouawad a fait une pause de son « Projet Sophocle », un cycle qui l'occupe depuis 2011, afin de diriger l'exercice des élèves de troisième année du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Une sorte de retour aux sources pour l'auteur et metteur en scène, formé à l'École nationale de théâtre, à Montréal, de 1987 à 1991. De cette rencontre entre un maître et ses élèves est née une pièce, *Victoires*, maintenant publiée.

Au cœur de l'élève

En introduction, Mouawad écrit : « Dans une école de théâtre, le sentiment principal, celui qui impose sa suprématie à tous les autres, est la peur. Peur d'être renvoyé, peur d'être mauvais, peur de ne pas être reconnu, peur de ne pas "en être". Ayant été moi-même formé dans une école de théâtre, je reconnais la puanteur de cette peur particulière et bien précise qu'il est honteux d'exprimer. »

le déclencheur de la pièce. Le terrible geste, que personne n'a pu prévenir, va inciter, pour ne pas dire obliger, les condisciples de Victoire à prendre la parole. Sa mort agit alors comme un révélateur : toutes les vérités seront prononcées, pour le meilleur et pour le pire. La rage de ces jeunes adultes, leur quête de vérité et de justice, elle s'apparente sans nul doute à celle de Loup dans *Forêts* ou encore de Wilfrid dans *Littoral*. C'est que, tout en puisant aux histoires de ceux et celles qui l'ont créée, la pièce s'avère franchement, d'abord par ses thèmes mais aussi par son ampleur tragique et son lyrisme inimitable, tout à fait mouawadienne.

La partition entrelace habilement le passé et le présent, la création et la mort, le Québec et la France. Ainsi, entre les scènes parisiennes sont enchâssées des ponctuations québécoises, les confessions de sept étudiants de l'École nationale qui formulent, en 1987, leurs rêves intimes et collectifs. Marie-Christine espère être « une femme courageuse ». Christine souhaite être « une actrice intellectuellement indépendante ». Robin voudrait « ne pas avoir peur de l'étranger ». Jacques aimerait être « un acteur de création, un acteur reconnu pour avoir porté la naissance des paroles nouvelles ». Leurs propos nous vont droit au cœur, surtout quand on pense au chemin parcouru par la société québécoise depuis la fin des années 1980, les avancées comme les reculs.

Survivre à l'épreuve

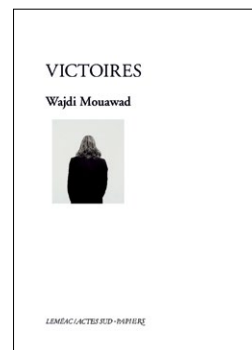
Il s'agit d'une pièce sur la jeunesse et ses idéaux, sur la société, souvent hostile, répressive, mais aussi, et peut-être même surtout, sur le théâtre, ses possibilités et ses limites, ses promesses et ses leurre, son pouvoir de guérison aussi bien que sa violence. Ce sont les vertus cathartiques du théâtre qui vont permettre aux personnages de survivre à l'épreuve, de faire leur deuil. En jouant, en improvisant, par la parole et le geste, le fantôme et l'improvisation, ils vont s'expliquer la mort, peut-être pas la comprendre, mais à tout le moins y trouver un certain sens, et ainsi échapper à la folie. « [...] tu es ainsi faite, Victoire, que vivante ou morte ta parole redonne les mots pour dire les maux des cœurs opaques. Et les mots sont sortis. » ♦

Il s'agit d'une pièce sur la jeunesse et ses idéaux, sur la société, souvent hostile, répressive, mais aussi, et peut-être même surtout, sur le théâtre.

La pièce dresse le portrait de douze apprentis comédiens, douze jeunes adultes, douze citoyens. Elle traduit leurs peurs, bien entendu, mais aussi leurs aspirations, leurs désirs et leurs convictions. Mouawad explique, toujours en introduction : « [...] il m'a fallu me mettre à l'écriture, une écriture déchirée, sans chronologie, avec pour seul principe d'arracher le cœur à l'élève, le lui arracher avec une telle puissance émotive que, dépassant son rôle d'élève, il était obligé de se défaire de sa coque d'obéissance et de s'engager dans l'élan de sa propre vie. » Ainsi, les scènes, courtes, impressionnistes, parfois même mythiques, débordantes d'idées, de mots et d'émotions, s'apparentent à des credos, des professions de foi, ou plutôt des professions de doute.

Victoire ou défaite

Victoire, c'est cette étudiante du Conservatoire qui, à vingt-quatre ans, s'est suicidée en se jetant par la fenêtre de son appartement. Cet événement tragique, qui fait écho au suicide d'un étudiant de l'École nationale de théâtre à l'époque où Mouawad y étudiait, est



☆☆☆☆

Wajdi Mouawad

Victoires

Montréal et Paris, Leméac et

Actes Sud, coll. «Papiers»,

2016, 104 p., 15,95 \$

Rôles féminins

Christian Saint-Pierre

Avec *Nino* et *Gamètes*, Rébecca Déraspe poursuit une réflexion humoristique et lucide sur certains des enjeux féministes de sa génération.

L'hiver dernier, deux pièces de Rébecca Déraspe paraissaient coup sur coup. D'abord *Nino* (mise en scène par Yvan Rihs au Théâtre Poche/Gve en décembre 2016), puis *Gamètes* (mise en scène par Sophie Cadieux à la Licorne en février 2017). Depuis *Deux ans de votre vie*, un texte qui lui a valu le prix auteur dramatique BMO Groupe financier du Théâtre d'Aujourd'hui en 2011, Déraspe interroge avec répartie et tendresse, mais aussi beaucoup de franchise, les rôles souvent contraignants qui sont imposés aux femmes.

Un huis clos

C'est l'anniversaire de Nino, un an. Ses parents, Sandrine et Jules, la jeune trentaine, ont reçu pour l'occasion quelques amis. Quand la pièce commence, la fête est terminée, l'appartement est un champ de bataille. Quelques invités s'incrument: Charlotte, la sœur de Jules, Éric, son copain, et Marion, une amie de Sandrine. La discussion qui va s'enclencher alors, ponctuée par les pleurs quasi incessants de Nino, sera, sous des apparences banales, de plus en plus cruelle. On comprend vite que Sandrine est épuisée, malheureuse, que son conjoint privilégie son travail et s'implique peu dans leur vie de famille. Sur ce feu qui couve, les invités, donneurs de conseils professionnels, vont jeter de l'huile, allègrement.

La situation de Sandrine est tristement banale, mais non moins tragique. L'amour et l'amitié ont de moins en moins de signification pour elle. Quand Marion lance : « Je sais pas est rendue où mon amie / Mais est pas ici à soir », Sandrine répond : « Est morte ton amie / Pis t'es pas venue à ses funérailles ». Alors qu'elle s'imaginait émancipée par son rôle de mère, Sandrine ressent sans cesse de l'insécurité. Persuadée d'être une mère indigne, elle ploie sous les injonctions normatives : « Ça me fait mal de pu savoir je suis où moi dans tout ça ». Ce sentiment d'enfermement, cette grande déception envers la maternité, tabou suprême, Déraspe ose l'aborder sans détour : « Ça me rend pas heureuse / D'être mère ».

Dans ce huis clos de plus en plus violent apparaissent des êtres superficiels, menteurs et remplis de préjugés. Des individus hautement antipathiques, mais qui demeurent émouvants parce qu'ils sont aussi impitoyables envers eux-mêmes qu'envers les autres. Presque quinze ans après *La Société des loisirs* de François Archambault, on dirait bien que la détresse des couples hétérosexuels de la classe moyenne est sensiblement la même. Mais comment demander aux couples une solidarité dont la société elle-même est incapable ?

Une table ronde

« Je suis persuadée que cette question de la maternité est un des enjeux principaux du féminisme actuel », explique Déraspe dans l'entretien qui accompagne *Nino* aux éditions Somme toute. Plus loin, elle ajoute : « La femme est donc toujours définie par

la présence ou l'absence d'enfant dans sa vie. Eh oui, encore aujourd'hui. La question est même plus cruelle qu'avant : aujourd'hui, puisque les femmes ont le choix (ou l'illusion du choix), elles portent d'autant plus le poids de la responsabilité sociale de ce choix. » Cette question de la maternité comme source d'accomplissement ou d'aliénation s'incarne de manière plus complexe, plus nuancée et plus contemporaine dans *Gamètes*, écrite en réponse à une commande des Biches pensives, la compagnie d'Annie Darisse et Dominique Leclerc.

Lou et Aude, début trentaine, sont les meilleures amies possible. Des amies d'enfance. Des amies pour le meilleur et pour le pire. Des amies angoissées, par le monde et ses diktats, mais terriblement conscientes de tout ce qui pèse sur elles. Quand Aude apprend qu'elle est enceinte d'un enfant trisomique, un vaste débat s'amorce entre elle et sa précieuse amie. Une discussion d'une honnêteté admirable : « Tu fais des grands discours sur la société dirigée par les hommes blancs hétérosexuels, mais quand vient le temps d'accompagner ta meilleure amie dans une démarche réellement différente tu – tu encourages l'eugénisme. Je pense pas que ce soit très féministe comme posture. »

Dans cette ode à l'amitié, tous les arguments seront courageusement soumis, toutes les peurs, tous les souhaits. Un dialogue enrichi par de judicieux retours dans le temps (où Lou et Aude apparaissent enfants ou adolescentes) et par les interventions de multiples acteurs sociaux, comme la désopilante « Chorale des gens avec des opinions » ou encore le « Chœur des parents exprimant leurs inquiétudes... un tantinet irrationnelles ». On sort grandi de cette sorte de table ronde, un remue-méninges aussi drôle qu'émouvant, mais surtout plein d'espoir quant à la suite des choses. ♦

☆☆☆

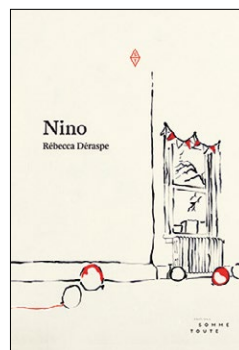
Rébecca Déraspe, **Nino**

Montréal, Somme toute, 2017, 196 p., 19,95 \$

☆☆☆☆

Rébecca Déraspe, **Gamètes**

Montréal, Atelier 10, coll. « Pièces », 120 p., 12,95 \$



Au-delà d'Octobre 1970

François Cloutier

Sujet déjà abordé en bande dessinée, entre autres dans *Paul au parc* de Michel Rabagliati et *Pour en finir avec novembre* de Sylvain Lemay, la crise d'Octobre 1970 sert de toile de fond au récit scénarisé par Richard Vallerand et illustré par André-Philippe Côté.

Richard Vallerand scénarise et dessine depuis quelques années ; il nous avait donné en 2016 l'album *Félice et le roi crabe* en collaboration avec Mikaël. Le dessinateur André-Philippe Côté, lui, n'a plus besoin de présentation. Un des fondateurs du magazine *Safari*, il est caricaturiste au *Soleil* depuis vingt ans ainsi que le créateur du Docteur Smog, héros de trois albums (éditions Jungle et La Presse). Pour leur première collaboration, fort réussie, les deux auteurs ont campé leur récit dans la ville de Québec en Octobre 1970. Leur personnage principal, un peu comme le peuple québécois à ce moment charnière de l'histoire, cherche à comprendre et à accepter qui il est.

Récit bien ficelé

Les premières cases de la bande dessinée présentent une classe d'école secondaire typique de l'époque, où le tyran du groupe arrive en retard, arrogant envers l'enseignant et gratifiant d'une « mornifle » le héros de la bédé, Laurent. La vie à la maison n'est pas plus facile pour ce dernier. Sa mère, Aline, est presque toujours absente, trop occupée par ses actions syndicales à l'hôtel qui l'emploie. Orphelin de père, il écoute sa mère lui raconter pour la énième fois comment son paternel a été tué d'un éclair alors qu'il travaillait sur un chantier à Matane. Heureusement, Laurent peut compter sur sa tante Marie, une hippie un peu bohème, serveuse dans un bar, pour s'occuper un peu de lui. Sans oublier le voisin d'en bas, monsieur Lebrun, qui prend le jeune homme sous son aile.

Le récit débute quand le professeur demande à ses élèves de créer un héros québécois. Laurent a son idée : il invente Hydroman, un superhéros qui doit ses pouvoirs à un éclair qui l'a foudroyé. Il aurait dû en mourir. Or, au contraire, cet accident l'a transformé et l'a rendu invincible. La bédé dessinée par Laurent se retrouve dans la trame narrative de Côté et Vallerand, créant ainsi une coupure avec le récit. Son personnage lui est malheureusement volé par Jason Picard qui, lorsqu'il lui donne une raclée, trouve le travail et avertit Laurent qu'il va le garder pour lui. Jason s'en prend à sa victime pour plusieurs raisons, entre autres parce que son père travaille au même hôtel que la mère du personnage principal. Le père de Jason a peur de perdre son emploi à cause des pressions qu'exerce le syndicat sur les propriétaires de l'entreprise. Laurent, se sentant dépourvu devant les actions de son dorénavant ennemi juré, se tourne vers sa tante Marie, qui a aussi son lot de problèmes.

Laurent hésite à dénoncer Jason et décide de le provoquer. Il invente un nouveau héros, mais amérindien cette fois. Jason, qui se réclame de cette même origine, est en furie contre Laurent lorsqu'il entend ce dernier décrire à l'enseignant son personnage. Sa tante Marie l'amène même au village huron afin qu'il complète ses recherches. Entretemps, il découvre la vérité sur ses origines, ce qui vient confirmer certaines choses qu'il pensait déjà. Un peu

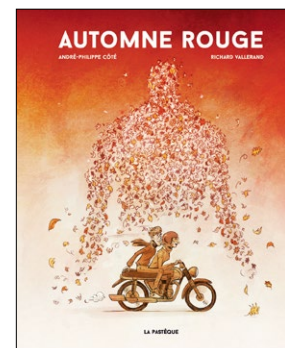
comme le Québec de l'époque, Laurent s'interroge sur son identité. Certains événements surgissent dans les vies d'Aline et de sa sœur Marie, ce qui vient compliquer les choses.

Les planches de Côté sont parfaites, pas nécessairement réalistes mais nuancées, avec un sens efficace du découpage.

Un album complet

À la lecture des premières planches, le lecteur en vient à se demander s'il lit réellement un album pour « adultes ». Les auteurs parviennent à dissiper le doute dès l'arrivée du personnage d'Aline, qu'on découvre dans une assemblée syndicale houleuse. Leur album montre des situations et des dialogues qui évitent les clichés. Les planches de Côté sont parfaites, pas nécessairement réalistes mais nuancées, avec un sens efficace du découpage. Au lieu de mettre des récapitulatifs qui expliquent les pensées de Laurent, quelques planches imitant des feuilles lignées qu'il aurait griffonnées sont dispersées au fil des pages. Grâce à ce procédé, le lecteur s'identifie mieux au personnage. Les couleurs s'assombrissent en même temps que le récit, les drames que vivent Laurent et sa famille n'en sont que plus touchants. Les dernières planches de l'album laissent les lecteurs sur une note d'optimisme qui n'est pas niais mais, au contraire, plutôt rafraîchissant. On espère une prochaine collaboration entre ces deux auteurs. ♦

☆☆☆
André-Philippe Côté
et Richard Vallerand
Automne rouge
Montréal, La Pastèque,
2017, 104 p., 27,95 \$



Déjà vu

François Cloutier

Une nouvelle création de Jimmy Beaulieu est toujours un moment excitant pour l'amateur de bande dessinée que je suis. Même lorsqu'il flirtait avec le cliché dans ses œuvres précédentes, sa façon de raconter, sa sensibilité et son humour venaient racheter la chose. Or, le dessinateur n'arrive pas à convaincre dans ce nouvel album.

Après des albums d'une grande qualité comme *Comédie pornographique sentimentale* et *Non-aventures*, les attentes ne pouvaient qu'être grandes pour *Rôles de composition*. Cependant, l'auteur ne parvient pas à toucher le lecteur avec ce récit d'amour et d'infidélité. On retrouve les mêmes éléments que dans les précédents albums de Jimmy Beaulieu : des femmes nues, un propos social et une histoire romantique un peu compliquées. Malgré toute la bonne volonté du bédéiste (parfois trop sentie d'ailleurs), le récit ne parvient pas à décoller et, une fois terminé, l'album se referme sans laisser trop de souvenirs.

Amour sur carré rouge

L'album commence en 2012. Noémie et Colette font l'amour en discutant. La première est comédienne et raconte sa déception à propos d'un rôle qu'elle a obtenu dans une série télé. Au fil de leurs ébats, elles se couvrent de peinture pour ensuite s'habiller et aller rejoindre la manifestation étudiante qui passe en bas de chez elles. Expliquons tout de suite que la bande dessinée est découpée en séquences, toutes teintées différemment. Selon le chapitre, les planches ont la même couleur (rouge pour les premières planches, bleu pour certaines, vertes pour d'autres, etc.).

Or, c'est la spécialité de l'ennemi. Sa virtuosité dans l'art de manipuler les masses est si totale qu'on ne peut plus se défendre à coups de simples « Réveillez-vous ! » qui, au fond, ne servent qu'à exprimer notre colère.

En regardant un film de science-fiction allemand avec Colette, Noémie sent monter en elle un véritable béguin pour l'actrice principale du film, une certaine Ana Glaser. Quelque temps après, elle part en voyage, en Allemagne, sans trop en dire à Colette sur ses visées. En fait, Noémie a contacté la fameuse actrice et court la rejoindre. Jimmy Beaulieu raconte sans juger ses personnages, sans les excuser, mais sans vraiment faire comprendre leurs motifs.

À trop vouloir

Ce qui surprend le plus dans cette bande dessinée, c'est que, malgré le fait que tous les traits propres à Jimmy Beaulieu sont réunis, on ne le sent pas impliqué dans son récit. Les différentes situations dans lesquelles sont plongées les héroïnes sont souvent banales, ce qui en soi n'est pas inintéressant, mais elles ne nous rendent pas les personnages plus sympathiques ou attachants. Or, c'est justement cet attachement, qu'on éprouvait dans les autres albums de l'auteur, qui manque. Les allusions à la musique rock et alternative des années 1990, nombreuses encore une fois, tentent d'appuyer un propos diffus.

Le trait de Beaulieu est plus gras, moins détaillé que ce qu'il nous avait proposé dans ses albums précédents. Les cases sont plus aérées, l'impression qui en découle est que les personnages sont plus libres. Bien entendu, le plaisir que le bédéiste prend à dessiner des corps de femmes qui s'enlacent est palpable, les fidèles lecteurs y reconnaîtront le dada de l'artiste. Ces élans érotiques ont déjà été vus dans d'autres albums, mais en mieux, avec plus de sensualité et d'émotions. On referme l'album avec l'impression (fausse, je le souhaite) que Jimmy Beaulieu a peut-être fait le tour du jardin avec ses univers féminins. Dommage.◆

Ce qui surprend le plus dans cette bande dessinée, c'est que, malgré le fait que tous les traits propres à Jimmy Beaulieu sont réunis, on ne le sent pas impliqué dans son récit.

Dans la deuxième séquence, Colette angoisse à l'annonce de l'arrivée de sa mère qui vient rendre visite au couple. Les filles se remémorent leur rencontre et le coup de foudre qu'a eu Colette, alors que Noémie fréquentait une autre fille. Colette, la bavarde des deux, s'épanche longuement sur ses sentiments, tandis que la comédienne, elle, l'écoute sans trop réagir.

La partie de l'album qui suit ressemble davantage à un manifeste d'extrême gauche maladroit qu'à un dialogue entre deux personnages. Pendant qu'elles font l'amour (ces filles ont vraiment un pouvoir de concentration hors du commun), Colette tient ce discours :

☆
Jimmy Beaulieu
Rôles de composition
Montréal, Mécanique générale,
2016, 112 p., 29,95 \$



Le regard humaniste des femmes

Chantal Ringuet

Cet ouvrage d'entretiens dresse un état des lieux aussi révélateur que nécessaire. Il comble une lacune importante, en recueillant les témoignages de femmes qui souvent travaillent « à la dure » dans le cinéma, un milieu encore gouverné par un *boys'club*.

De la littérature au cinéma, la présence des femmes s'affirme d'une manière fort différente au Québec. Très actives sur la scène littéraire depuis plusieurs décennies, où elles connaissent un rayonnement local et international, les femmes le sont beaucoup moins dans le domaine cinématographique. Et pourtant, elles sont nombreuses à amorcer des études universitaires dans un programme de cinéma. Si les talents et les idées ne manquent pas chez les réalisatrices, comment expliquer leur quasi-absence? Qu'est-ce qui fait qu'elles abandonnent souvent leurs projets de films pour se tourner vers autre chose?

Dans *Le cinéma québécois au féminin*, Céline Gobert et Jean-Marie Lanlo soulèvent ces difficiles questions en recueillant les témoignages de sept femmes qui œuvrent dans le milieu depuis quelques années ou plusieurs décennies : Sophie Deraspe, Jessica Lee Gagné, Izabel Grondin, Isabelle Hayeur, Nicole Robert, Chloé Robichaud et Ségolène Roeder. Faisant suite à l'ouvrage *Le cinéma québécois par ceux qui le font* (que Lanlo avait codirigé avec Martin Gignac), publié chez le même éditeur en 2016, *Le cinéma québécois au féminin* dévoile les dessous d'un métier difficile à conquérir pour les femmes.

Une hégémonie masculine

La majorité des créatrices interviewées s'entendent sur les points suivants : les femmes ne prennent pas assez leur place dans le cinéma québécois, le métier (ainsi que celui de la publicité, par exemple) reste sous le joug des *boys'club* et le financement des projets est souvent dérisoire. De plus, il faut être vraiment forte pour devenir réalisatrice... Isolées dans le cinéma d'auteur, acculées au second rang par les producteurs et les distributeurs qui misent surtout sur les hommes en tant que réalisateurs et têtes d'affiche, des valeurs sûres dans un milieu restreint et fragile, les femmes œuvrant dans le cinéma québécois sont pourtant remplies de talents et de projets.

Il reste que, de nos jours, le cinéma demeure un « carcan » ou un domaine très « niché ». « Inconsciemment, les histoires portées par les hommes vont davantage nous intéresser que les histoires portées par les femmes. On cherche des héros. On a tous été bercés par les grands archétypes que sont la force, la conquête et le désir, qui sont plus difficiles à aborder d'un point de vue féminin », avance Ségolène Roeder, directrice générale de l'organisme Québec cinéma. Pour cette raison, lorsque le grand public pense aux œuvres majeures du cinéma québécois, les premiers noms qui viennent spontanément à l'esprit sont souvent ceux de Gilles Groulx, Claude Jutra et Pierre Perrault. Des pionnières telles que Mireille Dansereau, Anne-Claire Poirier et Paule Baillargeon sont reléguées au second plan, leurs films étant perçus davantage comme militants qu'esthétiques en raison de la période politisée qui les a vus naître. Au fond, des films comme *La vie rêvée* et *Mourir à tue-tête* semblent plus novateurs, sur le plan des sujets choisis et de la forme privilégiée, que des œuvres telles *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*. Serait-ce parce qu'il s'attarde à

des sujets plus difficiles et moins séduisants que le cinéma féminin se classerait au deuxième rang?

Une position humaniste

Mais il n'y a pas que les réalisatrices qui peinent à se tailler une place significative dans le cinéma d'ici. Autre aspect abordé dans cet ouvrage, les personnages féminins sont souvent lacunaires ou, encore, ils frôlent le cliché. Peu se dégagent de l'image traditionnelle de la femme-objet dans les films réalisés par des hommes. D'ailleurs, les films centrés sur des femmes qui se dégagent de la norme et qui remportent un succès commercial, tels que *Sarah préfère la course* (2012) de Chloé Robichaud et *La passion d'Augustine* (2015) de Léa Pool, sont considérés comme de véritables exceptions. Selon les codirecteurs de l'ouvrage, l'ensemble de ces difficultés traduirait « de réels dysfonctionnements sociétaux liés à la place de la femme et à certains préjugés d'un autre âge, qui semblent pourtant encore présents ».

En parallèle, il est pour le moins intéressant de constater que dans les films documentaires et de fiction réalisés par des femmes, la diversité et la représentation de la réalité sont à l'honneur. De *La vie rêvée* (1972) de Mireille Dansereau à *Mariages* (2001) de Catherine Martin, les femmes ont tendance à s'ouvrir davantage au rapport à l'autre et aux complexités des rapports familiaux et amoureux. De manière générale, « les femmes se mettent dans une position plus humaniste, favorisent le dialogue avec l'autre ». De plus, les cinéastes des nouvelles générations proposent une vision plus ancrée dans la réalité que leurs pairs masculins, où la sexualité féminine est libérée des normes sociales et du joug patriarcal, et où la violence et le divertissement ne figurent pas au premier rang.

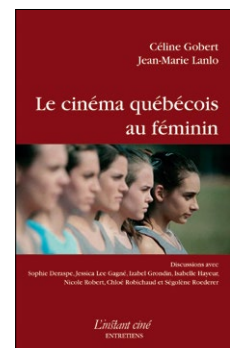
Si ce livre d'entretiens s'apparente par moments à un exercice didactique, notamment parce que chacun s'ouvre sur la même question (« Quelle est la place des femmes dans le cinéma québécois? »), il présente l'immense intérêt de valoriser la parole et le travail des femmes sans sombrer dans un discours revendicateur et dépourvu de nuances. ♦

☆☆☆

Céline Gobert et
Jean-Marie Lanlo

**Le cinéma québécois
au féminin**

Montréal, L'Instant ciné, coll. « Entretiens »,
2017, 127 p., 19,95 \$



Désir de reconnaissance

Chantal Ringuet

Petit essai à caractère autobiographique qui met en lumière le parcours d'un écrivain québécois, *La solitude de l'écrivain de fond* rend hommage à l'Américain Wright Morris. Source d'inspiration majeure pour Daniel Grenier, ce dernier explique pourquoi l'œuvre littéraire de Morris a sombré dans les méandres de l'oubli.

Abordant la question de la reconnaissance en littérature, le dernier ouvrage de Daniel Grenier cumule anecdotes et réflexions à propos de ses premiers pas en tant que jeune écrivain en devenir. Il y aborde aussi ses flâneries parisiennes sur les traces de Morris à l'occasion de la sortie de son propre roman en France, et les rapports que l'écrivain entretient avec ses lecteurs. Publié dans la série « QR » au Quartanier, cet ouvrage accessible et original fait surgir plusieurs interrogations concernant le *making of* d'un écrivain québécois à succès et le confronte au mythe de l'écrivain « oublié ».

L'écrivain, le lecteur et le passeur

Comment suis-je devenu l'écrivain que je suis ? Quelle sorte de lecteur est donc un écrivain ? Que signifient la reconnaissance et la gloire en littérature ? Pour l'auteur de *Malgré tout on rit à Saint-Henri* et de *L'année la plus longue*, l'écrivain est avant tout un lecteur qui devient lui-même un passeur vis-à-vis de ses pairs, en décrivant dans la fiction une réalité qui « sera toujours celle des livres précédents ». Dans un passage lumineux, il affirme : « Au-delà de cette image enivrante de moi-même, suis-je autre chose qu'un lecteur, toujours en train de *passer* la réalité à un autre lecteur, telle qu'elle m'a été décrite par les mille et un livres de ma vie ? Serai-je assez honnête pour ne jamais oublier que je n'ai pas envie d'autre chose, au fond ? » L'importance du lecteur s'affirme d'autant plus par la capacité de Grenier de se laisser façonner par l'auteur durant son propre processus de création. Comme l'écrivait Morris, « [l]e lecteur désiré [...] est la première des fictions que l'écrivain doit créer, et c'est pourquoi, pour lui, les premières lignes d'une œuvre sont si importantes. » Pour Grenier, la lecture supplanterait donc les expériences vécues : « C'est effectivement la lecture qui fait de nous des écrivains, depuis longtemps, et non nos voyages inoubliables ou nos rencontres improbables », avance-t-il. Et parmi les écrivains qu'il fréquente, la figure de Philippe Sollers domine et, surtout, celle de Wright Morris.

Wright Morris, un écrivain « oublié » ?

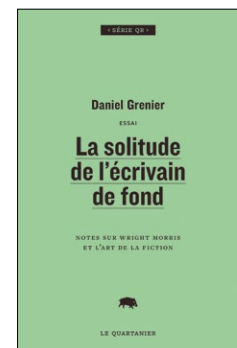
À l'inverse d'un Larry McMurtry, écrivain et scénariste de renommée internationale dont l'œuvre porte sur l'Ouest américain, Wright Morris (1910-1998) ne s'est pas taillé une place importante en tant qu'écrivain dans une société dont l'institution littéraire, fort bien développée et financée, sait reconnaître les voix incontournables de son temps. En marge des différentes « écoles » et traditions littéraires, très importantes aux États-Unis, Morris a toutefois remporté certains prix littéraires, auxquels se sont ajoutées d'autres récompenses pour son travail de photographe. S'il se défendait d'être un écrivain « régional », une catégorie « où on finit par placer les artistes ayant eu le malheur d'essayer de faire comprendre aux gens qu'*ici* et *ailleurs*, c'est la même chose au

bout du compte », soutient Grenier. C'est pourtant dans le Nebraska, une région non stratégique pour le milieu de l'édition américaine, qu'il a publié la majeure partie de ses ouvrages. En somme, il est resté une figure de second plan qui n'a pas réussi à frapper outre-mesure l'imaginaire de ses contemporains. Ainsi, à l'exception d'un roman publié sous le titre *La dernière fête* chez Gallimard en 1964, son œuvre n'a pas été traduite en français. Faut-il en conclure pour autant que Morris est un écrivain « oublié » ? On peut en effet se questionner : sur quelles bases peut-on attribuer ce qualificatif à un écrivain contemporain, si près de nous dans l'histoire, et qui a reçu, entre autres, un National Book Award ?

On le sait, le mythe de l'auteur ou du manuscrit « oublié » exerce une fascination sur l'imaginaire populaire aux États-Unis. À tel point que les producteurs d'Hollywood n'ont cessé d'en tirer profit, notamment avec un film comme *The Words* (2012), centré sur un manuscrit chiné dans une brocanterie par un jeune écrivain qui cumule les refus des éditeurs et qui, en le plagiant, remporte un énorme succès. En tablant sur ce mythe, qu'il se réapproprie en remplaçant la figure du jeune écrivain esseulé qui se cherche par sa propre personne, Grenier se réinvente et en sort doublement gagnant, puisqu'il est déjà lui-même un écrivain à succès... L'effet est réussi, mais le texte, un peu court, laisse le lecteur en appétit. En définitive, lorsqu'il affirme que Wright Morris est le « romancier oublié le plus important du xx^e siècle », une question s'impose : jusqu'à quel point l'écrivain devient-il, petit à petit, un produit façonné par ses lecteurs avides d'histoires énigmatiques qui puisent dans le mythe ? Jusqu'où le désir de reconnaissance mène-t-il un écrivain ?

Si l'auteur semble prêcher parfois par excès d'enthousiasme vis-à-vis de Morris, on lira avec grand plaisir ce petit ouvrage qui nous amène *behind the scenes*, tout en présentant l'intérêt supplémentaire de révéler le pouvoir créateur de la traduction dans la dynamique de transmission qui unit l'auteur devenu passeur à ses lecteurs. ♦

☆☆☆
Daniel Grenier
**La solitude de
l'écrivain de fond**
Montréal, Le Quartanier,
2017, 96 p., 14,95 \$



La littérature vivante

Maité Snauwaert

La *littérature vivante* est celle qu'on lit, qu'on analyse – mais aussi celle qu'on transmet. C'est en enseignantes autant qu'en lectrices, en pédagogues attentives à leur public, qu'Amélie Paquet et Julie Boulanger brisent le silence auquel sont encore trop souvent réduites les femmes dans l'histoire littéraire.

L'anecdote est connue : si vous enseignez un cours de littérature dont le corpus se compose entièrement d'œuvres de femmes, c'est un cours de littérature des femmes. Mais si vous enseignez un cours dont le corpus émane uniquement d'hommes, c'est un cours de littérature.

Les préoccupations récurrentes de l'ouvrage font état d'une éthique pédagogique rafraîchissante, qui s'inscrit en faux contre un certain enseignement biaisé.

Le bal des absentes, c'est d'abord un blogue, conçu et alimenté par les enseignantes de cégep et compagnes de vie Julie Boulanger et Amélie Paquet (je le signale parce qu'elles le mentionnent sans ambages et que la tendresse du partage complice n'est pas étrangère à leur écriture). Depuis 2015, ce blogue existe afin de créer un espace de résonance pour leurs réflexions sur la littérature, sa transmission en salle de classe, et le militantisme encore nécessaire pour faire figurer des auteures dans les programmes de lecture. « Tout se passe comme si faire lire des femmes exigeait toujours un effort supplémentaire et impliquait un engagement compromettant. » L'essai croise des lectures d'œuvres audacieuses avec des récits d'enseignement non moins périlleux. En effet, la profession d'enseignant place chaque jour celles et ceux qui l'exercent devant une grande vulnérabilité – celle de leurs élèves (surtout dans la catégorie d'âge concernée par le cégep) mais aussi la leur.

Les deux auteures sont prêtes à assumer ce risque, à en faire état ouvertement : « À partir du moment où on conçoit l'enseignement comme un espace de réflexion et de création, on est voué à y aller par essais et erreurs. » L'ouvrage prolonge cette quête tâtonnante et foncièrement honnête en revenant sur les moments de joie comme sur les désarrois suscités en classe par la rencontre des œuvres littéraires.

Un manifeste inspirant

Dans une maquette claire et aérée, chacun des textes de ce recueil se lit comme un billet, mêlant analyse de texte, anecdotes à propos de sa réception en classe, réflexion sur les préjugés qui entourent encore les représentations non canoniques de sujets femmes auteures ou personnages, critique de « l'excuse historique » de leur absence de nombreuses anthologies, et regard social sur les

inégalités entérinées voire engendrées par l'école. L'ouvrage devient ainsi un plaidoyer pour la littérature qui, parce qu'elle permet de s'exposer « au risque d'être bouleversé », « aide à vivre », tandis qu'il demeure vrai que « la connaissance des mots donne la confiance nécessaire à la conquête de sa liberté ».

Les préoccupations récurrentes de l'ouvrage font état d'une éthique pédagogique rafraîchissante, qui s'inscrit en faux contre un certain enseignement biaisé consistant à rire de ses propres élèves en partageant leurs « perles » sur les médias sociaux : « À mon avis, les enseignant-e-s pillent cet espace sacré en partageant les erreurs des étudiant-e-s. Ils font preuve aussi d'un non-respect étonnant pour le processus d'apprentissage. » Les deux enseignantes défendent des œuvres fortes qui susciteront en classe des dialogues riches et ouverts, à même d'interpeller les étudiant-e-s et de révéler des interprétations non préalablement scriptées, même s'il leur faut parfois pour cela faire preuve d'un certain courage. Ainsi, au sujet de *Mettre la hache* de Pattie O'Green, « Julie » (chaque texte est simplement signé par le prénom de son auteure) écrit : « Il ne fallait donc pas juste que je croie en la légitimité d'enseigner ce texte : il fallait aussi que je sois capable de le porter. »

Si l'enseignement des textes de femmes est le combat le plus apparent du livre, c'est cette qualité d'engagement dans le métier de transmettre qui lui confère toute sa mesure et sa plus grande force. Car partant d'enjeux féministes, il les dépasse au profit d'un enjeu social plus large, lorsqu'il s'agit d'apprendre à lire à tous ses élèves : « J'ai trouvé quelques phrases magnifiques, justes et habiles, qui montrent comme on perd tous au change lorsque trop de gens restent silencieux. »

Le féminisme de l'ouvrage le conduit ainsi à faire de la place à toutes les voix, le livre témoignant lui-même au final, à l'instar de celle qu'il découvre sous la plume d'étudiant-e-s, « de cette intelligence libre qu'on a tendance à sous-estimer ou à ignorer », et qui est pourtant celle qui nous permet de penser. ♦

☆☆☆☆

Julie Boulanger
et Amélie Paquet

Le bal des absentes

Montréal, La Mèche, coll. « L'Ouvroir »,
2017, 288 p., 29,95 \$



L'urbanisation refusée

Marie Carrière

Le Québec boude ses espaces périurbains. Ce faisant, il dénie l'histoire de sa propre modernité.

C'est du moins le constat sans équivoque de ce travail important de Daniel Laforest. Avec une grande lucidité, l'essayiste pose un regard précis et rectificatif sur les complexités du territoire québécois – qu'aurait mal saisies la critique culturelle et contre laquelle aurait regimbé la littérature, sauf quelques exceptions. Phénomène déterminant tant de l'histoire urbaine que des modalités culturelles, littéraires et sociales de la modernité, l'urbanisation aura été parmi les forces les plus mal connues et mal aimées de l'histoire intellectuelle du Québec. Du moins, avant l'avènement de « l'âge de plastique ».

Il faut comprendre d'emblée le concept d'urbanisation sous-tendant tous les propos qui s'étalent avec la souplesse considérable de cet essai fort érudit, mais toujours lisible et limpide, que réalise Daniel Laforest. L'analyse se nourrit de la philosophie deleuzienne (en filigrane) et affective (plus ostensiblement); de la géographie et de l'histoire de l'infrastructure moderne; et, bien entendu, de l'évolution de la critique littéraire au Québec. L'urbanisation, quant à elle, ne renvoie ni à la ville ni à la banlieue, mais intègre les deux. L'urbanisation est bel et bien ce que le périurbain incarne si totalement :

La banlieue comme forme-en-développement est la façon dont cet espace de vie doit aujourd'hui s'inscrire par rétrospection dans la modernité littéraire québécoise. Mais alors, ça ne peut plus s'appeler la banlieue, et pas la ville non plus. C'est le mouvement qui est commun aux deux et qui les remue sans cesse, qui en amenuise des pans et en fait s'enfler d'autres, qui enfin traverse nos vies quotidiennes, et qui a pour nom urbanisation.

Des points aveugles

Il n'en est pas moins, chez Laforest, qu'une déconstruction d'une des plus fondamentales assises binaires du Québec: l'opposition campagne / ville et son homologue, pour ainsi dire mythique, exode rural / arrivée en ville. La dichotomie est foncièrement fautive. C'est ce que démontre cette lecture percutante du périurbain dans la littérature de l'après-guerre, donc depuis *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières en passant par les romans de Jacques Ferron, Michael Delisle, Mordecai Richler, jusqu'à ceux de Lise Tremblay, Catherine Mavrikakis et Nicolas Dickner. Refusées, détestées et parfois manifestement abordées (et souvent aussitôt occultées ou ignorées) dans les textes littéraires, la banlieue et les traces infiniment historiques et personnelles de l'urbanisation auront subi un aveuglement aberrant. Le constat ébranlera peut-être quelques chercheurs estimés dans le domaine des études québécoises, car cette cécité critique se manifeste à plusieurs endroits: le culte de Montréal « devenue illimitée dans nos esprits » littéraires; la ville « hybride » ou « monde » d'un discours cosmopolite ou multiculturel galvaudé; l'idée d'américanité allégrement perquisitionnée par d'aucuns; et d'entrée de jeu, bien sûr, un Québec imaginaire bien arrimé dans sa haine de la souillure de ses espaces ruraux ou encore des débordements industriels, mécanistes et consuméristes du développement périurbain. Comme si la ville, et plus précisément Montréal, elle, n'était qu'une foire

sociale de mouvances culturelles. Tout en soulignant prudemment leur raison d'être historique et culturelle, l'essai nous refuse de telles conjugaisons rassurantes.

L'ordinaire affectif

Le plus beau de *L'âge de plastique* est possiblement sa réflexion sur la vie ordinaire. Du même coup, c'est ici qu'on aurait voulu lire l'essayiste davantage, sur ces textes contemporains (de Samuel Archibald, d'Élise Turcotte, cités parmi d'autres) qui semblent savoir creuser la signification de la vie matérielle. Une mention intéressante des réserves autochtones passe un peu rapidement: espaces soulignés pour leur « même teneur dans l'imaginaire culturel du Québec » que ces banlieues qu'on « contourne par l'autoroute » sans les comprendre. L'observation est forte; un roman comme *Kuessipan*, par l'écrivaine innue Naomi Fontaine, se prêterait à une analyse prometteuse dans ce sens.

Il faut dire que l'analyse, déjà audacieuse dès ses premières pages, se raffermir au fur et à mesure de son déroulement. Mais elle acquiert toute la finesse d'une voix personnelle et fondamentalement essayiste dans le dernier chapitre. Issu d'un quartier de Sainte-Foy (banlieusard s'il en est un), l'auteur narre son propre rapport affectif aux traces d'une urbanisation toujours en procès, pour élucider l'enlacement entre espace et vie ordinaires. En outre, l'ordinaire ne se limite pas à la conformité consummatrice ou à la fixité d'un quotidien ennuyeux que la modernité a peut-être eu raison de reconnaître, mais qu'elle en est venue à associer exclusivement au périurbain pour ainsi le déshistoriciser et le caricaturer – et faire de la banlieue « une vision unilatéralement dystopique ». La vie ordinaire se lie intrinsèquement au monde matériel qui façonne notre vécu individuel: c'est ce que retire si habilement Laforest de la pensée de Kathleen Stewart exprimée dans son ouvrage remarquable, *Ordinary Affects*. C'est en fait cette vie affective, et non pas simplement surconsummatrice ou enclavée dans la banlieue, que l'essayiste voudrait nous amener à voir dans les textes littéraires, ainsi que notre propre appartenance à l'urbanisation moderne: à « savoir lire les présents inaboutis de la vie ordinaire ». Si le Québec n'aime pas sa banlieue, Daniel Laforest, lui, aime sa littérature, et il voudrait que nous apprenions à la lire même, et peut-être surtout, à l'encontre de nos partis pris. ♦

☆☆☆☆
Daniel Laforest
L'âge de plastique:
lire la ville contemporaine
au Québec

Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal,
coll. « Nouvelles études québécoises »,
2016, 204 p., 29,95 \$



Le passé coquin de nos ancêtres

Evelyne Ferron

Malgré la morale religieuse, nos ancêtres aimaient autant, sinon plus, la grivoiserie que nous !

La maison d'édition Septentrion, sous la direction de Denis Vaugeois, planifiait depuis un certain temps déjà la publication d'une version rééditée d'un livre qui avait marqué le monde de l'histoire du Québec dans les années 1970, tant par son sujet que par sa rigueur méthodologique. Voilà que paraît enfin cette version allégée, pas tant dans son contenu que dans sa forme, du livre *La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*, de l'écrivain, ethnologue et historien Robert-Lionel Séguin (1920-1982). Le livre original, en deux tomes, avait été publié par la maison Leméac en 1972 et son auteur avait reçu un an plus tard le prix Jean-Hamelin pour ce colossal ouvrage.

Réorganisé en un seul livre d'un peu plus de cinq cents pages, l'ouvrage nous plonge dans diverses facettes des mœurs libertines du XVII^e siècle en nous les faisant découvrir par le biais de thématiques précises, allant des mœurs publiques à la vie quotidienne, en passant par la vie matrimoniale et la plus délicate question des sanctions... « D'une grande richesse, les archives québécoises révèlent la vie intime de toutes les couches sociales de la colonie. »

Colons et Amérindiens

Le livre nous fait pénétrer directement, dès les premières pages, dans le monde de la grivoiserie avec les relations entre les premiers colons, les communautés religieuses et les Amérindiens. Sans mise en contexte historique, nous entrons dans le vif du sujet, avec de nombreux témoignages d'époque à l'appui, faisant littéralement « parler » les personnes impliquées. Prenons pour exemple le cas assez imagé de Martine Messier, une femme forte qui pouvait s'adonner « aux besognes champêtres avec une facilité et une adresse que peuvent lui envier bien des hommes ». Aux prises avec des assaillants iroquois, elle n'hésita pas à sauver sa vie en empoignant les testicules de l'un d'entre eux, un fait drôlement abordé par la littérature de l'époque, puisqu'on hésitait à parler directement de la zone d'attaque.

Nous voyons aussi que la vision de la sexualité (excluant le viol puisque ce dernier était inconnu de la plupart des communautés amérindiennes) était différente dans les communautés autochtones comme les Abénaquis, qui ne voyaient pas d'inconvénients aux concubinages nocturnes lorsqu'une femme n'était pas mariée, ce qui a plu à plusieurs coureurs des bois. Certains ont toutefois dépassé les bornes, comme Michel Acault « qui sera poursuivi et menacé parce qu'il laisse des enfants illégitimes partout où il séjourne ». L'historien aborde même la question de l'homosexualité autochtone, ce qui est étonnant pour un livre paru pour la première fois en 1972 ! Les citations et témoignages d'époque sont très riches et imagent à merveille un aspect moins connu, parfois par ignorance due à une vision édulcorée de la vie en Nouvelle-France, du quotidien de nos ancêtres. Si les cuisses légères, les adultères, la prostitution (notamment près des casernes de Québec) et les

accusations d'obscénité étaient chose courante, la justice, elle, traitait ces situations avec une certaine sévérité.

L'Église face au libertinage

L'Église était de son côté très consciente des risques de libertinage dans une société où, bien qu'elle multipliat les efforts pour attacher les hommes à la terre, la traite des fourrures restait plus lucrative que l'agriculture et permettait une liberté d'action sans supervision pour les hommes qui choisissaient ce moyen de subsistance... L'historien nous cite aussi les cas plus complexes des cabarets, nous donnant des exemples très concrets des altercations possibles entre les gentilshommes et coureurs des bois qui fréquentaient ce type d'établissement – comme celui de la Folleville – et les forces de l'ordre :

Ce beau monde, attablé, ne semble pas impressionné par l'arrivée impromptue des représentants de la loi. Les épées sont subitement dégainées, et les gens de robe n'ont qu'à filer pour éviter d'être embrochés. Ce n'est pas sans raison si nombre de gentilshommes sont continuellement occupés aux découvertes et aux expéditions lointaines. Gardés à la ville, ils causeraient maintes bagarres et rixes sanglantes.

Denis Vaugeois et Septentrion nous offrent ainsi une édition plus accessible d'un ouvrage marquant et toujours pertinent. Les témoignages d'époque constants rendent le récit bien vivant et les affirmations sont bien appuyées de références pour nous permettre de retrouver les informations d'origine ou les sources utilisées par l'historien. Pour les connaisseurs et grands amateurs de l'histoire du Québec, il s'agit sans conteste d'un ouvrage de référence à se procurer, qui offre une vitrine très riche sur les mœurs d'antan. Cependant, ce livre costaud, écrit dans une plume qu'on n'utilise plus aujourd'hui, est moins accessible pour le grand public. Les mises en contexte historiques sont rapides et souvent très précises, ce qui peut rendre la lecture ardue pour quelqu'un qui s'intéresse au sujet sans avoir des connaissances étendues sur l'histoire de la Nouvelle-France. ♦

☆☆☆

Robert-Lionel Séguin

La vie libertine en

Nouvelle-France

au XVII^e siècle

Québec, Septentrion,

2017, 520 p., 44,95 \$



Notman, visions de mémoire

Emmanuel Simard

Constituée de nombreux documents photographiques et d'essais, nul doute que l'imposante monographie marquera les mémoires ; le travail du « premier photographe canadien de renommée internationale au XIX^e siècle », William Notman, y restera gravé.

D'abord, il y a cette couverture contrastée, énigmatique, d'un noir anthracite rappelant la magnificence d'un monolithe qui, animé par des forces étranges, se dresserait dans votre bibliothèque. Il y a cet autoportrait d'un homme sagement éclairé, à l'air grave ou concentré, le photographe William Notman en l'année 1868. En surimpression, les lettres blanches du patronyme : police de caractères soignée sans empattement, franche et tranchante, dont les deux N tronqués sur leur verticalité débordent de la couverture et s'efforcent de se rejoindre pour ainsi former une boucle. Le message n'en est que plus clair : on n'oubliera pas de sitôt cette importante et imposante monographie.

Magnétique, l'ouvrage s'ouvre comme une malle cachée au fond d'un grenier. Tout au long, et à commencer par cette table des matières évoquant la chambre noire et les milliers de planches-contacts faites et refaites, le graphisme est irréprochable de modernité, minimal et sobre. Ce qui a d'ailleurs valu à l'agence Paprika d'être primée lors du dernier gala Grafika. Le travail du photographe ayant fui son Écosse natale est reproduit ici avec justesse et soin.

L'ouvrage est découpé en sept essais érudits et trois chapitres visuels qui, à eux seuls, font voir le visionnaire, l'artiste d'exception chez Notman. Les moments les plus forts sont d'ailleurs les chapitres où les photographies, surgissant de la page, rappellent les portraits hantés de l'aïeul sortis d'un vieil album antique ou les photographies du chapitre « Un imaginaire géographique » qui rivalisent, à certains égards, avec l'œil acéré de l'agence Magnum, ou du moins l'appellent depuis le Montréal victorien et celui du Canada ferroviaire de l'époque.

Les royaumes oubliés

Les essais remettent en contexte de manière probante l'avant-gardisme de l'artiste sur des sujets qui nécessitent un certain accompagnement : sa créativité au service du portrait, ses publications ou encore la classification systématique des photos. Malheureusement, les promesses qu'annonce le choix éditorial dans l'abondance archivistique de l'homme n'ont pas leur égal du côté des essais. En effet, ces derniers s'avèrent par moments de vastes et ennuyeux royaumes dont pas même les éclats d'un soleil de juillet – ou la foudre d'un orage – n'arriveraient à rendre la magie pittoresque. Je pense précisément aux textes de Christian Vachon, Nora Hague et Heather McNabb qui, malgré leur richesse, leur tentative pour éclairer les pratiques d'archivage de Notman et de son œuvre, alourdissent l'ouvrage d'un poids dont on cherche en vain le lest. Il ne manquerait alors que le passage d'un fou dans la vallée ou d'une équipée sauvage électrisant à nouveau le paysage.

Étrangement, cette énergie est présente et absente du texte de Joan M. Schwartz ; comme Beckett, on cherche dans « ce qui est tu la lumière du dit ». Par le biais des livres illustrés de Notman, l'essai s'intéresse aux « idées avant-gardistes sur la photographie et son rapport à la culture, à l'identité et au lieu » (Schwartz) de notre Écossais émigré. Son texte possède les qualités d'une valise à double fond. Avec brio, il aborde les enjeux identitaires et géographiques de l'époque par lesquels s'est construite l'œuvre de Notman, mais beaucoup de questions sur la notion véritable d'identité canadienne demeurent en suspens ; l'image paradoxale du photographe se servant d'une élite « qui pouvait s'enorgueillir de son goût artistique » (Schwartz) et servant la même élite apparaît donc en filigrane dans ce texte néanmoins le plus riche et le plus vivant. Aurait-il été judicieux de questionner aussi l'évolution actuelle de cette identité par le prisme de l'œuvre de Notman ? N'est-ce pas aussi le travail de l'historien ou du spécialiste de creuser le passé pour y cueillir l'or du présent ? J'aurais aimé poursuivre ma réflexion en sa compagnie.

Mémoire des lieux

Si « la culture est un projet sans cesse compromis¹ », et j'ajouterais aussi l'identité, je préfère alors suggérer que Notman, à l'instar d'Hélène Samson dans sa présentation, est « à l'origine d'un nom qui s'est distingué et d'une production qui a laissé une empreinte indélébile dans la mémoire collective » (Samson). Une mémoire des lieux, parce que les visages s'effacent malgré l'impression. Ces lieux qui nous habitent et forment notre parole, plus vieille que les souvenirs, « qu'un geste [...] peut réveiller² ». Ce geste, c'est celui de s'avancer sur la plaine, de régler l'appareil, de laisser entrer toute la lumière nécessaire, de faire ses traces. En cela, la monographie sur William Notman nous redonne le territoire et, par le fait même, la matière nécessaire afin de poursuivre notre quête de la parole. ♦

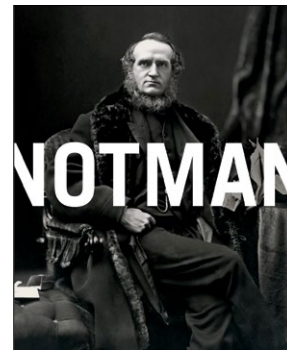
1. Fernand Dumont, *Le lieu de l'histoire*, Québec, BQ, 2014, p. 25.

2. Edmond Jabès, *Le langage dans la psychanalyse*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Confluents psychanalytiques », 1984.

☆☆☆

Sous la direction
d'Hélène Samson
et Suzanne Sauvage
**Notman : un photographe
visionnaire**

Québec, Musée McCord / Hazan,
2016, 240 p., 59,95 \$





ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD TICARTTOC VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES
 CINÉ-BULLES CINÉMAS SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT LES ÉCRITS MŒBIUS
 XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET
 NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ
 HISTOIRE QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE
 THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE
 L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS TANGENCE VOIX ET IMAGES

LA CULTURE EN REVUES

LES REVUES
 CULTURELLES QUÉBÉCOISES
 SODEP.QC.CA

sodep
 Société de développement
 des périodiques
 culturels québécois

cahier

vie littéraire

L'arrière-boutique | Dominic Tardif

Faites circuler | Ralph Elawani

Jeunateur | Stéphane Dompierre et Pascal Girard

Chronique délinquante | Yvon Paré

L'échappée du temps | Jean-François Nadeau

Écrire ailleurs | Fabien Philippe

Transports | Éric Dupont

Des observateurs du milieu des idées et de

la littérature signent des portraits, des réflexions,

des chroniques de l'ailleurs et une bande dessinée.

Quelque part à un moment donné

Dominic Tardif

Rencontre avec Benoît Chaput, de L'Oie de Cravan,
pour les vingt-cinq ans de la petite maison d'édition.

C'est Michel Garneau, dans un courriel écrit en vers (les courriels de Garneau sont presque toujours écrits en vers), qui décrit le mieux, et le plus simplement, l'esprit de L'Oie de Cravan. Le légendaire poète répondait alors à la question suivante, que nous lui avions soumise : Pourquoi au juste publiez-vous chez le proverbial éditeur lent, alors que vous pourriez publier là où ça vous chante et, surtout, là où les moyens se font moins modestes ?

*mon souvenir à moi c'est qu'on s'est rencontré
en ce lieu magique qu'on appelle
quelque part à un moment donné
peut-être une soirée de poésie
et que Benoît a eu la gentillesse
de discrètement me faire entendre
qu'il recevrait un texte mien avec plaisir
et que je lui ai (?) dès lors envoyé*

Le museau de la lune [son premier livre paru à L'Oie en 2006]

Ce « quelque part à un moment donné », le fondateur de L'Oie de Cravan, Benoît Chaput, l'habite métaphoriquement depuis vingt-cinq ans. Mais pour l'instant, c'est au coin de Saint-Dominique et Saint-Viateur, épicerie de la branchitude du Mile-End, que nous le retrouvons, dans le chaos de son quartier général qu'il devra bientôt quitter. Il fallait bien un jour que le propriétaire du building meure, que ses enfants fouillent ses livres de comptabilité et s'avisent qu'il y aurait moyen de soutirer davantage à l'embourgeoisement du quartier que les invraisemblables 200 \$ de loyer – 200 \$!!! – que verse le poète et éditeur depuis toujours pour ce 3 1/2 déginglé mais charmant.

Quelque part à un moment donné. Quelque chose comme une série de rencontres imprévues, pourrait-on traduire, en langage journalistique javellisé. En fier héritier du surréalisme, Benoît Chaput, lui, préfère célébrer la magie des coïncidences qui font pleuvoir sur lui les manuscrits incandescents.

La poésie qui lève toute seule

Au commencement, notre héros étudie en communications à l'UQAM. Il ne connaît alors de la poésie que les Rimbaud et Baudelaire qu'il a vaguement fréquentés adolescent, sans que l'émoi ne le foudroie. Sa fascination pour René Magritte l'aimante cependant jusqu'à une anthologie de l'ami du peintre belge, le poète Louis Scutenaire, glanée à la bibliothèque de l'université.

Je ne comprenais rien, mais dans un bon sens! se rappelle celui dont la maison célèbre son quart de siècle en 2017. Je

savais qu'il y avait quelque chose là. Le livre était à côté de mon lit. Je l'ai ouvert une nuit, dans un demi-sommeil, et j'ai fait « Ah! ». C'était comme une épiphanie. Là, enfin, je comprends. La poésie a levé toute seule, parce que j'étais dans un état où je n'essayais pas de comprendre. La poésie, quand tu te fais confiance, oui, ça peut lever tout seul!

Sa blonde de l'époque, qui allait se rendre en Belgique rencontrer des graveurs grâce à l'Office Québec-Wallonie Bruxelles pour la jeunesse, lui suggère de remplir lui aussi une demande de bourse. Il l'obtiendra et sera ainsi téléporté jusque dans le salon d'Irène Hamoir, la veuve de Scutenaire. Nous sommes à la fin des années 1980 et il est encore possible de proposer à un organisme le projet d'une série de rencontres avec les survivants du groupe surréaliste de Bruxelles afin de se rendre en Europe sur le bras.

Irène Hamoir a plus de quatre-vingt ans, Chaput pas encore trente, mais le whisky et une certaine connivence immémoriale



Benoît Chaput à vélo en 1992, année de fondation de L'Oie de Cravan.

Photo : Maïcke Castegnier



Photo: Hélène Frédéric

les soudent pendant quelques heures de fécondes conversations. « J'écrivais déjà des poèmes, mais j'avais l'impression que je n'avais pas le français et la culture que ceux que je lissais avaient », raconte le Montréalais d'origine, fils d'une secrétaire et d'un grossiste en plomberie et chauffage. « Irène m'a dit: "La poésie, c'est ta langue à toi. C'est la langue que tu parles." J'étais peut-être un peu niaiseux, mais pour moi, la langue française, c'était inaccessible. »

Eurêka !

L'Oie de Cravan prend donc son envol d'abord avec, sous ses ailes, les poèmes de Benoît Chaput réunis entre les 38 petites pages du recueil *Loin de nos bêtes*. L'éditeur en couvre les frais d'impression grâce à une campagne de souscription qui lui permet d'écouler d'emblée cent exemplaires. Il enregistre le nom « L'Oie de Cravan », au cas où, et envoie quelques services de presse à des journalistes triés sur le volet, en s'interdisant de trop alimenter sa propre machine à espoir. Le défunt Jean-Pierre Issenhuth, alors critique de poésie au *Devoir*, est du nombre.

« Issenhuth, c'était le règne de la terreur. Ça faisait plus d'un an qu'il n'avait pas aimé un livre québécois. J'ouvre *Le Devoir* un matin et c'était écrit « Eurêka ! » en gros. J'ai capoté, je tremblais. Il écrivait [à propos de *Loin de nos bêtes*] que c'était ce qu'il attendait depuis toujours et il vantait à la fois l'éditeur et l'auteur, sans savoir que c'était le même gars. »

Un peu malgré lui, Benoît Chaput devient éditeur en publiant ensuite les paroles du chanteur Frank Martel, et en signalant d'emblée un parti pris pour la poésie qui se cache dans toutes les formes d'écriture, et non pas pour cette écriture qui n'a de la poésie que la forme. L'élégance des objets-livres que fabrique notre orfèvre de la lenteur se distingue à l'époque des désolantes factures graphiques avec lesquelles des maisons d'édition pourtant respectables abandonnent des poètes méritant mieux. Un tirage entier de *Lait frappé* de la regrettée Geneviève Castrée est même renvoyé chez l'imprimeur par Chaput ; les couvertures, qui devaient être mates, sont arrivées luisantes.

Des accidents de parcours ?

Les auteurs phares de la maison parviennent tous jusqu'à Benoît grâce à des accidents, que vous affublerez des mots de destin, synchronicité ou hasard selon l'autel auquel vous vous agenouillez. Des exemples ? Patrice Desbiens transmet un manuscrit à Benoît par l'intermédiaire du chanteur publié à L'Oie, Urbain Desbois, qui avait pris l'habitude de rendre visite au mythique poète franco-ontarien dans son appartement rue Saint-Denis. Ça donnera les trois tomes *d'En temps et lieux*, rare infidélité d'un Desbiens presque marié à la maison de Sudbury, Prise de parole.

Dans une librairie montréalaise, Benoît tombe sur une publication anarchiste française imprimée par un certain Jimmy Gladiator, *Hôtel Ouistiti*. À l'intérieur : des poèmes de Pierre Peuchemard. « Il parle la langue que je parle », s'écriera-t-il, avant de lui envoyer son propre recueil par la poste. « Nous sommes des frères », lui répond l'aphoriste français. Ils demeureront amis jusqu'à la mort de Peuchemard en 2009.

Chez une amie, Benoît aperçoit, scotchée au mur, une photocopie d'un poème « écœurant ». « C'est de ma chum Geneviève Desrosiers. Elle vient de mourir », lui apprend-elle. Avec l'aide de Julie, la sœur de la défunte poète alors jamais publiée autrement qu'en revue, il assemble à partir d'une boîte de manuscrits pêle-mêle le cultissime recueil posthume *Nombreux seront nos ennemis*, dont près de 4 000 copies ont trouvé preneurs.

« C'est très fort, c'est romantique », observe l'éditeur au sujet du pouvoir mystérieux de ce « livre rare ». « Les trois quarts des poèmes sont absolument fulgurants. J'aimerais que la mort de l'auteur n'ait rien à voir avec sa popularité, mais ce qui est sûr, c'est que c'est une œuvre qui va toujours rester pure, qui ne sera jamais altérée par un deuxième livre poche. »

Des images un peu mongoles

Par-delà la filiation surréaliste, Benoît Chaput lorgne aussi du côté de la contre-culture américaine. Celui qui peut s'enorgueillir d'avoir été le premier DJ des Foufounes électriques (mais qui ne le fera pas, parce que ce n'est pas son genre pantoute) rapaille en recueil les textes du pilier du rock indé américain Mike Watt, puis du critique musical, sous forte influence beat, Byron Coley. Leurs écritures rugueuses et tempétueuses se conjuguent parfaitement avec l'éthique très *do-it-yourself* de la maison, que Chaput mène seul, à bout de bras (ce qui explique en partie la lenteur dont il se revendique).

Il y a toujours eu cette tension en moi, entre l'Europe classique très littéraire, et le côté punk nord-américain. Pour moi, l'un n'exclut pas l'autre. Patrice Desbiens, par exemple, même s'il parle du quotidien, de choses simples, est assez surréaliste. Il rentre dans la vie intérieure avec des images fortes comme un surréaliste le ferait.

C'est quoi, Benoît, les poèmes sur ta table ?

Je travaille sur un livre de Jonathan Doré, un gars qui ne vient pas de tout du milieu littéraire. Il a acheté un recueil de Robin Aubert [le cinéaste et comédien a deux livres à son actif à L'Oie], puis ensuite de Patrice Desbiens, et il s'est mis à écrire de la poésie. Il m'a adressé un manuscrit, quelque chose de vraiment spécial. Moi, en poésie, je veux que ça pète, que les images soient un peu mongoles, qu'il y ait de l'impolitesse. Je veux que les mots qui ne doivent pas aller ensemble soient ensemble, et c'est en plein ça qu'il fait. ♦

Passager du wagon de sa chair

Ralph Elawani

Il y a près de trente ans, un collaborateur de *Lettres québécoises*, Patrick Imbert, dans sa chronique « Relecture », posait la question : « Connaissez-vous Jean-Jules Richard ? » S'affairant à relever différentes omissions impensables dans la composition d'anthologies de la littérature québécoise, Imbert empoignait l'institution et la confrontait à ce qui s'apparente au paradoxe du fromage à trous.

Ce paradoxe, aussi appelé celui du gruyère, se résume à ceci : « plus il y a de fromage, plus il y a de trous, or, plus il y a de trous, moins il y a de fromage, donc, plus il y a de fromage, moins il y a de fromage ». Remplacez « fromage » par « auteurs » et vous voyez où je veux en venir.

Doigtant allègrement les cratères de son Petit Québec, Imbert s'attardait à une pléiade d'envoyés ad patres, tout en braquant les projecteurs sur l'œuvre de Jean-Jules Richard, alors déjà en manque de lecteurs. « L'institution littéraire a [...] quelque peu oublié Jean-Jules Richard et a canonisé des textes parfois moins travaillés, mais plus nettement liés à des envolées nationalistes », constatait-il.

On saura donc gré à un politicien en manque d'imagination d'avoir été à l'origine du premier roman québécois se rapprochant des œuvres de boulingueurs américains comme Jack Black, Jim Tully et Jack London.

Comme l'écho de ce genre de cris du cœur est rarement déclencheur d'avalanches, permettez que j'ambitionne de faire avancer le chariot de l'humanité en traitant d'une pépite qu'il serait temps de voir rééditée. Une proposition unique, en ce qu'elle constitue notamment le premier roman québécois à mettre en scène un narrateur hermaphrodite (un « berdache ») : *Journal d'un hobo*, paru aux éditions Parti pris en 1965.

Jusqu'au dernier droit de la ligne du risque

Dans le corpus littéraire québécois, Jean-Jules Richard se taille une place de précurseur semblable à celle que René Bail occupe dans notre cinématographie. Autant par leur propos que par leur esthétique, les œuvres iconoclastes de ces deux hommes ont

participé au décloisonnement de l'esprit et de la pratique d'une minorité d'individus de la génération qui les a suivis, et qui, elle, a radicalement transformé son champ d'action.

Annonçant la contre-culture des années 1960 et les productions joualisantes des parti-pristes, Jean-Jules Richard figure parmi ces romanciers dont l'œuvre donne l'impression que l'auteur a traîné l'histoire du Québec à la semelle de ses souliers, sans que cette histoire ne daigne jamais lui offrir la postérité en retour.

On se souvient surtout de lui pour *Neuf jours de haine*, l'un des rares romans de guerre québécois du milieu du xx^e siècle. Un récit présentant neuf épisodes dans la vie de deux soldats canadiens-français (Noireau et Frisé) débarqués en Normandie le 6 juin 1944, qui fut réédité en 1999 chez Bibliothèque québécoise (BQ).

La faute à Miron

Renvoyé du cours classique pour indiscipline, engagé volontairement durant la Seconde Guerre mondiale, Jean-Jules Richard ajouta la « mécréance » à son pedigree lorsqu'il abjura officiellement, du temps où il se mit à fréquenter les hobos.

Il prit contact avec la littérature par l'entremise de Jean-Charles Harvey, au journal *Le Jour*, où il côtoya les Charles Hamel, Charles Doyon et autres Jean-Aubert Loranger. Malgré ses pérégrinations parmi ce cercle d'écrivains, aucune des publications de ses contemporains n'aura su anticiper le *Journal d'un hobo*.

À ce titre, le manuscrit de ce livre depuis longtemps épuisé fut refusé pratiquement partout. Expédié en France, il n'y trouva pas plus de lecteurs.

C'est finalement Gaston Miron qui en facilita la publication à Parti pris, après s'être enquis du manuscrit chez un éditeur parisien. Comme le confiait le principal intéressé à Réginald Martel, en 1972 : « Il devait s'ennuyer à Paris, puisqu'il l'a lu. Et il l'a recommandé à Parti pris! »

« De la Main aux montagnes Rocheuses »

Mettant en scène une figure qui prend progressivement des attributs christiques, le roman de Richard s'ouvre sur deux citations de l'apocryphe Évangile selon Thomas, qui renvoient à l'idée que le Royaume des cieux appartient à ceux qui se feront à la fois mâle et femelle.

S'attardant d'abord à l'enfance du narrateur, au sein d'une famille où « l'homme-père » fait office (pour une rare fois dans la littérature québécoise) de figure structurante, le *Journal d'un hobo* s'attarde également au mythe de la bispiritualité amérindienne, par l'entremise d'un sorcier micmac. Une improbable convocation qui sert de deuxième figure structurante à ce voyage débauché et violent à travers les bordels et les premiers grands remous du mouvement ouvrier du siècle dernier.

«Un roman cochon pour un gros monsieur du Parlement»

Victor-Laurent Tremblay, un chercheur qui s'est intéressé aux représentations de la masculinité dans la littérature québécoise, souligne qu'avant les années 1950, bien que certains auteurs, comme Albert Laberge, Jean-Charles Harvey et Berthelot Brunet, aient abordé timidement la sexualité dans leurs œuvres, il n'y a pratiquement que le roman sadomasochiste et homosexuel *Orage sur mon corps* (1944), signé André Béland, qui ose traiter ouvertement de sexualité.

L'un des premiers ouvrages à s'attaquer à la morale puritaine de son temps, le *Journal d'un hobo* prend cependant un tout autre sens lorsqu'on s'attarde à sa genèse.

Employé à la librairie d'Henri Tranquille, où il travailla un moment avec Jean-Paul Mousseau, Jean-Jules Richard pondit la première mouture du *Journal d'un hobo* après qu'un professeur de lettres de l'Université Laval lui eut commandé un « roman cochon », pour le compte d'un « gros monsieur du Parlement », avait-il confié à Réginald Martel.

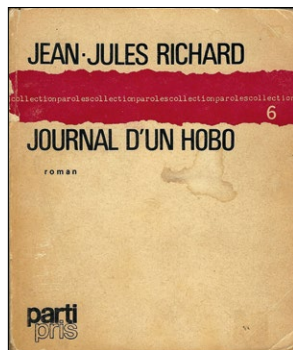
On saura donc gré à un politicien en manque d'imagination d'avoir été à l'origine du premier roman québécois se rapprochant des œuvres de burlingueurs américains comme Jack Black (*You Can't Win*, 1926), Jim Tully (*Beggars of Life*, 1924) et Jack London (*The Road*, 1907). Des œuvres qui, à l'inverse de celle de Richard, ont pu trouver et renouveler leurs publics et leurs ambassadeurs au fil des décennies.

Décédé dix ans après la publication du *Journal d'un hobo*, Jean-Jules Richard n'aura pas vécu assez longtemps pour constater le sens prophétique que l'on aurait pu donner à cette confiance faite à la revue *Liberté* en 1972 : « J'ai toujours été rare ! Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait vingt ans d'avance. »

Quand on repense à l'émergence du journal militant montréalais *Le Berdache*, publié par l'Association pour les droits de la communauté gaie du Québec, au tournant des années 1980, et à l'intérêt que suscite par les temps qui courent le travail sur les identités sexuelles dans la littérature, on ne peut que se dire que le vieux maudit avait raison. Souhaitons seulement que la rareté du propos de cet auteur négligé cesse d'être en corrélation parfaite avec la disponibilité de son œuvre. ♦

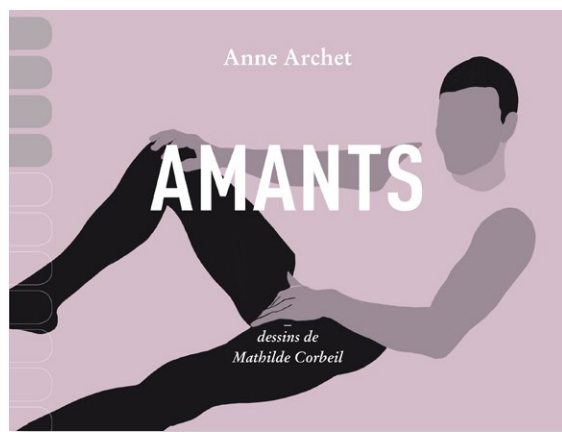
1. Réginald Martel, « Jean-Jules Richard au présent », *Liberté*, vol. 14, n° 3, juillet 1972, p. 40-52.

Jean-Jules Richard
Journal d'un hobo
Montréal, Parti pris,
coll. « paroles », 1965, 292 p.



les éditions du remue-ménage

en librairie



Amants n'est rien de moins qu'un authentique baril de TNT balancé dans la propre vitrine de l'amour avec un grand ou un petit a.

Dominic Tardif, *Le Devoir*

Pornographe féministe adulée, Anne Archet se livre ici à un exercice étourdissant : la compilation de 741 micro-histoires lubriques, dans une suite poétique à la fois tendre et cruelle. Après *Le carnet écarlate*, *Amants* se veut une réflexion courageuse – et désopilante – sur la façon dont nous croisons violence et désir.

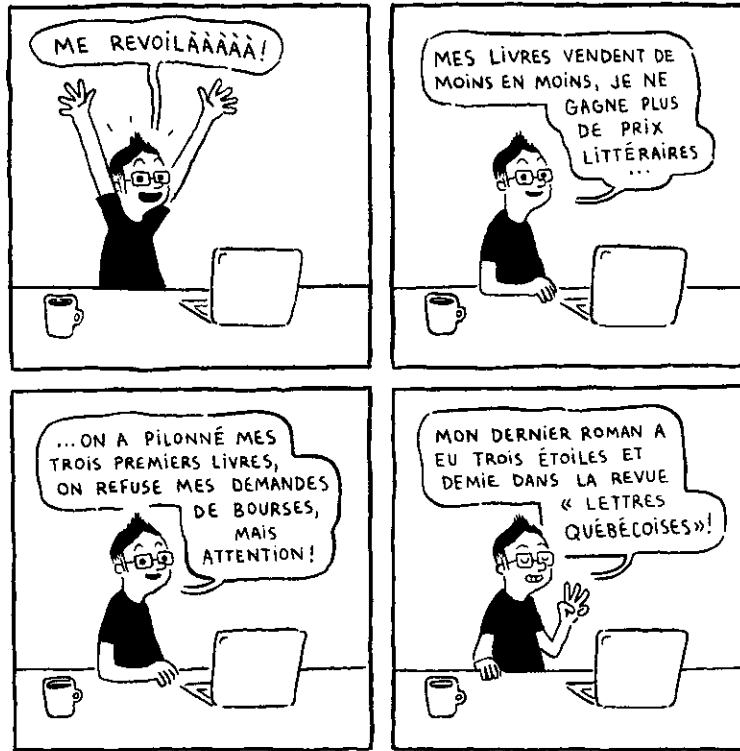
ILLUSTRATIONS MATHILDE CORBEIL
ISBN 978-2-89091-589-3 • 204 pages • 19,95 \$ / 19 C

editions-rm.ca

Jeuneuteur

Texte : Stéphane Dompierre | Illustration : Pascal Girard

L'ÉTAT DES LIEUX



LA CRITIQUE QUI TUE



Pour tout dire, j'suis pus capable

Yvon Paré

Peut-être que je suis touché par une bactérie que les médecins n'arrivent pas à cerner dans un échantillon de mon sang ou de mon urine. Un bacille mangeur de papier et de mots. Il frappe la fin de semaine, le samedi en particulier, toujours vers dix heures trente.

Je suis un lecteur omnivore des cahiers consacrés aux livres dans *La Presse*, *Le Devoir* et *Le Soleil* depuis toujours. Je rageais, écrivais de longues lettres à monsieur Réginald et n'envoyais jamais rien. Ou encore, j'allais courir une bonne dizaine de kilomètres pour digérer Jean Basile qui, s'étant autoproclamé de l'ordre de la moppe, jurait la main sur le cœur de faire le grand ménage dans la production littéraire du Québec.

J'ai maintenant un âge que l'on a banni des pages littéraires.

Je n'arrive plus à me mettre en colère. Je reste là, sans réactions, pus capable de bouger. Plus rien, je vous dis. Même que ma blonde commence à s'inquiéter et me fait lever les bras et répéter des mots que je tairai ici.

J'essuie une larme en pensant à Stanley Péan, qui fait maintenant la nécrologie des grands du jazz à l'heure de l'apéro à Radio-Canada. Et que dire de Suzanne Giguère, de son intelligence, de sa sensibilité? Je culbute dans la dépression et la mélancolie.

Perdu

J'ai renoncé à *La Presse* depuis qu'elle est tablettée. Elle s'est plutôt évanouie dans l'espace sidéral. Je suis un papivore, que voulez-vous. *Le Soleil*, depuis que je ne puis plus déchirer ma chemise en lisant Didier Fessou ne me dit plus rien. Je m'accroche encore à Louis Hamelin et à Louis Cornellier dans *Le Devoir* pour ne pas basculer dans un trou noir.

Vous pensez au *Journal de Montréal* ou au *Journal de Québec*. Pas capable! Je n'aime pas les polars, les thrillers et les histoires où il y a plus de sang que d'encre. Pas que je sois snob, mais il y a assez de meurtres et d'agressions dans mes journaux que je veux avoir la paix la fin de semaine. Je n'arrive pas non plus à me passionner pour les bandes dessinées et n'ai jamais été un fan de Tintin et Milou. Quand j'aurai ma chambre dans un CHSLD, peut-être que je découvrirai la profondeur de la littérature jeunesse.

J'achète encore les journaux, c'est une maladie dégénérative. Un vrai toxicomane. Et juste avant *À la semaine prochaine* à ICI Radio-Canada première, je déprime, soupire, me mords les joues, ne pense même plus à écrire une lettre d'indignation. Pus capable!

Pire, j'en suis rendu à ne lire que le dernier paragraphe et à additionner les étoiles avec leur fragmentation. Je ne lis plus ces longs résumés depuis que Lise Tremblay m'a knockouté dans une entrevue. Je suis traumatisé. C'était à propos de *La danse juive*. En bon journaliste, je lui avais lancé la question qui tue: « Ça raconte quoi, votre livre? » Elle m'avait souri et dit: « C'est l'histoire d'une grosse qui tue son père parce qu'il a mangé ses chocolats. »

Pus capable d'ajouter un mot.

Risque

Je sais, je prends un risque en vous confiant mes angoisses et les symptômes de ma maladie récurrente. Si je publie encore, ça devrait m'arriver, les chroniqueurs vont se venger et je vais voir des étoiles.

Je ne suis pas inquiet pourtant. J'ai maintenant un âge que l'on a banni des pages littéraires. Ma date de péremption est passée. Plus personne ne s'attarde à un écrivain salarié d'Ottawa pour ses compétences en sénescence. Et comme je ne publie pas dans une « nouvelle maison d'édition », je ne risque rien.

Et puis, j'ai dressé une liste que j'ai collée au mur, tout près de ma table de méditation. Un glossaire d'une trentaine d'écrivains dont on ne parle plus dans les médias. Trop vieux, dépassés et périmés. Victor-Lévy Beaulieu n'est pas dans cette liste noire. Il écrit trop gros. Les chroniqueurs n'ont pas le temps de le lire. Ce n'est pas rentable. Ils préfèrent cent pages boursoufflées aux hormones. Un caractère si gros parfois que je suis obligé de placer le livre sur une table et de m'éloigner de dix pas pour comprendre le texte. Pus capable, je vous dis.

Ma maladie s'aggrave. Je m'endors en écoutant les émissions à la radio ou à la télévision. Je sais. Pour y être invité, un auteur doit avoir été alcoolique, s'être drogué, avoir été agressé par sa mère, son père et ses huit frères, avoir fait le tour du monde avec un iPad et écrire sept romans en deux jours. Surtout, avoir vendu deux ou trois millions d'exemplaires et avoir été traduit en catalan.

Peut-être que je devrais me faire une raison et penser à me sevrer. Je vais demander à mon cardiologue, qui ne cesse de me parler de littérature quand je le rencontre, pour voir comment vont les soubresauts de mon cœur et si ma tension fait attention.

Je me calme, je respire par le nez et me dis que la situation ne peut qu'empirer. Je suis d'une nature optimiste. Bientôt, on pourra regarder *Les enfants du livre* et se bidonner en voyant un lecteur dans une bibliothèque. C'est commencé, on nous habitue, on nous prépare avec Véro.tv ou *C'est rien que de la télé*. Il y a des leçons de désapprentissage de la lecture et de l'écriture sur Facebook. Les rares écrivains clandestins seront payés en likes. Pus capable! Pus capable! ♦

Au miroir des bordels

Jean-François Nadeau

Le 11 février 1942, en pleine crise de la conscription, eut lieu à Montréal la première grande assemblée publique des opposants à l'enrôlement obligatoire. Une foule mécontente prit alors d'assaut une maison close connue située rue Ontario. La charge fut donnée à coups de pied et à coups de poing, sous les cris et l'affolement des occupants qui étaient jetés sans ménagement à la rue par les assaillants.

À l'évidence, les jeunes impliqués dans cet événement n'en ont pas seulement contre la participation à la guerre. Leur rapport d'opposition au conflit mondial s'attache aussi au sentiment que leur société souffre de maux sociaux profonds dont le remède leur échappe. Ces manifestants ne sont pas les seuls à partager de tels sentiments : les pompiers, prévenus de l'assaut du bordel, ne lèvent pas le petit doigt et regardent la scène. La manifestation se poursuit : on crie des slogans antisémites. En temps de crise profonde, les femmes et la figure caricaturale de l'étranger supposément menaçant servent toujours de déversoir au trop-plein de frustrations vécues à l'égard de sa propre condition.

Si on laisse de côté les nombreux livres dont la fonction est de répondre surtout à des besoins plus ou moins dissimulés de voyeurisme, plusieurs travaux sérieux s'accumulent sans pour autant que leurs différents éclairages n'effacent tout à fait les ombres inhérentes à ce monde de la nuit.

Le cas de cette maison close attaquée par des manifestants à l'hiver 1942 est exemplaire. Il révèle en quelque sorte la double face de Montréal par un lieu qui était connu de tous. Lorsque, à la suite de plaintes, la Justice exigeait qu'on interdise l'accès à ce lieu de débauche, la police se contentait d'apposer des scellés sur l'une ou l'autre des nombreuses portes que comportait l'immeuble, autrement dit elle laissait libre accès au lieu par toutes les autres portes. La maison était de surcroît toujours sous bonne garde sans que ses activités ne soient menacées : un poste de police était situé immédiatement de l'autre côté de la rue. De là, il était en effet impossible aux policiers de ne pas constater l'activité bourdonnante que suscitait cette maison.

Le caricaturiste Robert LaPalme, à la différence de beaucoup d'hommes de son temps, ne cachait pas du tout sa fréquentation des bordels du Red Light de Montréal. Il était d'ailleurs un

habitué des lieux visés en février 1942 par les manifestants anticonscriptionnistes en colère. Pour se mettre à l'abri d'éventuelles tentatives de chantage, LaPalme payait toujours par chèque sa favorite. Il avait pris soin de conserver soigneusement la trace de chacun de ses paiements. Aurait-on voulu le faire chanter comme d'autres avant lui, il n'aurait pas hésité à exhiber les preuves de son appétit sexuel dévorant pour faire ravalier les mauvaises langues.

La sexualité au cœur des livres

Écrire à propos de la prostitution est devenu depuis longtemps une industrie. Si on laisse de côté les nombreux livres dont la fonction est de répondre surtout à des besoins plus ou moins dissimulés de voyeurisme, plusieurs travaux sérieux s'accumulent sans pour autant que leurs différents éclairages n'effacent tout à fait les ombres inhérentes à ce monde de la nuit. Ces livres réunis montrent à tout le moins à quel point les diverses manifestations de la sexualité paraissent essentielles à la vie en société.

Photo : Archives de la Ville de Montréal | P43-3-2_V24_EZ20-019



Maison de prostitution au 1246-1248-1250-1252 de Bullion, années 1940.
(Archives de la Ville de Montréal)

Dans *La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*, un livre de Robert-Lionel Séguin que les éditions Septentrion viennent à raison de rééditer [NDLR: voir critique p. 52], l'historien proposait en 1972 un regard nouveau sur la sexualité en s'intéressant à la culture populaire des débuts de la colonie française au Nouveau Monde. Lorsqu'en 1976 Séguin avait remporté le prix Ludger-Duvernay pour son œuvre, il avait expliqué un peu ce vaste projet en disant qu'il avait « voulu sortir nos ancêtres de la légende » dans laquelle ils avaient été enfermés. Ces premiers habitants d'origine européenne, disait Séguin, étaient capables de vibrer, de vivre intensément. Ils

aimaient s'amuser, faire bonne chaire et lever le coude autant que le jupon. Séguin faisait remarquer l'existence de la poudre à joue, de robes nombreuses et des témoignages d'une certaine frivolité chez des êtres aux tempéraments par ailleurs forgés par la dure nécessité de survivre à des conditions de vie pénibles. De quoi tout de même soutenir l'imagination galopante d'un être comme Jacques Ferron, très enclin à voir volontiers plus de parties de jambes en l'air que de bondieuseries dans les récits messianiques des premiers montréalais.

Dans ce XIX^e siècle québécois encore largement méconnu sous le rapport de la sexualité, la prostitution témoigne des conditions sociales présentes dans cette société.

Au nombre des œuvres d'historiens qui invitaient à moduler le regard sur la place de la sexualité dans l'histoire de notre société, on trouve aussi *Plaisir d'amour et crainte de Dieu* de Serge Gagnon, un autre livre tout juste réédité, cette fois par les Presses de l'Université Laval. Dans cet essai, Gagnon montre comment la sexualité a été recadrée au temps du Bas-Canada selon un dispositif de contrôle religieux. La sexualité se trouve ici soumise à un éclairage qui tient compte des ombres portées par la croix catholique.

Donner une voix aux femmes

Dans ce XIX^e siècle québécois encore largement méconnu sous le rapport de la sexualité, la prostitution témoigne des conditions sociales présentes dans cette société. Ville portuaire, ville coloniale, Montréal compte par exemple un nombre important de prostituées au XIX^e siècle sans qu'on en sache tellement sur les origines et la condition de ces femmes qui apparaissent çà et là dans les archives.

Mary Anne Poutanen, une historienne de l'Université McGill, a corrigé en partie cette méconnaissance en publiant un livre original dans lequel elle donne la parole à ces femmes grâce à un patient travail de reconstitution de leurs conditions. À cette fin, elle a interrogé les archives judiciaires, les journaux, des inventaires et documents divers qui traitent de ces femmes de près ou de loin. À force de s'entêter, elle a découvert que des milliers de femmes se livrent à la prostitution à l'époque, en 1842, alors que la ville ne compte guère plus de 40 000 habitants.

Son livre, *Beyond Brutal Passions: Prostitution in Early Nineteenth-Century Montreal* (McGill-Queen's University Press, 2015) a remporté le prix Lionel-Groulx en 2016, honneur plus que rare pour un livre en anglais. C'est d'ailleurs une honte qu'un tel ouvrage n'ait pas été immédiatement traduit en français. Car ce livre nous donne à voir bien d'autres choses que ces images figées de prostituées, comme cela est souvent le cas dans les ouvrages voués à l'étude de thèmes semblables. Voici devant nous des femmes, des épouses, des sœurs. Elles vont au marché, se présentent volontiers sur la

place publique. Elles ont des relations sociales. Elles fréquentent l'église. Elles utilisent même l'appareil judiciaire pour faire valoir leurs droits. En d'autres termes, elles appartiennent tout à fait à leur société, au-delà de cette image de marginales que, pour des motifs moraux, on donne d'ordinaire aux prostituées.



Anna Labelle, alias M^{me} Émile Beauchamp, la tenancière la plus puissante de Montréal pendant la Seconde Guerre mondiale. Arrêtée pour la dernière fois en 1939, elle se rend par la suite régulièrement au palais de justice dans sa Cadillac, emmitouffée dans un vison, pour libérer ses gérantes. La petite histoire dit qu'elle reçoit chaque semaine des policiers dans sa riche demeure du 219, Sherbrooke Ouest pour planifier les descentes à venir. Elle est incarnée par Dominique Michel dans la série télévisée *Montréal ville ouverte*. (Archives de la Ville de Montréal)

Les hommes et les femmes ont des rapports sexuels. Cela ne tient pas à leur classe sociale ni à leur religion. C'est un stéréotype historique que de croire le contraire. Hier comme aujourd'hui, le sexe compte assez pour que le reste ne compte pas. Il reste central malgré les discours qui, périodiquement, défendent une vision négative de la sexualité et de la libido. Même l'univers victorien, malgré le côté caricatural qu'on lui a accolé, ne parvient pas en vérité à étouffer la sexualité.

La grande majorité des femmes qui pratiquent la prostitution dans le Montréal de l'époque sont d'origine irlandaise, explique Mary Anne Poutanen. Ce n'est d'ailleurs pas différent en Ontario. Les Irlandaises sont des immigrantes récentes, sans ressources. Que peuvent-elles faire d'autre pour survivre? Certaines parviennent à devenir servantes. Mais pas toutes. Pour l'historienne, la volonté empressée d'un large public à considérer aujourd'hui les prostituées comme de simples victimes, selon des préceptes moraux de notre époque, est une erreur qui ne résiste pas à l'examen des faits.

Aujourd'hui comme hier, l'espace social comprend toujours des zones d'ombres sexuelles que l'on feint volontiers d'oublier jusqu'à ce que les femmes qui en sont au cœur servent soudain d'exutoires à des manifestations intempestives de « moralité publique ». Ces manifestations de zèle empressé, forcément toujours quelque peu hypocrites, comme au temps de la crise de la conscription, sont toujours d'actualité. On se souviendra par exemple d'une des premières promesses populistes du maire Denis Coderre après son élection : éradiquer des rues de Montréal les salons de massage, cette incarnation actuelle de la vieille maison close. Évidemment, les structures légales et sociales ne permettent pas au maire de conscrire autre chose que le langage pour livrer cette guerre perdue d'avance. ♦

Un étranger à Beyrouth

Fabien Philippe

Neuf ans après mon départ du Liban où j'ai travaillé à l'Institut français de Beyrouth de 2006 à 2008, je suis de retour, cette fois, pour y écrire.



Photo : Fabien Philippe

J'ai fait le choix d'atterrir en février pour oublier ce soleil estival qui en paraît mille, si puissant que l'on ne sait plus qu'il existe d'autres saisons et que le froid sait aussi mordre les peaux durant l'hiver libanais. Peut-être une façon de fuir toutes mes évidences.

L'absence

Pendant mes deux ans à Beyrouth, je n'ai rien écrit. Comme si mon écriture, à la manière d'une plante importée, n'avait pas assez d'eau en cette terre rouge. L'acte de vivre et l'acte d'écrire occupaient, me semblait-il, deux espaces inconciliables et habiter le premier m'interdisait de pénétrer le second.

Ce n'est qu'une fois hors du pays que j'ai commencé à raconter mon expérience libanaise, sous forme de récits emplis de nostalgie et, surtout, de pathos emprunté, ravivant la mémoire meurtrie du pays – j'ai compris plus tard que cette mémoire, personne ne m'obligeait à la porter.

Je frottai l'écriture à la réalité la plus dure de mon séjour – la guerre de juillet 2006, l'assassinat du ministre Pierre Amine Gemayel ou du député Antoine Ghanem, le blocus de l'aéroport de Beyrouth par le Hezbollah... – en taisant ma vie domestique libanaise, comme si parler de la banalité m'éloignait de l'honorabilité. Ces écrits commémoraient mon absence de Beyrouth, ma disparition du pays. J'écrivais mes peaux mortes.

Dans *Les corbeaux d'Alep*, Marie Seurat écrit : « Certains étrangers ne voulaient plus quitter le Liban parce que, là seulement, ils

étaient quelque chose et que, pour la première fois de leur vie, ils existaient vraiment. » Moi-même, j'ai dû être victime de cette fièvre s'emparant des étrangers. À Beyrouth, je ne dormais pas, je brûlais, tenu par une soif ardente qui ne m'abandonnait pas. J'avais la sensation physique, presque violente, du territoire. Et ce jaillissement de la ville qui traversait les volets de ma chambre à coups de klaxons fous comme des vols d'étourneaux. C'est à Beyrouth que j'ai compris que le passé ne se tourne pas à la manière des pages d'un livre scolaire. Ici, la grande histoire dévorait la petite ; dès que le quotidien voulait s'éloigner, s'oublier un instant sur une terrasse de café, au bord d'une piscine ou dans la file à la pâtisserie, le passé tirait un coup sec sur sa laisse.

Le malheur du Liban tient au fait que son ombre le précède perpétuellement et cette ombre, si ceux qui l'ont éprouvée la fuient généralement, les étrangers, eux, s'en approchent. La mémoire sanglante des pays attire. Personne ne veut vivre l'horreur, mais l'entendre, sûrement. Il n'y a que les inconscients qui veulent se baigner dans les ombres.

Mais si je suis à Beyrouth pour écrire, aujourd'hui c'est moins pour me souvenir que pour m'y inventer.

L'invention

Des traces de moi, j'en ai retrouvé dès les premiers jours. Mon corps a repris cette sorte de relâchement nonchalant que je ne lui connais pas à Montréal. On quitte peut-être un pays, mais on y laisse ses habitudes. J'ai récupéré mon espace et la

manière de l'habiter. Cette assurance de ma présence au Liban m'autorise à délaissier mes récits-témoignages et à me placer du côté de la fiction en écrivant une histoire à Beyrouth – et non sur Beyrouth, ce n'est pas mon projet – autour de personnages libanais.

L'ignorance participe à la richesse de la fiction. Tout ignorant a le droit d'inventer. À moi d'exercer ce droit de l'« ignorance éclairée ».

Pourtant, l'étranger que je suis s'interroge encore : ce qui m'éblouit ici éblouit-il les Libanais ? Ce qui m'exaspère ici exaspère-t-il les Libanais ? Comment moi, non arabophone, puis-je parler du quotidien d'une famille libanaise ?

Dans son roman *Sinalcol*, Élias Khoury évoque, dès les premières pages, la guerre civile, l'odeur du thym, les mezzés, l'arak et la chanteuse Fairuz. Dans mes mots, est-ce que ces mêmes sujets se transformeraient en clichés ? Si Khoury parle avec évidence de ces réalités, pour ma part, je dois d'abord effectuer un travail d'appropriation avant de m'emparer de ces mêmes réalités.

Devant la méfiance de certains Libanais pour mon projet qui s'éloigne du récit, je prends aussi conscience du caractère sensible que revêt, ici plus qu'ailleurs, l'œuvre de fiction. Dans un pays où des milliers de familles réclament toujours la vérité sur leurs disparus depuis la guerre, l'invention, aussi romanesque soit-elle, doit-elle prendre des précautions ? Dans un pays où s'affranchir

de son origine confessionnelle et de sa classe sociale prend souvent la forme d'un combat, la liberté suggérée par le travail fictionnel, encore plus quand il provient d'un étranger comme moi, s'appellerait-elle sacrilège ?

Quand je vivais ici, les chauffeurs de taxi aimaient me répéter, entre amusement et amertume : « Si tu crois avoir compris le Liban, c'est qu'on te l'a mal expliqué ! » La plaisanterie a du sens aujourd'hui : mal comprendre le Liban, c'est finalement approcher une certaine vérité du pays, ou du moins ne pas passer les spécificités libanaises au tamis occidental de mes origines.

L'ignorance participe à la richesse de la fiction. Tout ignorant a le droit d'inventer. À moi d'exercer ce droit de l'« ignorance éclairée ».

L'effacement

Pour réussir pareil déplacement du témoignage vers la fiction, il me faut accepter ce mensonge : je suis Libanais. Je me persuade de cette tromperie au point de la couvrir d'une fine peau de vérité. J'écris en repoussant l'extraordinaire, l'étonnement, l'ivresse, tous ces symptômes de mon étrangeté. Je m'empare de la quotidienneté, de ces gestes minuscules et répétés qui augurent notre incarnation dans un territoire. Pratique de l'effacement, exercice de l'ensevelissement.

Dans le quartier d'Achrafieh, je traverse mille fois les mêmes rues pour ne plus les ressentir. Les coupures d'électricité, les pannes de la pompe à eau me deviennent aussi naturelles que les nids-de-poule montréalais. Je déambule dans les supermarchés jusqu'à connaître la logique des rayons et que ma main précède mes yeux en attrapant les produits. Que Beyrouth devienne une ville comme les autres, une ville que j'habiterais depuis ma naissance.

Quand je ne verrai plus Beyrouth, c'est que je la verrai enfin. ♦

Fabien Philippe a remporté le Prix de la nouvelle Radio-Canada 2013 avec son texte *Janken*. Il travaille sur son premier roman.

LQ
critique
+ littérature

Roman
Poésie
Nouvelle
Polar
Essai
Théâtre
Beau livre
Bande dessinée

☆☆☆ 1/2

Parce que la littérature

représente beaucoup plus

qu'un simple trois étoiles et demi.

Abonnez-vous...

lettresquebecoises.qc.ca

Avatars du rat

(pour Élise Turcotte)

Éric Dupont

Dans le studio de la Cité internationale des arts à Paris où je suis venu terminer un roman, il est très difficile de m'endormir sans bouchons. Je surplombe la voie rapide qui longe la Seine. De ma fenêtre, j'assiste aussi toutes les nuits au ballet des rats, privilège des insomniaques et des buveurs. Je les vois tenter de chaparder les vivres planqués dans les sacs de couchage de la trentaine de sans-abri qui dorment juste sous ma fenêtre. Aux dernières nouvelles, Paris compterait plus de rats que d'habitants. Plusieurs parcs des alentours sont fermés pour cause de dératisation. Sur les bords de la Seine, les rats vont bientôt détrôner le mime, le serveur rébarbatif et la crotte de chien comme sujets privilégiés dans les égoportraits des touristes. Pour chaque rat que vous voyez, il y en aurait dix terrés quelque part.

Les rats sont-ils polyglottes ?

Élise Turcotte, poète québécoise que j'ai croisée à la mi-mars au Salon du livre d'Abbeville en Picardie, m'a confié que la multiplication horrifiante des rats parisiens lui évoquait un thème porteur. Ne pourrait-on pas comparer ça à la situation politique actuelle en Europe ? Je n'en suis pas sûr. L'image que ces rats m'avaient d'abord évoquée est bien différente. Pour moi, ils représentent plutôt la multiplication des touristes Airbnb et il m'a toujours semblé que les fachos étaient mieux pourvus côté canines. Mais comme pour étayer la thèse d'Élise, la presse parisienne nous apprenait à la fin de mars que Marine Le Pen était à peu près certaine d'arriver en tête au premier tour de l'élection présidentielle et que les chiffres des sondages d'alors, pour la plupart réalisés par internet, sont trompeurs étant donné qu'ils n'atteignaient pas les populations plus âgées qui vivaient toujours à l'ère du téléphone filaire. Pour chaque électeur du FN visible dans les sondages, il y en aurait un ou deux autres cachés, injoignables par les outils modernes de communication, prêts à surgir toutes griffes saillantes pour couiner leur révolte dans un bureau de vote près de chez vous. L'amalgame est donc facile à comprendre, mais les électeurs ne sont pas des rats, ce sont des gens. Et si l'on demandait au père Le Pen de nous expliquer comment il voit la métaphore des rats en France, son impubliable réponse aurait toutes les chances de décevoir sans étonner. Donc foin de ces comparaisons. Retournons au livre, havre sécuritaire et boussolo indispensable dans ce monde devenu trop compliqué.

Très tôt le matin, il m'arrive souvent de voir des rats sauter dans les caissons vert forêt des bouquinistes à mon approche. Je dois leur faire peur avec mes grosses chaussures. Je crois qu'ils restent dans leur cachette jusqu'à ce que les bouquinistes les en chassent

au matin. Regardez-les se lover dans le nid douillet que forment *Le petit prince* et *Zazie dans le métro* ! Alors la prochaine fois que vous palperez de vieux livres à la recherche de *La peste*, vous risquez fort de la trouver. Et ce ne sera pas celle de Camus. Ce format poche de *Notre-Dame de Paris* est grugé aux coins ? Ne grondez pas trop vite votre petit chien... Les coupables sont probablement les maîtres de la nuit. Pis à part ça, si vous cherchez vraiment la cour des Miracles, elle dort sous ma fenêtre tous les soirs. Laissez tomber Hugo, il y a tant de nouveaux livres qui sortent et qui dressent un portrait beaucoup plus clair de la situation actuelle ! Fouillez jusqu'au fond du caisson, mettez un doigt dans les recoins où l'on ne voit pas, allez, courage !

Vous y trouverez peut-être un exemplaire du *Suicide français* du très nostalgique Eric Zemmour. Plus de 330 000 exemplaires vendus, paraît-il. Il y est surtout question de la déchéance que la France connaîtrait depuis 1970 à cause notamment d'une immigration nuisible et incontrôlée, de la perte des valeurs communes et de l'avachissement général de sa trempe morale. Voilà qui devrait en principe nous éloigner de la métaphore facile proposée par Élise, sauf qu'il y est beaucoup question de Pétain... Retour à la case rongeur, donc. Essayons autre chose. Réfugions-nous dans la fiction romanesque. Ah ! Mais que voilà ? C'est *Le camp des saints* de Jean Raspail, une vieillerie publiée en 1973 qui refait surface comme un virus oublié. L'auteur y raconte l'histoire fictive de l'invasion de la France par une armada de 800 000 Indiens miséreux voguant sur des navires rouillés. Ces populations pauvres et basanées parviennent facilement à vaincre les Européens trop divisés quant à ce qu'il faut faire contre cet envahisseur. L'histoire se termine plutôt mal pour les Français, exterminés par ces sans-papiers. Les gauchistes venus à leur rencontre sont les premiers à y passer. Quelques résistants prennent le maquis en tirant sur tout ce qui bouge. Marine Le Pen en recommande chaudement la lecture ainsi qu'un certain Steve Bannon, conseiller du président Trump et fondateur du site d'extrême droite *Breitbart News*, qui le lit évidemment en traduction. Les rats sont-ils polyglottes ?

Alors, chère Élise, comment organiser ces millions de rats dans une image littéraire qui ne soit ni trop facile ni trop dégradante, tout en se prémunissant contre le *reductio ad Hitlerum* ? Et que pensait-il des rats, l'oncle Adolf ? Reggiani ne nous l'avait-il pas plutôt décrit comme un loup entré dans Paris ?

Me voilà donc à la Cité internationale des Rats, observatoire privilégié et bruyant de ces rongeurs qui ont toujours servi d'allégorie à tout ce qui est perçu comme une menace à l'ordre établi. Qui sait si l'élection du 7 mai n'accouchera pas d'un joueur de flûte qui saura les charmer et les entraîner vers les flots où ils disparaîtront à jamais, au fond de la Seine avec les autres bêtes grises. Seuls les sourds survivront. Je remets mes bouchons, car j'ai assez lu pour savoir que je suis probablement le rat de quelqu'un. ♦

création

cahier

Du reppos
Bock
Delporte

Une nouveauté pour **LQ** :

faire entendre les voix de créateurs contemporains.

Une lecture illustrée, une nouvelle et des poèmes inédits.



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS - UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom _____

Adresse _____

Ville, Province _____

Code postal _____

Téléphone _____

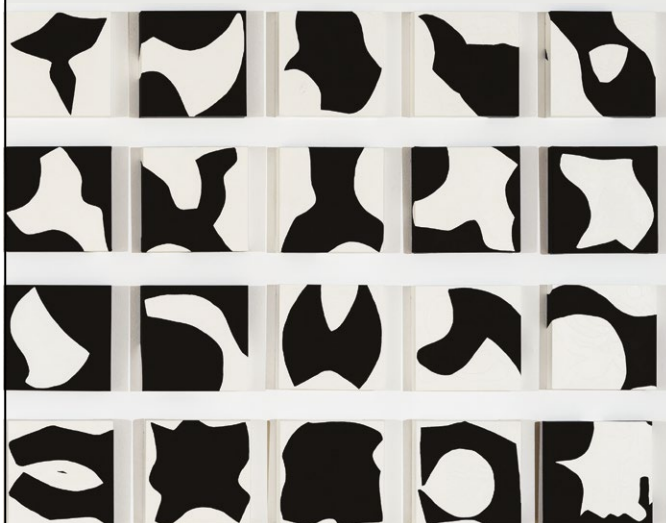
Courriel _____

Abonnement à partir du numéro _____



André Major
Domingo Cisneros
Pierre Senges
Hélène Frédérick
Pierre Ouellet
Guillaume Asselin
François Gagnon
Christine Palmiéri
Filippo Palumbo
Antoinette de Robien
Catherine Harton
Gérard Cartier
Franck Vilain
Aleš Šteger

Gorazd Kocijančič
Miljana Cunta
Stanka Hrastelj
Roger Des Roches
France Mongeau
Guillaume Lebel
Marie-Hélène Montpetit
Larry Tremblay
Dario Larouche
Monique Deland
Émile Martel
Rober Racine
Portfolio :
Mercedes Font



En vente dans toutes les librairies
Le numéro : 12 \$
www.lesecrits.ca

Création | Poésie

Fernand Durepos



**La mort est d'une patience d'arbre
qui chaque jour prend soleil à nos visages**

Fernand Durepos

La mort
est
d'une
patience
d'arbre
qui
chaque
jour
prend
soleil
à nos
visages

Diagnostic

le pire
facile à reconnaître
maintenant seul à menacer

Cancer

au seuil de tomber
une ligne d'horizon dans tes yeux
invite le jour à venir s'y pendre

Remonter les draps sur toi comme malgré moi j'enroulerais quelqu'un dans la trop longue mappemonde de ses métastases

ça dévaste
te reprend aux dix minutes
te voyage de partout
bel et bien par toi
que ravages à vitesse grand V s'entêtent
et droit devant t'offrent en spectacle
destination désastre
je sais

La tentation de parler en pleurant

le cœur
dernière partie de soi à craquer
à poser genou au sol
laisse les mots se taire
s'ils insistent
retourne-les aux phrases parfaites
d'une histoire qui ne nous concerne plus

Toujours sans filet que l'on ment à soi-même

suivre
de l'intérieur
le cours des choses
espérer le *vivant* capable de surprendre
à nouveau possible en sa rareté
s'accrocher
jusqu'à ce que croire se lasse
nous écarte de son chemin

Fernand Durepos

**Toute échéance nécessite un peu de temps :
la somme d'une vie à jeter dans le vide ne se traîne pas aisément**

et ça nous pend
au-dessus de la tête
venu d'on ne sait où
avide de mesurer ce que peut bien
peser tenir debout
encore

**L'impuissance de ne pouvoir mendier ce qui n'appartient plus
est l'embellie la plus souhaitable dans le regard d'un mourant**

trop tard
pour la fouille des ruines
que tu es devenu
la quête de grimaces
à la hauteur du mal
qui t'emporte
trop tard
partir
Papa

**La mort est d'une patience d'arbre
qui chaque jour prend soleil à nos visages**

orphelin
frappé d'interdit
en ce qui me touche encore de toi
baisser regard
tenir clos
comme on tient bon
offert de force en pérennité
à ce qui lentement
s'efface

Actif dans le milieu de la poésie québécoise depuis plus de trente ans, **Fernand Durepos** est l'auteur de dix recueils parmi lesquels figurent *Mourir m'arrive*, unanimement salué par la critique, et *L'arrière-boutique de la beauté*, tous deux respectivement publiés aux Éditions de l'Hexagone en 2004 et 2012. En plus d'avoir collaboré à des collectifs à l'étranger, il a lu à la radio, sur scène et en milieu carcéral. Il nous offre ici quelques extraits inédits de son prochain livre à paraître.

Alain Lefort est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à LQ. [alainlefort.com]

Anna ne rentrera plus

Maxime Raymond Bock

Un après-midi, un homme édenté, laidement vêtu, à la barbe mauvaise et aux cheveux si gras qu'ils en paraissaient mouillés cogna chez Anna et lui zozota, par la porte entrebâillée, qu'il avait vu les caisses vides sur le balcon arrière et l'en débarrasserait, si elle voulait, en échange de la consigne. Anna, qui n'avait pas envie d'être ainsi aimable, moins par haine des vagabonds que parce qu'elle était complètement cassée elle-même et comptait sur les dix sous que valait chaque vide pour amortir le prix des pleines qu'elle s'achèterait en fin de semaine, répondit que merci, mais elle s'en occuperait elle-même. Le lendemain matin, à l'heure de son départ pour le travail, quand Anna ouvrit la porte arrière, quelque chose lui parut étrange. Le point de vue du deuxième où elle habitait était idéal pour observer la ruelle : pas de haute palissade, aucun pan de mur, qu'une vieille clôture de broche. De ce balcon, la nuit, assise sans un bruit à son guéridon pour boire un panaché et fumer ses indiennes, elle épiait les livraisons que le chauffeur d'une Cadillac noire tous feux éteints effectuait par la porte arrière du restaurant italien, des paquets qui ne contenaient sans doute ni huile d'olive ni rondelles congelées de calmar à frire. Le matin, en prenant son café et fumant ses indiennes, elle regardait les enfants, sac au dos, marcher dans la ruelle vers l'école à deux intersections de là. Après les cours, le petit voisin sortait son filet de hockey, jouait seul et commentait lui-même ses exploits comme à la télé. Ce matin-là n'était pas comme d'habitude. Elle ressentit une fugace inadéquation en remarquant dans la cour son chapeau beige, qui contrastait avec le vert du gazon près de la clôture, renversé pour recueillir la pluie. Mais le soleil brillait. Que pouvait bien faire là sa cloche de feutre au ruban cyan piqué d'un chou délicat, sa cloche d'aucune valeur mais qu'elle aimait tant, identique à celle que portait son arrière-grand-mère sur l'encadré sépia accroché au mur de sa chambre ? Parce qu'elle ne roulait jamais sans son chapeau, elle le laissait dans le panier de son vélo sur le balcon, ça n'avait pas de sens. Alors elle remarqua enfin que son vélo n'était plus sur son balcon ni nulle part, on l'en avait enlevé, on avait descendu les marches avec lui sur l'épaule, et une fois en bas on l'avait déposé dans le gazon, les brins d'herbe s'étaient fauillés dans les rainures des pneus avec un frottement inaudible hormis pour les insectes, un terrible vacarme de végétation écrasée par une force imparable, il avait fallu passer le vélo par-dessus la clôture dont la porte était cadénassée, et, à ce moment, la cloche était tombée du panier. Elle fit un geste vers l'escalier. Peut-être cela s'était-il passé il y avait tout juste un instant, peut-être pourrait-elle sauter la clôture et voir le voleur, crier, courir derrière lui et l'effrayer, le faire fuir à pied, incohérent, laissant le vélo couché au milieu de la ruelle. Mais elle s'arrêta. C'était perdu. Sans doute le clochard venu lui demander ses bouteilles vides la veille avait-il voulu se venger de son refus en lui piquant de nuit son vélo, lequel ne valait pas plus que les quelques

caisses de vides empilées au coin du mur, une lourde bécane d'acier, parsemée de rouille, bouquet de plastique au panier. Elle mit les deux mains sur ses tempes et eut l'impression d'un vertige au plexus. Puis ses yeux s'ouvrirent très grand, et sa bouche, d'abord en Ô, se déforma, mandibule avancée, canine révélée par la lèvre diagonale, et elle hurla une combinaison de jurons à la ruelle, les déclinant jusqu'au dernier terme avec un lent mouvement de ses mains crochues vers le bas, comme si elle s'arrachait la tête pour la tenir devant elle et la serrer de ses doigts pour l'éclater comme une pastèque. Puis elle ferma les poings, qu'elle secoua en l'air pour accompagner ses grognements. Cette longue expiration l'étourdit et la fit chanceler. Heureusement, plutôt que de basculer par-dessus la rambarde, elle s'adossa au mur, se laissa glisser au sol et s'assit dans sa jupe parachute qui se dégonfla peu à peu. Encore étourdie, elle voyait des éclats scintiller et les couleurs se muer comme dans un kaléidoscope, mais maintenant respirait à pleins naseaux, deux larmes accrochées aux cils. Elle jura encore quelques fois puis ferma les yeux. Des insectes lui couraient à l'intérieur des mains. Elle songea au clochard qui descendait la rue de La Roche sur son Peugeot à elle, sa tignasse crasseuse dans le vent. Elle avança encore sa mandibule, mais elle contint ses insultes. C'était le meilleur moment pour la prière. Elle n'était pas alcoolique, non. Mais elle trouvait des vertus à la prière de la Sérénité. « Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer, le courage de changer les choses que je peux, et la sagesse d'en faire la différence », récita-t-elle une première fois. Puis une deuxième sans rien demander à Dieu, parce que, lorsqu'on ne croit pas, cette adresse enlève aux prières leur fond de vérité et leur réel pouvoir d'action. « Je dois trouver la sérénité... » Et elle fit tourner ces paroles en boucle dans sa tête, les yeux toujours fermés. Elle était lasse, épuisée par l'explosion. Plusieurs mois, plusieurs années de petits et grands malheurs – le diadème de tristesse qui lui ceignait la tête en permanence et dont les griffes osaient parfois s'insinuer dans ses pensées, l'abandon de ses études malgré sa réussite, l'insondable solitude après la publication de son petit roman passé inaperçu, son chat évadé, l'infarctus qui avait failli emporter son père, son entorse au genou, Marc l'abruti entré dans l'armée, à qui elle souhaitait une balle perdue dans la rotule –, tout cela s'était sublimé dans un climax de cinq secondes. Elle était maintenant assise dans un rayon de soleil, qui rougissait l'intérieur de ses paupières closes. C'était jeudi, jour de paie. Elle se leva, descendit les marches, ramassa son chapeau sur le gazon. Il n'était même pas renfoncé. Elle s'en coiffa, rentra et, à la cuisine, rinça la cafetière italienne, qu'elle remplit d'eau et de café puis remit sur le feu. Elle décrocha le téléphone, expliqua à la gérante du bistro qu'on avait volé sa bicyclette et qu'elle ne pourrait pas rentrer au travail aujourd'hui, qu'en fait elle ne rentrerait plus jamais. Bientôt la cafetière grésilla sur le rond incandescent. ♦

SAUF QUE J'AI RIEN DIT *

une lecture illustrée du roman de Lily
Pinsonneault

par
Julie Delporte



*(Québec
Amérique,
mars 2017)

l'histoire
de Jolen,
la narratrice,

rien des variations:

← chez Annie ERNAUX,

↳ Valérie Mœjen, Maxime

Catellier du côté
des hommes
ou encore
dans mes
propres

expériences.

Passion simple



C'est celle d'un jeu amoureux
où il n'y en a qu'un
seul sur les deux
qui s'amuse...

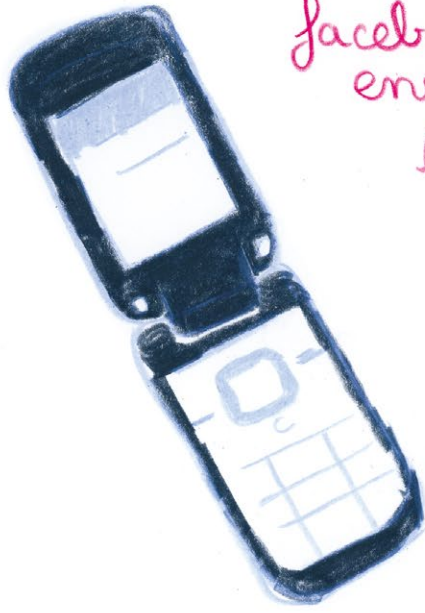


Car
l'autre,
(toujours
celui qui
écrit)
est entièrement
habité — par
l'emprise, l'anxiété,
la dépendance.

Je ne me lasse
pas de lire cette
histoire. Surtout qu'avec

la voix de
Lily P., elle est empreinte
d'une lucidité
mordante, d'une
force humo ristique
qui permet
de regagner
un peu de pouvoir.





facebook, les textos, les photos
envoyées des téléphones sont
les canaux par lesquels se
cristallise l'addiction
infernale de la narratrice.

Ils sont aussi la matière
qui façonne la grammaire
de l'auteure, entre oralité et
écriture 2.0.,
faisant de Sauf que j'ai
rien dit un hymne
cohérent et doux-amer
aux amours
imaginaires
contempo-
rains.



julie delporte
2017.

Critiques pour emporter

Jérémy Laniel et Annabelle Moreau

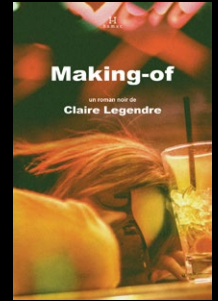


Un recueil de nouvelles où la littérature s'inscrit dans une corporalité sidérante, posée et concise ; la maîtrise du genre est ici sans appel. (JL)

Alexander MacLeod
traduit par Sophie Coupal
Le poids de la lumière
(Marchand de feuilles, 2017)

La réédition du premier roman sulfureux de celle qui allait devenir Claire Legendre. Faire rimer Abel Ferrara avec suspense et beauté. (AM)

Claire Legendre
Making-of
(Hamac, 2017)



L'amalgame étonnant d'une rupture amoureuse, d'un récit d'immigration et d'un démantèlement aéroportuaire d'où jaillit une littérature aussi pudique que puissante. (JL)

Marie-Pascale Huglo
Montréal-Mirabel
(Leméac, 2017)

La fin de la nuance et le dernier démagogue.

(JL)

Éric Duhaime
La fin de l'homosexualité et le dernier gay
(Éditions de l'homme, 2017)

À la fois poème, roman et récit, ce livre étrange est une charge sans égale aussi désenchantée que cynique sur l'hétéronormalisation de l'homosexualité. Saisissant. (JL)

Nicholas Giguère
Queues
(Hamac, 2017)



D'un massacre perpétré par un suprématiste blanc, l'écrivaine au flux de conscience maîtrisé parvient à donner aux lecteurs d'espoir toute la force littéraire qu'elles méritent. (JL)

Marie-Claire Blais
Des chants pour Angel
(Boréal, 2017)

Un tête-à-tête hivernal entre deux hommes, l'un jeune et blessé, l'autre plus âgé et désespéré, dans un monde post-apocalyptique dont seul Guay-Poliquin a le secret. (AM)

Christian Guay-Poliquin
Le poids de la neige
(La Peuplade, 2016)



Enfin, on peut lire, encore et encore, et vivre, encore et encore, la mort sublime de la belle pouliche blanche imaginée par Marie-Hélène Poitras en 2005. (AM)

Marie-Hélène Poitras
La mort de Mignonne
(Alto, 2017)

Parties de jambes en l'air pour sexagénaires ; effectivement, plutôt mourir. (JL)

Denise Bombardier
Plus folles que ça, tu meurs !
(Flammarion Québec, 2017)

Après un premier roman aux ambitions sulfureuses et aux qualités absentes, l'auteure nous plonge ici dans un roman historique en manque d'histoire. (JL)

Claude Brisebois
Sous couverture
(Druide, 2017)

Le Spirale du printemps est en kiosque!



Venez assister
au dévoilement
de la lauréate ou du lauréat
du prix Pierre-L'Hérault
de la critique émergente 2017
Librairie Le Port de tête
(262 Avenue du Mont-Royal E, Montréal)
Jeudi 8 juin, 18h

magazine-spirale.com

SPIRALE
ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

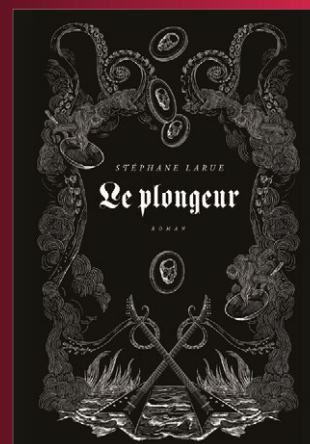
PRIX des LIBRAIRES du Québec

LAURÉATS 2017

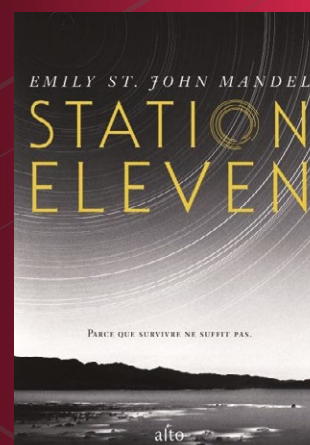
Revoyez la remise des prix
en webdiffusion :

prixdeslibraires.qc.ca

ROMAN
QUÉBÉCOIS

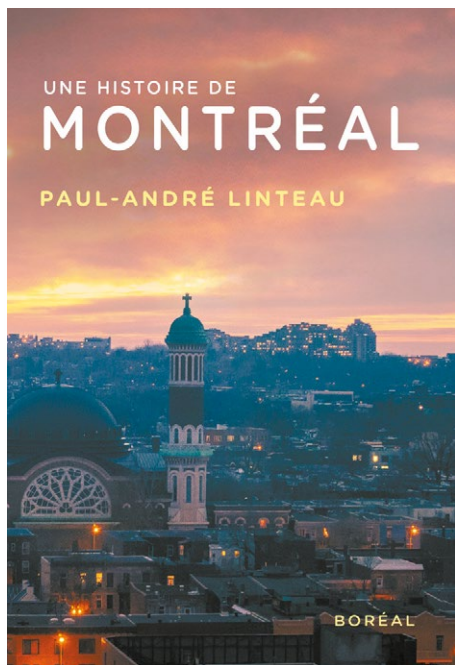


ROMAN
HORS
QUÉBEC



L'HISTOIRE...

Boréal 



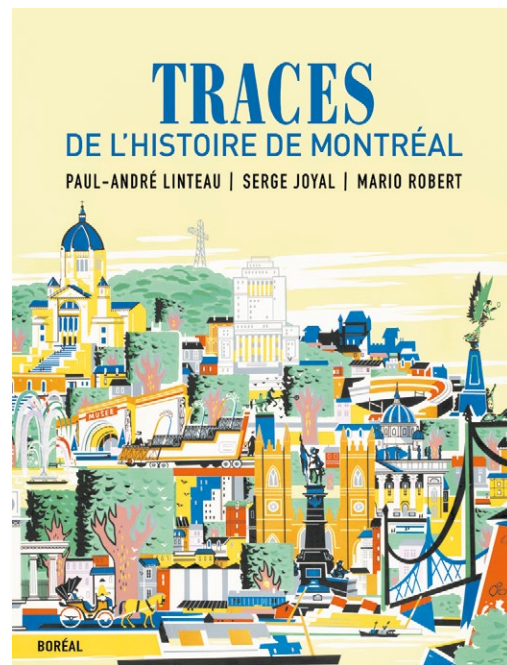
Une synthèse de l'histoire de la ville depuis la préhistoire jusqu'au début du XXI^e siècle.

360 pages • Essai

« Un livre événement qui nous donne plein d'informations. »

Michel Désautels
Radio-Canada

184 pages • Album illustré



ET LES HISTOIRES AU BORÉAL



« [Un roman qui traite] de culpabilité, d'amours, d'identités forgées entre réalité et fictions, porté par un souffle de liberté. »

Valérie Lessard
Le Droit

288 pages • Roman

« Un roman aussi captivant qu'amusant. »

Mario Cloutier
La Presse

288 pages • Roman

